THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

# LAURENCE STERNE

DU MÊME AUTEUR :

**PETITE COMÉDIE DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE**

OU

MOLIÈRE SELON TROIS ÉCOLES PHILOSOPHIQUES

Paris, Michel Lévy.

Un volume in-18. . . . . 3 fr.

---

CAUSERIES GUERNESIAISES

(Guernesey, Le Lièvre. — Paris, Saint-Jorre.)

Un volume in-8. . . 6 fr. 50 c.

---

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas. — 1870.

Vincent Brooks, Sculp.

L. Sterne

London: Chapman & Hall, 193, Piccadilly, W.

# LAURENCE STERNE

## — SA PERSONNE ET SES OUVRAGES —

ÉTUDE PRÉCÉDÉE D'UN

## FRAGMENT INÉDIT DE STERNE

PAR

PAUL STAPFER

« J'aimerais, en littérature, à proportionner toujours notre méthode à notre sujet. »
SAINTE-BEUVE.

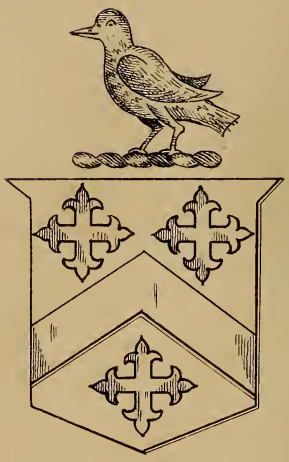
PARIS
ERNEST THORIN, ÉDITEUR
7, RUE DE MÉDICIS

1870

PR3716
S7

43379
.04

THE LIBRARY
OF CONGRESS



L'ESTOURNEAU - THE STARLING.

*( Ecusson de Sterne )*

*Inédit*

A SIR STAFFORD CAREY

BAILLIF DE GUERNESEY

PRÉSIDENT DES ÉTATS

# AVERTISSEMENT

Cette étude sur Sterne est une monographie; elle se borne au récit de sa vie, à l'analyse et à la critique de ses ouvrages. L'Eglise, la société, la littérature contemporaines, les questions d'influence et d'exemple, les considérations de race, de moment et de milieu, les ancêtres et les descendants, les imitations, les blâmes et les éloges célèbres : tout cela est resté en dehors du plan que nous avons suivi; si nous avons touché à quelqu'un de ces points, c'est indirectement. L'extrême originalité de la personne et des écrits de Sterne nous semblait autoriser un tel isolement; il n'est pas mêlé à l'histoire du temps; l'action qu'il a pu avoir sur son siècle ou que son siècle a pu avoir sur lui, est bien peu de chose; tout est singulier en lui; il ne fait pas partie d'un ensemble, il est seul; petite figure purement littéraire, il traverse l'histoire littéraire comme une étoile au zig-zag rapide : la brièveté nous a paru une des convenances de notre sujet.

Nous nous sommes donc, pour ainsi dire, enfermé dans Sterne. Mais nous ne nous y sommes point enfermé seul avec nous-même et sans compagnie; tout ce que nous avons pu connaître de ce que d'autres ont su ou pensé sur notre auteur, nous l'avons appris et nous en avons profité. Il y a d'abord deux écrivains auxquels nous avons des obli-

gations spéciales, à l'un pour la partie biographique, à l'autre pour la partie littéraire de notre étude : M. Percy Fitzgerald et M. Emile Montégut. — M. Fitzgerald a raconté la vie de Sterne en deux gros volumes qui disent tout, plus que tout; car un millier de pages sur ce léger et brillant esprit, c'est bien long; mais toute la matière était là, nous n'avons eu que la peine de choisir et de composer (1). M. Montégut, en rendant compte de cette publication dans la *Revue des Deux-Mondes*, a fait des œuvres et du talent de Sterne une analyse propre à décourager tous les critiques qui traiteront après lui le même sujet. N'a-t-il pas mis dans ce merveilleux article tout ce qu'on peut dire de joli et de fin sur celui qu'il appelle spirituellement « le plus petit des hommes de génie (2) ? »

Nommons encore M. Léon de Wailly, qui a traduit en français *Tristram Shandy*, le *Voyage sentimental* et les *Lettres à Elisa* (3). Sa traduction de *Tristram Shandy*, en

(1) The Life of Laurence Sterne by Percy Fitzgerald, M. A., London, Chapman and Hall, 1864.

(2) Numéro du 15 juin 1865. « Nous ne croyons pas que le microscope critique puisse découvrir au delà de Sterne quelque chose qui ressemble encore à du génie... Un atome, une étincelle, voilà le génie de Sterne. Tout, chez lui, est à l'état microscopique : petits personnages, petits caractères, petite philosophie, petites méthodes. Et les émotions qu'il fait naître sont du même ordre que ses peintures et ses récits; son petit monde de figurines réveille en nous tout un petit peuple de sentiments microscopiques. Mon Dieu ! comme ses acteurs sont exigus ! Serait-ce cependant parce qu'il leur faut peu de place qu'ils se logent si bien dans la mémoire? » — On ne saurait mieux dire ni dire plus vrai. Ce rapprochement du mot *petit* et du mot *génie* est un trait de lumière; c'est la plus heureuse définition du génie de Sterne.

(3) Deux volumes publiés par Charpentier, 1860.

particulier, est excellente; nous nous en sommes beaucoup servi pour les citations, jugeant inutile de refaire ce qui avait été si bien fait une fois, et nous avons à peine eu besoin, çà et là, de la retoucher.

Nous devons dire maintenant d'où nous est venue cette bonne fortune : un fragment inédit de Sterne. L'histoire a l'air d'une assez pauvre invention ; elle ne satisfera personne; mais nous la dirons telle qu'elle est.

Il y a deux ans, un de nos amis d'Angleterre, M. A. de l'Université d'Oxford et alors vice-principal du collége Elisabeth à Guernesey, se trouvait à York chez une dame de sa connaissance. On causait d'autographes. La dame dit qu'en fait d'autographes, elle possédait tout un écrit de la main de Sterne, qui n'avait jamais été publié, et elle le lui montra.— M.*****, après l'avoir examiné, dit simplement :

« Je vais revoir un ami qui fait en ce moment une étude sur Sterne; je suis sûr qu'il serait curieux de voir ce morceau; mais je ne voudrais pas le lui montrer, s'il ne peut pas le transcrire et le publier. » — *You shall have it*, dit la dame.

J'eus le manuscrit, le copiai et le rendis. Depuis, j'ai rencontré la personne qui en est propriétaire, et je lui ai naturellement demandé comment elle avait en sa possession une chose si précieuse. Mais les renseignements très-vagues qu'elle me donna dans la conversation ne m'ayant laissé que le souvenir le plus confus, je comptais la prier plus tard de vouloir bien écrire une courte note sur l'histoire de ces feuilles, quand j'ai appris qu'elle était tombée dans un état de santé rendant impossible toute correspon-

dance avec elle. J'ai dû renoncer à rien savoir de précis, renoncer même à revoir le manuscrit, qu'elle avait obligeamment offert de mettre une seconde fois à ma disposition pour que j'en fisse faire un *fac-simile*.

Nous n'avons donc aucune preuve *externe* de l'authenticité du Fragment. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'écriture, d'une netteté et d'une fermeté remarquables, est identique à ce que nous avions déjà vu de l'écriture de Sterne; mais il n'y a point de signature (1).

Reste la preuve *interne*, le caractère de l'œuvre. Rappelons-nous que nous ne sommes pas tout à fait compétents en France dans une question de cette nature. L'Angleterre seule peut dire avec assurance si le style est de Sterne, et nous attendons modestement, mais sans beaucoup de crainte, son jugement souverain. Déjà, plusieurs Anglais très-instruits et familiers avec tous les écrits de Sterne, ont vu le Fragment et n'ont pas douté un seul instant de son authenticité. On est généralement sceptique en semblable matière; ici nous n'avons pas rencontré même la plus légère hésitation; la main de Sterne a paru d'abord évidente. C'est bien en effet, à ce qu'il nous semble, son mélange de timidité et de hardiesse, de malice et de philosophie; c'est bien son art de faire entendre plus qu'il ne dit, autre chose que ce qu'il dit, et de donner de très-grandes leçons en jouant.

Aussi le Fragment, (à supposer qu'il ne fût pas de Sterne), est à coup sûr digne de lui, digne d'un habile

(1) L'absence de signature, quand d'autres indices sont très-favorables, est plutôt un motif de croire que de douter.

écrivain, et ce qui diminuerait singulièrement l'humiliation et le regret d'une méprise, c'est qu'il est par lui-même assez curieux, assez beau pour mériter en tout cas l'honneur d'être rendu public. Il a été très-évidemment inspiré par les *Entretiens* de Fontenelle *sur la Pluralité des Mondes;* mais il rappelle au moins autant le célèbre morceau de Pascal sur les *deux infinis;* car à l'esprit et à l'imagination qu'on admire dans Fontenelle, il joint une élévation de pensée et une chaleur de style qui ne sont pas toujours sensibles dans les galants entretiens du Philosophe et de la Marquise.

On demandera comment, si l'opuscule est de Sterne, il n'a pas vu le jour du vivant de son auteur. Car Sterne était, en général, fort content de ce qu'il écrivait, et il courait gaiement au-devant de la publicité, sauf à se fâcher ensuite contre les critiques. Mais il faut considérer que les idées exposées dans ce petit écrit étaient nouvelles alors et passablement téméraires. Cette philosophie qui conçoit la terre comme un point imperceptible perdu dans l'immense univers, et qui peuple l'espace d'un nombre infini de mondes, n'est pas aisée à concilier avec la cosmogonie de la Genèse. Les protestants n'accordaient pas encore, et beaucoup d'entre eux, même aujourd'hui, ne conviennent pas de bonne grâce que la Bible ne nous a point révélé la physique ni l'astronomie. Sterne s'est toujours tenu dans la réserve la plus prudente à l'égard de tous les dogmes chrétiens. Ses meilleurs sermons sont de petits traités de morale; jamais il ne touche aux grandes questions de la théologie.

Nous commencerons par donner le Fragment inédit, avec une traduction littérale en regard du texte (1). Conformément au désir exprimé par l'auteur dans les premières lignes, nous n'interromprons la lecture par aucune explication, et nous rejetterons les notes à la fin. Nous conseillons pourtant au lecteur de regarder ces cinq notes à mesure que les renvois se présenteront ; car il pourrait ne pas comprendre assez tôt que ces luminaires semblables à notre lune et à nos étoiles sont, en effet, notre lune et nos étoiles, et que les étoiles inférieures sont des *prunes*. Nous donnerons nous-même dans une autre note les éclaircissements qui nous ont paru nécessaires, et nous ferons quelques rapprochements qui peuvent offrir de l'intérêt.

(1) Ce Fragment est plutôt une ébauche qu'une chose terminée ; nous avons cru devoir lui conserver ce caractère dans notre traduction.

---

# FRAGMENT INÉDIT

# FRAGMENT INÉDIT

---

TO MR. COOK

I have just been sporting myself with some wild Fancys, w$^{ch}$ to amuse myself I have wrote down. I dare trust them to your Candour, as a Friend. — Do not examine the Allusions, till you have read quite thro.

As I walked in y$^{e}$ Orchard last night by star light, I was raising my imagination to the sublime notions of y$^{e}$ modern philosophy, w$^{ch}$ makes y$^{e}$ earth to be of y$^{e}$ nature of a planet, moving round y$^{e}$ sun, and supposes all y$^{e}$ fixed stars to be suns in their respective systems, each of them surrounded, like this of ours, by a Quire of Planets. And why, thought I, may not all these Planets be inhabited,

# FRAGMENT INÉDIT

---

A M. COOK

Je viens de m'ébattre à quelques jeux bizarres, fantastiques, que je me suis amusé à mettre par écrit. J'ose les confier à votre candeur, en ami. — N'examinez pas les allusions avant d'avoir tout lu jusqu'au bout.

Comme je me promenais dans le verger, la nuit dernière à la lueur des étoiles, j'élevais mon imagination aux sublimes idées de la philosophie moderne, qui conçoit la terre comme une planète tournant autour du soleil, et suppose que toutes les étoiles fixes sont aussi des soleils au milieu de leurs systèmes respectifs, et entourés chacun, comme le nôtre, d'un chœur de planètes. Et pour-

as well as this our globe? Has not y$^{e}$ microscope given us sensible evidence of a vast number of *new worlds,* if I may so speak, w$^{ch}$ before were not imagin'd to exist? And w$^{t}$ Limits can we set to y$^{e}$ works of God and Nature? Thus thinking, I stop'd close to a Plumb-tree, and went on w$^{th}$ my Reverie thus —

This notion is laugh'd at as a wild chimerical fancy by y$^{e}$ generality of y$^{e}$ inhabitants of this our globe, and probably it w$^{d}$ find y$^{e}$ same reception with those of any other. The inhabitants of y$^{e}$ most inconsiderable Planet that revolves round y$^{e}$ most inconsiderable Star I can pick out of this vast number, look upon *their world*, I'll warrant you, as y$^{e}$ only one y$^{t}$ exists. They believe it the center of y$^{e}$ universe, and suppose y$^{t}$ y$^{e}$ whole system of y$^{e}$ Heavens turns round them, and was made, and moves purely for *their sakes*. So considerable do they imagine themselves as doubtless to hold that all these numerous stars (our sun among y$^{e}$ rest) were

quoi, pensais-je, toutes ces planètes ne seraient-elles pas habitées aussi bien que ce globe où nous sommes? Le microscope ne nous a-t-il pas donné l'évidence sensible d'un nombre infini de *nouveaux mondes*, si je puis ainsi dire, dont jusque-là on ne soupçonnait pas l'existence? Et quelles bornes pouvons-nous poser aux œuvres de Dieu et de la nature? Ainsi méditant, je m'arrêtai tout contre un prunier, où je continuai ma rêverie...

Cette idée est raillée comme une chimère extravagante par la généralité des habitants de notre globe, et elle trouverait probablement le même accueil chez ceux de n'importe quel autre. Les habitants de la plus insignifiante planète, tournant autour de la plus insignifiante étoile que je puisse détacher de cette multitude immense, considèrent *leur monde*, je vous le garantis, comme le seul qui existe. Ils croient qu'il est le centre de l'univers, et se figurent que tout le système des cieux tourne autour d'eux, a été fait et se meut uniquement *pour eux*. Telle est, à leurs yeux, leur importance, qu'ils croient, à n'en pouvoir douter,

created with y^e only view of twinkling upon such of them, as have occasion to follow their cattle late at night.

A set of worlds moving round another great world make up y^e system of a primary planet; several of these systems moving round a sun make up a solar system; each of these solar systems may again make a part of a still higher system, and so on as far as y^e imagination pleases. On y^e other side, an animal body may afford support, and sustenance, and be as it were an *earth* to a world of other animals w^ch live upon it, each of these again may be peopled with a world of others, and so on as before... We are situate on a kind of isthmus, w^ch separates two Infinitys. The mind can in Idea multiply and increase any finite space or quantity infinitely, and also infinitely divide and subdivide it : nor can it find any where on either side any necessity of setting bounds to the works of creation, or fixing y^e stage where y^e scale of being must end.

que toutes ces innombrables étoiles (et notre soleil avec le reste), ont été créées pour cette seule fin de scintiller sur ceux d'entre eux qui ont à suivre leur bétail à une heure tardive de la nuit.

Un ensemble de mondes tournant autour d'un autre monde plus grand composent le système d'une planète principale ; plusieurs de ces systèmes tournant autour d'un soleil composent un système solaire; chacun de ces systèmes solaires peut, à son tour, composer une partie d'un système encore plus élevé, et ainsi de suite aussi loin qu'il plaît à l'imagination. De l'autre côté, un corps animal peut faire le soutien, la subsistance, être en quelque sorte la *terre* d'un monde d'autres êtres qui y vivent; chacun d'eux peut à son tour être habité par un monde d'autres créatures animées, et ainsi de suite comme tout à l'heure... Nous sommes situés sur une espèce d'isthme qui sépare deux infinités. L'esprit peut en idée multiplier et accroître une étendue ou une quantité finie, infiniment, et infiniment aussi la diviser et la subdiviser, et il ne peut trouver nulle part, ni d'un côté ni de l'autre,

It's hard to say whether side of y^e prospects strikes y^e imagination most; whether y^e solar system or a drop of pepper water afford a nobler subject of contemplation; in short whether we owe more to y^e Telescope or microscope. On one side infinite Power and wisdom appear drawn at *full extent*; on y^e other, in *miniature*. The infinitely *strong and bold Strokes there*, y^e infinitely *nice and delicate Touches here*, shew equally in both y^e divine hand.

By a different conformation of its senses a Creature might be made to apprehend any given Portion of space, as greater, or less in any Proportion, than it appears to us. This we are assured of from Optics. I doubt not also but that by a *different conformation* of y^e Brain a Creature might be made to apprehend any given portion of time as longer or shorter in any proportion than it appears to us. Glasses can make an *inch* seem a *mile*. I leave it to

aucune nécessité d'assigner des limites aux œuvres de la création, de déterminer le degré où l'échelle de l'existence doit finir.

Il est difficile de dire quel côté de la perspective frappe le plus l'imagination, quelle chose, du système solaire ou d'une goutte de vinaigre, offre à la contemplation l'objet le plus sublime ; en un mot, si c'est au télescope que nous devons le plus, ou bien au microscope. D'un côté la Puissance et la Sagesse infinie se peignent à nos yeux de *grandeur naturelle,* de l'autre, en *miniature.* Là des traits infiniment fiers et hardis, ici des touches infiniment délicates et fines, montrent également la divine main.

Par l'effet d'une conformation différente de ses sens, une créature percevrait une portion donnée de l'étendue, comme plus grande ou comme plus petite, dans n'importe quelle proportion, qu'elle ne nous semble à nous. C'est une chose prouvée par l'optique. Je ne doute pas non plus que, par l'effet d'une conformation différente du cerveau, une créature ne perçût une portion donnée du temps comme plus longue ou comme plus courte, dans n'importe

future ages to invent a method for making a *minute* seem a *year*. One cannot help recollecting a very fine Spectator on this occasion.

The vigour w$^{th}$ w$^{ch}$ y$^{e}$ mind acts does no way depend on y$^{e}$ Bulk of y$^{e}$ body. The mind in a less body may act with y$^{e}$ same intenseness, tho' it cannot produce the same outward effects. So a man that fights only with a club may be as brave and resolute as one that fires of y$^{e}$ battering cannon. That part of us w$^{ch}$ is y$^{e}$ immediate vehicle of y$^{e}$ active, thinking principle within us is perhaps *small* beyond conception. I can imagine that I might possess all y$^{e}$ same mental powers and capacitys, and exert as vigorous acts of thinking and willing as I now do, tho' my body were no bigger than y$^{e}$ millionth part of a grain of sand.

So that for ought I know, two nations on each

quelle proportion, qu'elle ne nous semble à nous. Des verres peuvent faire qu'un *pouce* paraisse un *mille*. Je laisse aux siècles futurs à inventer une méthode pour faire qu'une *minute* paraisse une *année*. On ne peut s'empêcher de se rappeler un très-beau numéro du *Spectateur* sur ce sujet.

La vigueur avec laquelle l'esprit agit ne dépend en aucune manière de la masse du corps. L'esprit, dans un corps plus petit, peut agir avec la même intensité, quoiqu'il ne puisse produire extérieurement les mêmes effets. Ainsi, un homme qui ne combat qu'avec un gourdin peut être aussi brave et aussi résolu qu'un homme qui fait feu d'un canon de batterie. Cette partie de nous-mêmes qui est l'organe immédiat du principe pensant et agissant en nous est peut-être *petite* au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Je puis me concevoir restant possesseur de la même puissance, de la même étendue d'esprit, et capable d'actes aussi vigoureux d'intelligence et de volonté, quand même mon corps ne serait pas plus gros que la millionième partie d'un grain de sable.

Autant donc que j'en puis juger, deux nations de

side a Fibre of a green leaf may meet and perform actions as truly great as any we read of in y$^{e}$ history of Alexander. Their courage, resolution, and patience of Pain may be as great, as y$^{t}$ exhibited by y$^{e}$ Macedonian army, nay and even y$^{e}$ prize of y$^{e}$ contest no way inferior to that w$^{ch}$ animated y$^{e}$ brave Greeks. The possession or conquest of y$^{e}$ Leaf may gratify as many and as strong desires in them, as that of y$^{e}$ earth in us.

Upon y$^{e}$ whole, y$^{e}$ surface of a grain of sand to a creature that lives upon it may appear as great and give as grand and striking an Idea, as y$^{e}$ surface of y$^{e}$ earth to us, and may no less abound w$^{th}$ variety of y$^{e}$ accommodations of life. An hour or minute to a creature of that duration may appear as long as 4 score and 10 years to us, and be fill'd with as numerous and no less intense enjoyments and troubles. So that I can conceive not only an Illiad, but a kind of universe included within y$^{e}$ sphere of a Nutshell; as great a number and variety of beings, events as numerous and various, nay as great and

chaque côté d'une fibre de feuille verte peuvent en venir aux mains et accomplir des actions aussi véritablement grandes qu'aucune de celles que nous lisons dans l'histoire d'Alexandre. Leur courage, leur résolution, leur patience dans la peine, peuvent égaler toutes les vertus déployées par l'armée macédonienne, et le prix même de la bataille ne le céder en aucune sorte à celui qui animait les braves Grecs. La possession ou la conquête de la feuille peut satisfaire autant et d'aussi puissants désirs en eux, que celle de la terre en nous.

En somme, la surface d'un grain de sable, pour une créature qui l'habite, peut paraître aussi considérable, éveiller une idée aussi grande, aussi frappante que la surface de la terre pour nous, et elle peut fournir, avec autant de variété et d'abondance, toutes les commodités de la vie. Une heure ou une minute, pour une créature de cette durée, peut paraître aussi longue que quatre-vingt-dix années pour nous, et être remplie de joies et de peines aussi nombreuses et non moins vives. Je puis donc concevoir non-seulement une Iliade, mais une sorte d'univers enclos dans la sphère d'une co-

important within y^e space of a *natural day,* as fall within y^e reach of sense in the whole solar system during y^e revolution of the great *platonic year.*

So far I had indulg'd y^e extravagance of my fancy when I bethought myself it was bedtime, and I dare swear you will say it was high time for me to go to sleep.

I went to bed accordingly. From that time I know not what happen'd to me, till by degrees I found myself in a new state of being, without any remembrance or suspicion that I had ever existed before, growing up gradually to reason and manhood, as I had done here. The world I was in was vast and commodious. The heavens were enlighten'd with abundance of smaller luminarys resembling stars, and one glaring one resembling the moon; but with this difference that they seem'd fix'd in

quille de noisette ; une quantité, une variété aussi grande d'individus et d'événements, que dis-je? des choses aussi considérables et aussi importantes se passant dans l'espace d'un *jour naturel*, que tout ce que les sens peuvent saisir dans le système solaire tout entier durant la révolution de la grande *année platonique*.

Je m'étais laissé aller jusqu'à ce point à l'extravagance de ma rêverie, quand je m'avisai qu'il était l'heure de me coucher, et je jurerais bien que vous direz qu'il était grand temps pour moi d'aller dormir.

Je gagnai donc mon lit. A partir de ce moment, je ne sais ce qui m'arriva ; tant qu'enfin, par degrés, je me trouvai dans d'autres conditions d'existence, sans aucun souvenir, sans aucun soupçon que j'eusse jamais existé auparavant, m'élevant graduellement à la raison et à la virilité, comme j'avais fait sur cette terre. Le monde où je vivais était spacieux et agréable. Les cieux étaient éclairés d'une quantité de petits luminaires ressemblant aux étoiles, et d'un, plus éclatant, ressemblant à la lune ; mais

the heavens, and had no apparent motion. There were also a set of Luminarys (A) of a different nature, that gave a dimmer light. They were of various magnitudes, and appear'd in different forms. Some had y$^{e}$ form of crescents; others, that shone opposite to y$^{e}$ great light, appear'd round. We call'd them by a name, w$^{ch}$ in our language w$^{d}$ sound like second stars. Besides these, there were several luminous (B) streaks running across y$^{e}$ heavens like our milky way; and many variable glimmerings (C) like our north-lights.

After having made my escape from the follies of youth, I betook myself to the study of natural philosophy. The philosophy there profess'd was reckon'd the most excellent in y$^{e}$ world and was said to have receiv'd its utmost perfection. After long and tedious study, I found that it was little else, than a heap of unintelligible jargon. All I could make out of it was, that y$^{e}$ world we liv'd on was flat, immensely extended every way,

avec cette différence qu'ils semblaient fixes dans le ciel, et n'avaient pas de mouvement apparent. Il y avait aussi une rangée de luminaires (A) d'une nature différente, qui donnaient une clarté plus sombre. Ils étaient de grandeurs variées, et présentaient diverses formes. Quelques-uns avaient la forme de croissants ; d'autres, qui brillaient en face de la grande lumière, paraissaient ronds. Nous les appelions d'un nom que, dans notre langue, on traduirait par étoiles inférieures. Outre cela, il y avait plusieurs raies lumineuses (B) qui traversaient le ciel comme notre voie lactée, et beaucoup de lueurs changeantes (C) comme nos aurores boréales.

Après m'être dégagé des folies de la jeunesse, je m'appliquai à l'étude de la philosophie naturelle. La philosophie professée en ces lieux passait pour la plus excellente du monde et l'on disait qu'elle avait reçu sa dernière perfection. Au bout d'une longue et ennuyeuse étude, je m'aperçus qu'elle n'était guère qu'un amas d'inintelligible jargon. Tout ce que j'en pus tirer, fut que le monde où nous vivions était plat, qu'il s'étendait sans fin

and that the sky was spread over it like a tent.

Dissatisfy'd w$^{th}$ this, I resolv'd to travel in quest of knowledge to a foreign country renown'd for wisdom; but found there instead of knowledge only a vain affectation of mystery in order to gain y$^{e}$ veneration of y$^{e}$ vulgar, and thereby serve y$^{e}$ ends of government. Dissappointed here, I resolv'd to travel further, and continu'd y$^{e}$ same route thro' infinite dangers and difficulties. By degrees I found a considerable alteration in y$^{e}$ heavens. The stars behind me were grown lower, those before me appear'd higher. A huge *dusky veil* (D) like a Cloud w$^{ch}$ was only tinsel'd over with a faint glimmer of light was rising upon y$^{e}$ heavens. In process of time, as I continu'd my journey, it quite covered y$^{e}$ Hemisphere, y$^{e}$ luminarys having all successively set behind me. Still continuing my wearisome travels, I found y$^{e}$ dusky veil began in its turn to remove towards that part of y$^{e}$ heavens behind my back. Stars arose before me, w$^{ch}$ I recollected to have seen formerly. To be short, in process of time I found myself in the same country from

dans toutes les directions, et que le ciel était déployé au-dessus de lui comme une tente.

Peu satisfait de ce résultat, je résolus de partir en quête de la science pour une contrée étrangère qui avait un grand renom de sagesse ; mais je n'y trouvai, au lieu de science, qu'une vaine affectation de mystère, à l'effet d'obtenir la vénération du vulgaire et de servir par là les fins du gouvernement. Contrarié dans mon attente, je résolus de pousser plus loin mon voyage et je continuai la même route à travers des dangers et des difficultés sans nombre. Graduellement, je découvris un changement considérable dans les cieux. Les étoiles derrière moi s'étaient abaissées, devant moi semblaient avoir monté. Un vaste voile noir (D), semblable à un nuage, qui n'était éclairé çà et là que d'une vague et faible lueur, s'élevait sur le ciel. Avec le temps, comme je continuais mon chemin, il couvrit complétement l'hémisphère, les luminaires s'étant tous successivement couchés derrière moi. Poursuivant toujours mon pénible voyage, je vis que le voile noir commençait aussi à reculer vers la partie du ciel qui était derrière mon dos. Devant moi se le-

whence I set out, and y$^{e}$ heavenly bodys all in the same position, as I had left them.

I no longer doubted that the world was globular. I openly declar'd my opinion, and y$^{e}$ grounds of it. But it being thought contrary to the doctrines of a religion w$^{ch}$ then prevail'd, I narrowly escap'd being burnt for a Heretick.

I retir'd from y$^{e}$ world to indulge my speculations. I began by degrees to perceive that I was exempt from y$^{e}$ Fate of the other inhabitants of that world, whose life was limited to a term, that seem'd about the length of 3 or 4 score years, as time is reckon'd here. I spent in my solitude 3 or 4 ages. During this time I had observ'd that y$^{e}$ heavens had a motion, tho' slow, and found that celestial as well as terrestrial things were in some measure subject to change. I even foresaw, w$^{th}$ great grief, y$^{e}$ time when y$^{e}$ great light shoud' (as I observ'd several stars had done), sink under the dark veil, and leave us in eternal night.

vaient des étoiles que je me rappelais avoir déjà vues. Bref, au bout d'un certain temps, je me retrouvai dans le pays même d'où j'étais parti, les corps célestes occupant tous la même position où je les avais laissés.

Je ne doutai plus que le monde ne fût un globe. Je déclarai ouvertement mon opinion, et dis sur quoi je la fondais. Mais elle fut jugée contraire aux doctrines d'une religion qui prévalait alors, et je courus grand risque d'être brûlé comme hérétique.

Je me retirai du monde pour me livrer à mes spéculations. Je commençais à m'apercevoir que je n'étais point sujet au sort des autres habitants, dont la vie était limitée à une durée qui me sembla d'environ soixante ou quatre-vingts ans, à compter le temps comme on le compte ici. Je passai dans ma solitude trois ou quatre âges d'hommes. Pendant ce temps j'avais observé que les cieux se mouvaient, quoique lentement, et découvert que les corps célestes aussi bien que les terrestres étaient en quelque mesure sujets au changement. Je prévis même, avec beaucoup de tristesse, le temps où la grande lumière à son tour (comme j'avais vu

I now return'd to y$^{e}$ world. I found y$^{t}$ a great Revolution had happened there. That free-thinking was now y$^{e}$ fashion, as much as religion had been formerly. This gave me great encouragement, I propos'd my notions, that y$^{e}$ heavens had a motion, that this our world was a globe inhabited all round; that notwithstanding its vast dimensions, w$^{ch}$ I had experienc'd by my Travels, y$^{e}$ heavenly bodys were even the measure of several of its *diameters* distant from us. That probably some of these, particularly the *great light* might be of a magnitude equal to y$^{e}$ whole continent we liv'd upon. This gave occasion to infinite mirth, and was a most pregnant subject of wit, and humour among y$^{e}$ gay world. I found I was like to be persecuted as much now with y$^{e}$ Raillerie of free-thinkers, as before by y$^{e}$ fury of bigots. So true it is that superstition and Infidelity are both founded in y$^{e}$ same narrow way of thinking. A small party, however, encourag'd and supported me. But within an age an army of

qu'il était arrivé à plusieurs étoiles), s'enfoncerait sous le voile noir, et nous laisserait dans une éternelle nuit.

Je reparus alors dans le monde, où je trouvai qu'une grande révolution avait eu lieu ; la libre pensée était devenue la mode, autant que la religion l'avait été jadis. Cela me donna beauconp d'encouragement ; je proposai mon système, que les cieux se mouvaient, que notre monde était un globe habité sur toute sa circonférence ; que malgré ses vastes dimensions, (dont mes voyages m'avaient donné la preuve), les corps célestes étaient éloignés de nous d'une distance égale à plusieurs fois son diamètre ; que quelques-uns d'entre eux probablement, et en particulier la *grande lumière*, pouvaient égaler en grandeur la surface entière du continent où nous vivions. Ces nouveautés excitèrent une gaieté sans fin, et fournirent la matière la plus fertile à l'esprit et à la verve de la société brillante. Je vis que je pourrais bien être persécuté tout autant par la raillerie des libres penseurs que je l'avais été par la furie des bigots. Tant il est vrai que la superstition et l'incrédulité ont l'une et

Barbarians overwhelm'd our land like an inundation, defac'd all footsteps of learning, and I with great difficulty escap'd into another country.

Here I open'd a school, and met w$^{th}$ some followers. We form'd a society and in Time invented some curious optical instruments, w$^{ch}$ assisted us in our Researches. We now began to think that y$^{e}$ second stars borrow'd all their light from y$^{e}$ great one; and in process of time found reason to suspect that these second stars were even not in y$^{e}$ same sphere w$^{th}$ y$^{e}$ rest of y$^{e}$ Luminarys, but hung very much below them, a discovery w$^{ch}$ much surprized y$^{e}$ learned world : and some time after we ventur'd to teach that y$^{e}$ heavenly bodys were many of the mas large even as y$^{e}$ world we liv'd on; and that y$^{e}$ second stars were worlds inhabited like ours; w$^{ch}$ last extremely diverted the wits.

l'autre pour principe la même manière étroite de penser! Un petit parti, cependant, m'encourageait et me soutenait. Mais, dans l'espace d'un siècle, une armée de barbares vint comme un déluge accabler notre contrée, effaça tout vestige de science, et je parvins à grand'peine à me sauver dans un autre pays.

Là, j'ouvris une école et fis quelques disciples. Nous formâmes une société, et avec le temps nous inventâmes quelques curieux instruments d'optique qui nous aidèrent dans nos recherches. Nous commençâmes alors à penser que les étoiles inférieures empruntaient toute leur lumière à la grande, et peu à peu nous découvrîmes des raisons de soupçonner que ces étoiles n'étaient pas dans la même sphère que le reste des luminaires, mais qu'elles se balançaient fort au-dessous : découverte qui surprit fort le monde savant; et quelque temps après nous nous risquâmes à enseigner que les corps célestes étaient pour la plupart aussi grands que le monde ou nous vivions, et que les étoiles inférieures étaient des mondes habités comme le nôtre : cette dernière hypothèse divertit extrêmement les beaux esprits.

In process of time, as vast streak of light (E) appear'd on y$^{e}$ edge of the *dusky veil*, I examin'd y$^{e}$ Phenomenon, and declar'd my opinion that some vast luminary wou'd issue thence, and enlighten y$^{e}$ world with surprizing splendour. I was confirm'd in this op[inion] by some old broken Remain of tradition I had met with [when] I first began to study philosophy, and w$^{ch}$ were by all look'd on as fabulous. They imported that there had formerly been a *golden age* when y$^{e}$ heavens and earth were deck'd with a sevenfold lustre. Mountains sweat w$^{th}$ honey, and Rivers flow'd with wine; but that the golden god who then govern'd y$^{e}$ world, pursu'd by y$^{e}$ silver goddess his daughter, had plung'd and hid himself in y$^{e}$ vast abyss. It was from thence, that I, who was acquainted with the slow revolution of the heavens, expected his return. The wits howerer rally'd it, as y$^{e}$ most absurd position, to assert, that y$^{e}$ great streak of light I spoke of had not always appear'd in y$^{e}$ same manner.

Avec le temps, comme une longue bande de lumière (E) apparaissait sur le bord du *voile noir*, j'examinai le phénomène, et je déclarai mon opinion que quelque énorme luminaire allait sortir de là, qui éclairerait le monde d'une surprenante splendeur. J'étais confirmé dans cette idée par quelques vieux restes presque détruits d'une tradition que j'avais rencontrée quand je m'étais mis pour la première fois à étudier la philosophie, et que tout le monde regardait comme fabuleuse. Elle racontait qu'il y avait eu jadis un *âge d'or*, pendant lequel les cieux et la terre étaient revêtus d'un éclat sept fois supérieur. Les montagnes distillaient du miel, les rivières coulaient en flots de vin ; mais le dieu d'or qui gouvernait alors le monde, poursuivi par la déesse d'argent, sa fille, s'était plongé et caché dans le vaste abîme. C'était de là que j'attendais son retour, par la science que j'avais acquise de la lente révolution des cieux. Néanmoins les beaux esprits raillèrent, comme l'hypothèse la plus absurde, cette assertion que la longue bande de lumière dont je parlais ne s'était pas toujours montrée de la même manière.

At this time began to be heard all over the world a huge noise and fragor in y$^{e}$ skys, as if all nature was approaching to her dissolution. The stars seem'd to be torn from their orbits, and to wander at random thro' y$^{e}$ heavens. I observ'd however that they did not change their position with regard to each other; and thence concluded from y$^{e}$ depth of my philosophy, that this unnatural motion was to be ascrib'd rather to y$^{e}$ globe we liv'd on, than to y$^{e}$ heavens, and that the former underwent some violent concussion. I fix'd my attention on a constellation of y$^{e}$ second stars. I found that they considerably chang'd their position w$^{th}$ regard to each other, and seem'd to suffer some cruel agitation. It was not long before I observ'd several of them to separate from, and forsake y$^{e}$ rest. I watch'd their motions carefully; mark'd on my globe their courses among y$^{e}$ stars, as one wou'd that of a comet. I perceiv'd their swiftness continually increas'd, and by degrees saw them lost in y$^{e}$ great *dark veil.*

Vers ce temps-là on commença d'entendre par tout le monde un grand bruit et un fracas dans les cieux, comme si toute la nature allait se dissoudre. Les étoiles, comme lancées hors de leurs orbites, semblaient errer au hasard à travers le ciel. Je remarquai cependant qu'elles n'avaient pas changé de position l'une par rapport à l'autre, et j'en conclus, dans la profondeur de ma philosophie, que ce mouvement anormal devait plutôt être attribué au globe où nous vivions qu'aux cieux, et que le premier subissait quelque violente secousse. Je fixai mon attention sur une constellation d'étoiles inférieures. Je trouvai qu'elles avaient considérablement changé de position l'une par rapport à l'autre, et semblaient éprouver une cruelle agitation. Il ne se passa pas longtemps avant que j'en visse quelques-unes se détacher, et quitter les autres. J'observais tous leurs mouvements avec soin, décrivant sur ma carte leur course à travers les étoiles, comme on ferait celle d'une comète. J'aperçus que leur vitesse augmentait continuellement, et par degrés je les vis se perdre dans le grand *voile noir*.

And now y^e^ fragor increas'd; y^e^ world was alarm'd; all was consternation, horrour, and amaze; no less was expected than an universal wreck of nature. What ensu'd I know not. All of a sudden, I knew not how, I found myself in bed, as just waking from a sound sleep.

I recollected y^e^ bed, y^e^ hangings, y^e^ room, my last night's thoughts, y^e^ whole series of my former life. All this wou'd seem to persuade me that I had been in a dream. On y^e^ other hand, my whole existence in the present state appear'd so small and so inconsiderable, and there appear'd so much of soli-[dity and regulari]ty in the other state, wherein I had spent thousand of years, that I could not be persuaded but I was at present in a *dream*. I rub'd my face, pull'd myself by the nose and ears in order to awake myself. I got up, ran into the house, enquir'd what was the name of y^e^ world we liv'd in, what nation this was call'd? what king at present reign'd? I hurry'd into the orchard, and by a sort of natural instinct made to y^e^ plumb-tree under

Et le fracas augmentait toujours ; le monde était en alarme ; tout était consternation, épouvante, stupeur ; on n'attendait rien de moins qu'un naufrage universel de la nature. Ce qui suivit, je l'ignore. Tout à coup, sans que je susse comment, je me trouvai dans mon lit, m'éveillant d'un profond sommeil.

Je me rappelai le lit, les rideaux, la chambre, mes pensées de la veille au soir, et toute la suite de ma vie d'autrefois. Tout cela semblait fait pour me persuader que je sortais d'un rêve. D'un autre côté, mon existence tout entière dans sa condition actuelle me paraissait quelque chose de si petit, de si insignifiant, et je trouvais tant de solidité et de régularité à cet autre état de vie où j'avais passé un millier d'années, que je ne pouvais m'ôter la persuasion que je faisais présentement un *songe*. Je me frottai la face, je me tirai le nez et les oreilles pour me réveiller. Je me levai, courus dans la maison, demandai comment s'appelait le monde où nous vivions, quel était le nom de notre pays, quel roi régnait actuellement? Je me précipitai dans le

w^ch pass'd my last night's reverie. I observ'd y^e face of y^e heavens was just the same as it had appear'd to me immediately before I left my former state; and that a brisk gale of wind, w^ch is common about sun rising, was abroad. I recollected a hint I had read in *Fontenelle* who intimates that there is reason to suppose that y^e *Blue* on *Plumbs* is no other than an immense number of living creatures. I got into y^e tree, examin'd y^e clusters of plumbs; found that they hung in y^e same position, and made y^e same appearance with y^e constellations of second stars, I had been so familiarly acquainted with, excepting that some few were wanting, which I myself had seen fall. I cou'd then no longer doubt how y^e matter was.

O y^e vanity of wordly things, and even of worlds themselves! o world, wherein I have spent so many

verger, et par une sorte d'instinct naturel, j'allai au prunier sous lequel s'était passée ma rêverie de la veille. Je remarquai que les cieux avaient exactement l'aspect sous lequel ils m'étaient apparus, immédiatement avant que je quittasse mon précédent mode d'existence, et qu'un vif souffle de vent (chose commune au lever du soleil), s'y faisait sentir. Je me souvins d'une vague idée que j'avais lue dans Fontenelle, donnant à entendre quelque part qu'il y a des raisons de supposer que la poussière des prunes n'est rien d'autre qu'une immense quantité de créatures vivantes. Je montai dans l'arbre, j'examinai les grappes de p runes ; je trouvai qu'elles étaient suspendues dans la même position et présentaient le même aspect que les constellations d'étoiles inférieures que j'avais appris à connaître si exactement, sauf qu'il en manquait un petit nombre, que j'avais moi-même vues tomber. Dès lors, je ne pus plus avoir de doute sur ce qui s'était passé.

O vanité des choses du monde, et des mondes eux-mêmes ! ô monde ou j'ai passé tant d'heureux

happy days! o y^e comforts, and enjoyments I am separated from; y^e acquaintance and friends I have left behind me there! O y^e mountains, rivers, rocks and plains, w^ch ages had familiariz'd to my view! with you I seem'd at home; here I am like a banish'd man; every thing appears strange, wild and savage! O y^e projects I had form'd! y^e designs I had set on foot, y^e friendships I had cultivated! How has one blast of wind dash'd you to pieces!... But thus it is: *Plumbs* fall, and *Planets* shall perish.....

« And now a Bubble burst, and now a world. » The time will come when y^e powers of heaven shall be shaken, and y^e stars shall fall like y^e fruit of a tree, when it is shaken by a mighty wind!

(A) Y^e fruit.
(B) Y^e branches.
(C) Y^e playing of y^e leaves in y^e moon-beams.
(D) Y^e earth.
(E) Day-break.

jours ! ô agréments, jouissances dont je suis séparé ! ô connaissances et amitiés que j'ai laissées derrière moi ! O montagnes, rivières, roches et plaines, que les siècles avaient rendues familières à ma vue ! avec vous j'étais dans ma patrie ; ici je suis un exilé, tout me semble étranger, sauvage, barbare ! O projets que j'avais formés ! plans dont j'avais commencé l'exécution ! amitiés que j'avais cultivées ! Comment une seule bouffée de vent a-t-elle mis tout cela en pièces !..... Mais tel est le sort : les prunes tombent, et les planètes périront.

« Ici c'est une bulle d'eau qui s'évanouit, là un monde. » Le temps viendra où les puissances du ciel seront ébranlées, et où les étoiles tomberont comme les fruits d'un arbre secoué par un fort tourbillon !

(A) Les fruits.
(B) Les branches.
(C) Les rayons de la lune se jouant dans les feuilles.
(D) La terre.
(E) Le point du jour.

---

## NOTE SUR LE FRAGMENT

Les mots placés entre crochets, page XLIV, ont été rétablis par conjecture; le manuscrit est déchiré en cet endroit.

Le numéro du *Spectateur*, auquel il est fait allusion, page XXIV, est sans doute le 94e, 18 juin 1711. Addison y raconte, d'après l'Alcoran, comment Mahomet, un beau matin, fut enlevé de son lit par l'ange Gabriel, pour avoir le spectacle des sept cieux, du paradis et de l'enfer, et comment il vit complétement et distinctement tout ce qui s'y passe. Après avoir eu quatre-vingt-dix conférences avec Dieu, le prophète fut rapporté dans son lit. Tout cela prit si peu de temps, que Mahomet trouva son lit encore chaud, et qu'un vase de terre (renversé à l'instant même où il fut emporté) put être relevé par lui avant que tout le liquide ne se fût répandu. — Comparez aussi Locke, *An Essay concerning Human Understanding*, l. II, chap. XV : *Of Duration and Expansion considered together*, et Malebranche, *Recherche de la Vérité*, l. Ier, chap. VIII : « De même qu'une personne trouve un tableau d'autant plus grand qu'elle s'arrête à considérer avec plus d'attention les moindres choses qui y sont représentées ; ou de même qu'on trouve la tête d'une mouche fort grande quand on en distingue toutes les parties au microscope, ainsi l'esprit trouve sa durée d'autant plus grande qu'il la considère avec plus d'attention et qu'il en sent toutes les parties. De sorte que je ne doute point que Dieu ne puisse appliquer de telle sorte notre esprit aux parties de la durée, en nous faisant avoir un très-grand nombre de sensations dans très-peu de temps, qu'une seule heure nous paraisse plusieurs siècles. Car enfin, il n'y a point d'instants dans la durée, comme il n'y a point d'atomes dans les corps ; et de même que la plus petite partie de la matière se peut diviser à l'infini, on peut aussi donner des parties de durée plus petites et plus petites à l'infini, comme il est facile de le démontrer. Si donc l'esprit était attentif à ces petites par-

ties de sa durée par des sensations qui laissassent quelques traces dans le cerveau, desquelles il se pût ressouvenir, il la trouverait sans doute beaucoup plus longue qu'elle ne lui paraît. »

Le vers cité à la page XLVIII est de Pope, *Essay on Man*, epistle I :

. . . . . .
Who sees with equal eye, as God of all,
A hero perish, or a sparrow fall,
Atoms or systems into ruin hurl'd,
And now a bubble burst, and now a world.

Nous n'avons pas pu trouver dans Fontenelle le passage auquel il est fait allusion à la page XLVI. Mais d'autres passages des *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* sont intéressants à rapprocher du Fragment : « Il faut que vous remarquiez, s'il vous plaît, que nous sommes tous faits naturellement comme un certain fou athénien dont vous avez entendu parler, qui s'était mis dans la fantaisie que tous les vaisseaux qui abordaient au port de Pirée, lui appartenaient. Notre folie, à nous autres, est de croire aussi que toute la nature, sans exception, est destinée à nos usages ; et quand on demande à nos philosophes à quoi sert ce nombre prodigieux d'étoiles fixes, dont une partie suffirait pour faire ce qu'elles font toutes, ils vous répondent froidement qu'elles servent à leur réjouir la vue. » (Premier soir.) — « Vous me présentez la terre sous des idées bien méprisables, dit la marquise. C'est pourtant sur cette coque de ver à soie qu'il se fait de si grands travaux, de si grandes guerres, et qu'il règne de tous côtés une si grande agitation.— Oui, répondis-je, et pendant ce temps-là, la Nature, qui n'entre point en connaissance de tous ces petits mouvements particuliers, nous emporte tous ensemble d'un mouvement général et se joue de la petite boule. » (*Ibid.*) — « Une feuille d'arbre est un petit monde habité par des vermisseaux invisibles, à qui elle paraît d'une étendue immense, qui y connaissent des montagnes et des abîmes, et qui, d'un côté de la feuille à l'autre, n'ont pas plus de communication avec

les autres vermisseaux qui y vivent, que nous avec nos antipodes. A plus forte raison, ce me semble, une grosse planète sera-t-elle un monde habité. » (Troisième soir.)

Citons enfin Pascal : « Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature; et que, de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix. Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je veux lui peindre non-seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné; et trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue; car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver? . . . . . .

. . . . . .

---

PREMIÈRE PARTIE

—

# VIE DE STERNE

PREMIÈRE PARTIE

—

# VIE DE STERNE

## CHAPITRE PREMIER

### NAISSANCE ET FAMILLE DE STERNE. — SON MARIAGE.

Laurence Sterne naquit à Clonmel, en Irlande, le 24 novembre 1713.

Roger Sterne, son père, simple enseigne dans l'armée de Flandre durant les guerres de la reine Anne contre Louis XIV, avait épousé en 1711, dans la ville de Bouchain, la veuve d'un capitaine nommé Herbert, belle-fille (1) d'un vivandier nommé Nuttle. Elle s'appelait Agnès; elle était Irlandaise; elle fut la mère de Sterne.

On ne sait rien des parents de cette femme. Mais Roger Sterne ne descendait pas d'une famille obscure. Il était petit-fils de l'archevêque d'York, Richard Sterne, qui appartenait à l'Université de Cambridge, comme maître du collége de Jésus, quand la lutte éclata entre le Parlement et Charles Ier.

(1) Step-daughter.

Le docteur, bon royaliste, fit du zèle, envoya l'argenterie de l'Université au camp du roi, fut pris par Cromwell, transporté à Londres, conduit de prison en prison, et finalement embarqué avec d'autres théologiens de son parti pour faire sur l'Océan une promenade des plus aventureuses, où il courut le risque d'être vendu comme esclave à des pirates algériens. Relâché après une semaine et demie de cette navigation pleine de périls, il put assister l'archevêque Laud sur l'échafaud et gagner sa vie comme maître d'école, en attendant les jours de la Restauration, qui le fit primat d'Angleterre. Il mourut possesseur de terres nombreuses dans le Yorkshire et père de treize enfants. L'un d'eux, Simon, eut pour fils Roger, père de Sterne.

La femme de Simon, veuve de bonne heure, vivait seule à Elvington, près d'York, quand la paix d'Utrecht amena le licenciement de l'armée de Flandre. Le régiment dont Roger Sterne faisait partie se trouvait alors en Irlande, à Clonmel. Laurence venait de naître dans une caserne de cette ville. L'enseigne, sans ressources, avec une femme et deux enfants, dont l'aîné était une fille, née un an avant Laurence, alla chercher asile pour lui et sa famille sous le toit maternel.

Ils ne s'y reposèrent pas longtemps. Avant un an, le régiment fut reformé à Dublin. Il fallut s'y rendre, et ils avaient à peine demeuré un mois dans cette ville que l'ordre fut donné de partir pour Exeter. D'Irlande en Angleterre, d'Angleterre en Irlande, de là en Angleterre encore, l'enseigne accompagna son régiment, suivi de sa petite famille, qui, d'année en année, réparait ses pertes plutôt qu'elle ne s'augmentait, la pauvre mère accouchant après chacun de ces voyages si longs et si pénibles, d'un frêle enfant qui mourait en bas âge, pour être remplacé trop tôt par un autre. De quatre sœurs et de deux frères, Laurence ne conserva que deux sœurs, qui ne furent point heureuses : l'une fit un très-mauvais mariage et mourut de chagrin ; les malheurs de l'autre lui vinrent de son propre caractère, et de la tyrannie d'un oncle aussi fou et aussi méchant qu'elle.

« Mon père, dit Sterne, était un petit homme vif, leste et adroit au dernier point dans tous les exercices du corps, très-patient à supporter les fatigues et les désappointements dont il plut à Dieu de lui donner pleine mesure. Il était d'humeur tant soit peu pétulante, mais bon, affectueux, sans artifice, si franc et si candide qu'il ne soupçonnait de fraude

chez personne; au point qu'en un seul jour vous auriez pu le tromper dix fois, à supposer que neuf n'eussent pas suffi pour en venir à vos fins (1). »

L'enseigne Roger prit part à l'expédition de Vigo, obtint le grade de lieutenant, concourut à la défense de Gibraltar en 1727, et là rencontra, sous la forme d'une oie, l'occasion d'un duel qui causa sa mort. Cette oie (on ne sait pas si elle était rôtie ou vivante) alluma une sanglante querelle entre le lieutenant Sterne et le capitaine Philips. Ils croisèrent le fer dans une chambre, avec tant de fureur que l'épée de Philips, traversant de part en part le corps de Roger Sterne, alla s'enfoncer dans le mur. L'histoire raconte que le pauvre lieutenant, ainsi fixé, pria son vainqueur, avec autant de politesse que de présence d'esprit, d'être assez bon pour vouloir bien essuyer avec soin la pointe de son épée et en ôter tout le plâtre, avant de la lui retirer du corps. Il survécut quelque temps à cette perforation, mais avec une santé terriblement altérée, et rendit le dernier soupir à la Jamaïque, en 1731.

Cependant, Laurence était sorti de la première

(1) *Memoirs of the Life and Family of the late Rev. Laurence Sterne*, written by himself.

enfance. L'auteur de *Tristram Shandy*, dans la note autobiographique qu'il a laissée, raconte une aventure de ses jeunes années, bien faite pour achever de confirmer, après ce que nous savons sur son père et sur son bisaïeul, la piquante vérité de cette remarque de Tristram : « Dans la famille Shandy, rien ne nous arrive comme aux autres (1). » Enfant de huit ans, il jouait un jour au bord d'un canal dans la campagne d'Anamoe, non loin de Wicklow, en Irlande. Tout à coup, il tomba dans l'eau sous la roue d'un moulin qui tournait à ce moment. Des passants virent la chute; ils le croyaient perdu sans remède, quand la roue, achevant son tour sans encombre, le porta doucement par-dessus l'écluse. La surprise des témoins fut grande, leur récit parut incroyable, et le gamin si miraculeusement sauvé devint un personnage. Des centaines de curieux, dit Sterne, affluèrent pour me voir. On montre encore le moulin.

En 1724, le lieutenant Roger mit à l'école d'Halifax, dans le Yorkshire, son fils alors âgé de onze ans. Il y resta jusqu'à la fin de l'année 1731. A l'école, dit l'histoire ou plutôt la légende, légende très-probable d'ailleurs, Sterne travaillait quand il lui plaisait, au plus une fois tous les quinze jours.

(1) *Tristram Shandy*, I, 21.

Mais ce qu'il faisait dans ces rares velléités d'application n'était sans doute pas d'un enfant ordinaire. C'est, du moins, ce que semble témoigner une petite anecdote à sa gloire, qu'il a pris soin de nous conserver lui-même. Un jour, on avait reblanchi le plafond de la classe; l'échelle était restée appuyée au mur; le polisson y grimpa et s'avisa d'écrire en grandes lettres capitales sur cette belle surface remise à neuf : LAU STERNE. Le maître d'étude le fouetta, comme de juste; mais le principal désapprouva le maître, à l'étonnement de tous, et déclara devant Laurence que son nom ne serait jamais effacé : car il était, dit-il, un *enfant de génie.* « Cette expression me fit oublier, écrit Sterne, les coups que j'avais reçus (1). »

Laurence, une fois entré à l'école, ne revit plus son père. Quant à sa mère, elle disparaît aussi de sa biographie, pour n'y plus faire qu'une courte et obscure apparition trente ans plus tard. Elle tenait une petite école en Irlande; c'est tout ce qu'on sait d'elle.

A Elvington, dans le Yorkshire, Sterne avait un cousin qui le prit en affection, l'adopta, devint pour lui un père, selon son propre témoignage, et, après

(1) *Memoirs of the Life and Family of the late Rev. Laurence Sterne*, written by himself.

huit ans d'école à Halifax, l'envoya à l'Université. Naturellement, on fit choix de Cambridge, et, en 1732, l'arrière-petit-fils de l'archevêque Richard Sterne entra dans le collége de Jésus.

Il avait alors dix-neuf ans. Ce qu'il avait été à l'école, il le fut à l'Université, selon la même légende : un paresseux brillant. « Il lut beaucoup, rit davantage et se donna parfois le divertissement d'embarrasser ses maîtres. Il laissa à Cambridge la réputation d'un original qui n'avait point de méchanceté, et qui avait du talent, s'il voulait en faire usage (1). » Ce fut à Cambridge que, pour la première fois, il se rompit un vaisseau dans la poitrine, mal auquel sa constitution délicate comme celle de tous les enfants de son père, devait le rendre sujet toute sa vie, et qui le mit maintes fois aux portes de la tombe avant de l'emporter à l'âge de cinquante-quatre ans. Ce fut à Cambridge aussi qu'il se lia d'amitié avec Hall Stevenson, l'*Eugénius* de *Tristram Shandy* et du *Voyage sentimental*, le conseiller d'*Yorick* (2) et son mauvais génie, intimité fatale à la réputation morale de Sterne, et qui dura sans aucune altération jusqu'à sa mort.

(1) *London Chronicle*, 1760. — *Royal Female Magazine*, 1760. (Sources citées par Percy Fitzgerald, *The Life of Laurence Sterne*, vol. I, p. 87 et 96.)

(2) Nom que Sterne prend dans ses ouvrages.

La pauvreté du jeune homme l'obligeait à prendre au plus tôt une profession, et les traditions de sa famille, le souvenir d'un aïeul illustre, qui avait été archevêque, remplissant encore le collége de Jésus, les conseils et l'appui d'un oncle influent, Jacques Sterne, qui était archidiacre, le poussaient naturellement vers l'Eglise. Il sortit de l'Université muni des diplômes nécessaires, et, le 20 août 1738, ce grand garçon de vingt-cinq ans, maigre, poitrinaire, mal bâti, avec de longs bras disloqués comme ceux d'un pantin, un nez en as de trèfle (1), des yeux noirs brillant d'un éclat très-spirituel, mais tout mondain, et une bouche où voltigeait le sourire de Voltaire, devint le *Révérend Laurence Sterne.*

Immédiatement, il fut pourvu, par les soins de son oncle l'archidiacre, homme actif et ambitieux, du vicariat de Sutton, dans le Yorkshire, et de la prébende d'York. Bientôt après, il se maria.

Il était amoureux depuis deux ans d'une jeune personne qu'il avait rencontrée dans la société de son cousin d'Elvington. C'était la fille d'un recteur

(1) C'est Sterne qui définit ainsi son nez, dans *Tristram Shandy*. Mais l'expression est de Rabelais. « Au tiers jour, à l'aube des mousches, nous apparut une isle triangulaire, bien fort ressemblante quant à la forme et assiette à Sicile. On la nommait l'isle des Alliances. Les hommes et femmes ressemblent aux Poictevins rouges, exceptez que tous, hommes, femmes et petits enfants, ont le nez en figure d'un as de treuffles. Pour ceste cause, le nom antique de l'isle estoit Ennasin. » (*Pantagruel*, livre IV, ch. IX.)

de paroisse; elle s'appelait Elisabeth Lumley. Elle était bonne musicienne et avait une jolie voix : Sterne adorait la musique. Du reste, elle était sotte, et non-seulement elle n'avait pas d'esprit, mais elle n'avait pas même la dose de bon sens pratique que possédait l'étourdi dont elle avait fait la conquête. Pour sa beauté, elle était de celle que les ans effacent vite; simple agrément de la jeunesse, assaisonné de cet air *intéressant* qui ravissait déjà le futur auteur du *Voyage sentimental*, le futur amant d'Elisa Draper. Cette fleur de printemps fanée, il ne resta qu'une femme vulgaire et maussade dont Sterne compta les jours : mais elle était robuste, et lui survécut.

Ce fut un mariage d'inclination. — Les lettres qu'il écrivit à *sa Lumley*, avant la cérémonie, sont très-passionnées. En même temps, elles sont très-soignées; on y sent à la fois beaucoup de flamme amoureuse et beaucoup de prétention littéraire. Ce n'est pas le style dont il devait donner dans ses lettres ultérieures la règle et l'exemple à sa fille : « Ecris naturellement et tu écriras bien. » Fleuries, déclamatoires, sentencieuses, sentimentales, ridicules par l'exagération tragique d'une passion ordinaire, celles-ci sont de petits morceaux de rhétorique, comme pouvait en composer, en sortant du

collége, un amoureux, garçon d'esprit, qui devait devenir le premier comédien de son siècle dans l'art de grossir les petites choses, d'enfler les moindres sentiments et d'intéresser les cœurs à des riens.

« Nous serons aussi heureux et aussi innocents que nos premiers parents dans le Paradis, avant que le grand ennemi ne pénétrât dans cette scène impossible à décrire. Dans notre retraite solitaire, les plus douces affections pourront s'épanouir en liberté, et produire ces fruits que la fureur des hommes, l'envie et l'ambition ont toujours tués dans leur germe..... Nous bâtirons et nous planterons à notre idée; la simplicité ne sera pas torturée par l'art; nous demanderons à la nature de nous apprendre à vivre; elle sera l'alchimiste qui, de tous les biens de la vie mêlés ensemble, composera pour nous un breuvage salubre. La sombre famille du souci et de la défiance sera bannie de notre demeure..... nous chanterons en chœur des chants de gratitude et nous nous réjouirons jusqu'à la fin de notre pèlerinage (1).

. . . . . .

«Vous me demandez, ma chère Lumley, comment je supporte votre départ, si la vallée n'a point

(1) Lettre 1.

changé d'aspect, si le parfum des jasmins et des roses est toujours aussi délicieux. Hélas! tout a perdu son charme. Moins d'une heure après que vous m'aviez quitté, j'ai dû me mettre au lit.... La bonne miss S***, pensant que j'étais malade, insista pour que j'allasse chez elle. Elle me fit rester avec elle une heure, et, dans ce court espace de temps, j'éclatai en pleurs une douzaine de fois, avec de tels transports de passion, qu'elle fut obligée de quitter la chambre et d'*aller sympathiser dans son cabinet de toilette.*

« J'ai pleuré pour vous deux, me dit-elle en ren-
« trant, car je connais depuis longtemps le cœur de
« la pauvre Lumley; il est aussi tendre que le vôtre,
« ses souffrances sont aussi cruelles, sa constance
« aussi grande, *ses vertus aussi héroïques.* Le Ciel, en
« vous offrant l'un à l'autre, ne vous destinait pas
« à ce supplice. » Je ne pus lui répondre que par un profond soupir, et je retournai à votre logement, que j'ai loué jusqu'à votre retour pour m'aider à supporter mon malheur. Fanny m'avait préparé à souper; je me mis à table avec des larmes, une sauce bien amère, ma Lumley, mais la seule dont je pusse arroser mon repas; car, à l'instant où Fanny commença à servir ma petite table, mon cœur faillit en moi. Une assiette solitaire, un seul

couteau, une seule fourchette, un seul verre ! *Je donnai mille regards pensifs et pénétrants à cette chaise que tu as si souvent ornée de ta gracieuse personne dans nos repas tranquilles et sentimentaux ;* puis, je posai mon couteau et ma fourchette, et je pris mon mouchoir, et j'en couvris mon visage, et je pleurai comme un enfant (1)... »

Miss Lumley revint, tomba gravement malade, fit son testament, légua toute sa fortune à son amant anéanti, guérit et devint sa femme... — *Sum fatigatus et ægrotus de mea uxore plus quam unquam*, écrira Sterne à son ami Stevenson après quelque vingt ans de mariage (2).

(1) Lettre 2.
(2) Lettre 119.

## CHAPITRE II

### LE PASTEUR DE SUTTON.

Le village de Sutton, résidence des nouveaux époux et paroisse du nouveau pasteur, est une retraite champêtre assez poétiquement située sur la lisière d'une forêt qui s'étendait alors jusqu'à York. Tout près de Sutton, à deux milles seulement, se trouve un autre village plus petit, Stillington, dont Sterne était aussi devenu vicaire par son alliance avec la famille du Révérend Lumley, un ami puissant de la jeune mariée lui ayant fait ce cadeau de noces.

Pendant vingt ans il desservit les deux paroisses. La chasse, la peinture, la lecture et la musique étaient ses occupations favorites. Il n'aimait pas Sutton. Il n'aimait pas la vie retirée et sédentaire. S'il prenait à sa campagne quelque intérêt, c'était en petit propriétaire agricole plutôt qu'en amant de la nature. Il tenait avant tout à vendre bien ses foins, et il lui arriva un jour de fatiguer impru-

demment ses poumons malades, par les efforts qu'il fit pour stimuler le zèle de ses paroissiens endormis et pour faire monter les enchères. Un biographe suppose qu'il assistait de très-près ou même participait à la culture de ses légumes, parce que, dans un passage de *Tristram Shandy* où il s'amuse à défendre les excentricités de son style digressif, on le voit très-vivement frappé de l'impossibilité de planter les choux en ligne droite (1). Mais tout cela ne constitue pas le goût de la retraite et des champs. Aux yeux de Sterne, son village n'avait guère qu'un mérite : il n'était pas loin d'York. Cette phrase d'une de ses lettres d'amour à miss Lumley : « Les villes populeuses et la société peuvent plaire à l'homme insouciant et léger, mais la solitude est la meilleure nourrice de la sagesse, » cette phrase n'était qu'une phrase ; absolument comme celle-ci : « Deux époux n'ont pas d'autre horizon que leur foyer domestique (2). »

Pour se désennuyer de Sutton, pour se désennuyer de son ménage, Sterne allait donc à York aussi souvent qu'il pouvait. On le voyait aussi à Scarborough, où le monde élégant allait prendre les eaux. Il aimait à s'y promener en voiture sur la

(1) Voyez Fitzgerald, *The Life of Laurence Sterne*, t. I, p. 196.
(2) Lettre 3.

plage, en ayant soin qu'une des roues trempât dans la mer.

Enfin, sa troisième consolation était le voisinage de *Crazy Castle*, en français *le château détraqué*, résidence de Hall Stevenson, son ami de collége, et rendez-vous d'une société de beaux-esprits dont la cervelle était comme le château. Les *Démoniaques*, ainsi s'appelaient ces excentriques. Chacun d'eux avait un sobriquet. Stevenson était le *cousin Antoine*, Sterne l'*Oiseau noir*, Robert Lascelles, autre révérend, *Pantagruel* ou *Panty*. Il y avait aussi *le Conseiller privé* (on ne sait pas exactement qui c'était), lequel enterra dans son jardin un des *Douze moines de Medmenham* avec une cérémonie païenne, imitée de l'antiquité classique. Cet ordre des Douze moines de Medmenham était une confrérie plus que burlesque, dont les membres, habillés en moines, se réunissaient dans une ancienne abbaye des bords de la Tamise, sur la porte de laquelle ils avaient inscrit l'unique règle de Thélème : « Fais ce que voudras (1) ; » là, buvant des vins très-profanes dans une coupe consacrée pour la communion, ils s'abandonnaient à toutes sortes d'orgies, où la morale comme la religion

(1) Rabelais, *Gargantua*, ch. LVII.

était traitée avec la dernière irrévérence (1). Dans son vieux château du Yorkshire, Stevenson

(1) « John Wilkes was one of that debauched fraternity, consisting of men of wit and fashion, who, having restored and fitted up the ruins of Medmenham Abbey, near Marlow, adopted the monastic garb at their convivial meetings, and instituted the most immodest rites and ribald mysteries within its sacred walls. The ruins of the old Abbey, formerly a convent of Cistercian Monks, still stand, surrounded by rich meadows, by hanging woods, and venerable elms, in a beautiful and selected spot on the banks of the Thames. Over the principal entrance was the inscription, borrowed from Rabelais Abbey of Theleme, *Fay ce que voudras.* In the pleasure-grounds, the temples, statues, and inscriptions, all savoured of the impure tastes and irreverent wit of the modern denizens of the Abbey. The members of the new order styled themselves Franciscans, in the honour of their Father Abbot, Sir Francis Dashwood :

Dashwood shall pour from a Communion cup
Libations to the Goddess without eyes,
And hob and nod in cider and excise.

Each monk had his cell and appropriate name in the chapel — the embellishments of which were of so immodest a character that none but the initiated were permitted access to it — the monks not only adapted the sacred rites of the Roman Catholic Church to the profane worship of Bacchus and Venus, but are said to have carried their blasphemy to such a pitch as to administer the Eucharist to an ape. The members of the Medmenham Club, whose names have been handed down to us were besides Sir Francis Dashwood and Wilkes — Bubb Dodington, afterwards Lord Melcombe, Sir Thomas Stapleton, father of the twenty-second Lord Le Despencer, Paul Whitehead the poet, who was secretary to the brotherhood, and Thomas Potter, son of the then late Archbishop of Canterbury, one whose rare and promising abilities as an orator and man of letters unhappily succumbed to habits of debauchery and an early grave. Laurence Sterne has been named as one of the fraternity, but apparently on no very sufficient grounds. (V. *Quarterly Review*, vol. CVI, p. 223.) Lord Sandwich's connexion with the Club is more than once referred to in a clever poem of the time entitled « Ode to the Earl of Sandwich. »

(Jess, *Life and Reign of George the third.*)

s'ennuyait et cherchait à se distraire par des divertissements permis et non permis. Il composait en vers un volume de contes excessivement licencieux, dit-on, qu'il intitula *Crazy Tales*. Il était hypocondriaque, tantôt d'une gaieté folle, tantôt de l'humeur la plus noire. Par un vent d'est, il se déclarait malade, s'enfermait dans sa chambre, et ne voyait personne. Une girouette, qu'il consultait chaque matin, réglait son humeur de la journée. Un soir que ce vent désobligeant pour la compagnie du château soufflait avec une violence désespérante, Sterne chargea un gamin de monter sur le toit, pendant la nuit, et de fixer la girouette dans l'autre sens. Cet expédient très-simple eut un plein succès : le lendemain Stevenson était radieux.

Il y avait à *Crazy Castle* une vieille bibliothèque chère à Sterne, où ce grand curieux trouvait de quoi nourrir sa passion pour la lecture en général et pour les livres excentriques en particulier. Il lisait ou parcourait toutes sortes de choses, les farces de Bruscambille et de gros in-folio sur l'artillerie et les fortifications, les *Serées* de Bouchet et d'antiques traités de droit canon, les *Aventures du Baron de Fœneste* et les œuvres du savant évêque Hall, où l'on apprend « qu'il est abominable de se

louer soi-même (1); » Lucien, Rabelais, Cervantes, Montaigne, surtout l'*Anatomie de la Mélancolie* par Burton, vaste magasin de textes et de petits faits, où il puisa la plus grande partie de l'érudition superficielle et variée qui brille dans *Tristram Shandy* (2).

Mais *Tristram Shandy* ne devait pas être écrit de longtemps encore. Jusqu'à l'âge de quarante-sept ans, Sterne mena dans son village du Yorkshire une existence obscure et monotone.

Monté sur une rosse débonnaire aussi maigre que lui (s'il a peint avec vérité le cheval et, sous le nom d'*Yorick,* le cavalier, au premier livre de son étrange roman), il allait de sa paroisse de Sutton à sa paroisse de Stillington, composant ses sermons à la faveur du pas lent et méditatif de sa bête. Le dimanche, il montait en chaire, et il étonnait bien ses bons paroissiens. Choix bizarre de textes bibliques, tirés pour la plupart de l'Ancien Testament, exordes brusques et surprenants, citations d'auteurs profanes, anecdotes historiques, gesticulation vive, peu conforme à la tenue roide et froide

(1) *Tristram Shandy*, I, 22.

(2) Voyez l'ouvrage du Dr Ferriar, de Manchester, *Illustrations of Sterne.*

en honneur dans le clergé anglican, usage un peu plus que cicéronien de la plaisanterie, brièveté piquante et substantielle, de l'esprit toujours, mais souvent trop d'esprit: tels étaient les caractères extérieurs et frappants de cette prédication, digne d'amuser, scandaliser et charmer un auditoire moins rustique. Le poëte Gray, contemporain de Sterne, disait qu'en chaire ce révérend pasteur semblait par moments sur le point d'éclater de rire, et de jeter sa perruque au nez de la congrégation.

Ayant un jour choisi pour texte le verset premier du dix-neuvième chapitre des Juges : « Et il arriva en ce temps-là qu'un lévite prit une concubine, » il faisait de la conduite du lévite cette apologie : « Dieu, qui a fait la loi, peut dispenser l'homme d'observer la loi. En conséquence, nous voyons les plus saints patriarches de la Bible, ceux dont le cœur était le plus attaché à Dieu, faire de leur mieux pour profiter de la dispense.— Abraham eut Agar.—Jacob, outre ses deux femmes, Rachel et Léa, prit Zilpa et Bilda dont plusieurs tribus descendirent. — David eut sept femmes et dix concubines; Jéroboham, soixante... — Salomon, proportionnant ses autres besoins à cette passion du luxe qui ne put être satisfaite que par quarante mille écuries, Salomon eut sept cents

femmes et trois cents concubines. — Trois cents! — Le lévite n'en eut qu'une (1). »

Un autre jour, prêchant sur la parabole de l'Enfant prodigue, son imagination se laissait emporter bien loin par un sujet si pittoresque :

« Le jeune homme partit pour aller trouver son père. Hélas! comment lui racontera-t-il son histoire? les fêtes, les banquets qu'il a donnés à des villes entières en Orient? ses dépenses pour avoir les plus rares productions d'Asie, et des cuisiniers d'Asie pour les apprêter? l'argent et l'or qu'il a prodigué à des chanteurs, à des chanteuses, pour entendre la flûte, la harpe, la saquebute et toute espèce de musique?... Comment fera-t-il comprendre à son père, qu'à Damas il s'est vu floué par l'homme qu'il croyait le plus digne au monde de sa confiance; — qu'à Ninive il avait prêté une partie de sa fortune à un ami qui s'est enfui avec ce dépôt vers le Gange; — qu'à Babylone une courtisane lui a escroqué sa plus belle perle, et a parfumé toute la ville avec son baume de Gilead; — qu'ayant trafiqué par l'entremise d'un homme d'honneur pour vingt sicles d'argent avec un fabricant d'idoles, les idoles qu'il avait achetées ne lui ont servi à rien; qu'elles n'ont pu être transportées à

(1) Sermon 18.

travers le désert, et qu'il a fallu les brûler à Suse; — que les singes et les paons qu'il avait fait venir de Tarse, sont arrivés morts, et que les momies qu'on lui avait envoyées d'Egypte, n'étaient pas mortes depuis assez longtemps; — qu'enfin tout est allé de travers depuis son départ de la maison paternelle (1)? »

A la fin de ce sermon, l'orateur sacré, croyant devoir tirer de la parabole de l'Evangile une conclusion pratique, une leçon morale, entretenait son troupeau de l'utilité des voyages; il remarquait, qu'entre autres inestimables services, les voyages nous rendent celui de nous éloigner de nos tantes, de nos grand'mères, et de tous les contes bleus qui nous abusent. — Un autre jour, prêchant sur le meurtre, il rangeait les médecins parmi les meurtriers.

(1) «How shall the youth make his father comprehend that he was cheated at Damascus by one of the best men in the world; — that he had lent a part of his substance to a friend at Nineveh, who had fled off with it to the Ganges; — that a whore of Babylon had swallowed his best pearl, and anointed the whole city with his balm of Gilead; — that he had been sold by a man of honour for twenty shekels of silver to a worker in graven images; that the images he had purchased had profited him nothing; — that they could not be transported across the wilderness, and had been burnt with fire at Shusan; — that the apes and peacoks, which he had sent for from Tarsis, lay dead upon his hands; and that the mummies had not been dead long enough which had been brought him out of Egypt: — that all had gone wrong since the day he forsook his father's house?» (Sermon 20.)

Quoique toujours spirituel en chaire, Sterne généralement n'était pas aussi drôle. Il savait intéresser, sans faire rire; il pouvait même être profond et sérieux. Jamais d'onction chrétienne, il est vrai; mais une finesse d'analyse morale et un talent de mise en scène, qui témoignaient d'une connaissance peu commune du cœur humain et d'aptitudes dramatiques plus rares encore. Tels étaient ses pouvoirs d'analyser et de peindre, que le plaisir de les exercer lui faisait constamment oublier sa mission plus haute de pasteur des âmes, si bien, qu'au lieu d'un censeur du péché et d'un apôtre du salut, il ne restait, pour l'édification des paysans de Sutton, qu'un amateur de littérature sacrée, étudiant dans les histoires de la Bible les mobiles des méchants comme des justes, avec la curiosité désintéressée d'un philosophe, et faisant de petits tableaux de leurs actions bonnes ou mauvaises avec l'imagination passionnée d'un artiste.

Les connaisseurs appréciaient ces leçons dramatiques de philosophie morale sous forme de sermons. Le vicaire de Sutton n'était pas inconnu à York, où son titre de prébendier de la cathédrale lui donna deux ou trois fois l'occasion de prêcher devant un auditoire plus digne de lui. Le 17 avril 1747, jour du vendredi saint, il prononça dans

cette grande église un sermon de charité, qu'il publia ensuite : ce fut sa première œuvre imprimée (1). Quelques mois après, à l'époque de la tenue des assises, il prêcha devant les juges, du haut de la même chaire de Saint-Pierre, son sermon sur les *Erreurs de la conscience*, composition favorite d'*Yorick*, et bien connue des lecteurs de *Tristram Shandy*, où le plus irrégulier des narrateurs l'a insérée tout entière par un des caprices les plus heureux de son humeur digressive (2).

A York, Sterne rencontrait l'homme qui l'avait poussé dans la carrière, son oncle Jacques, l'archidiacre, grand chantre de la cathédrale. Cet oncle n'entendait pas avoir fait pour rien la fortune de son neveu. Il se souciait fort peu que le vicaire de Sutton et de Stillington remplît bien ou mal les fonctions de ses deux cures; pluraliste insolent, il ne paraît pas avoir été lui-même un pasteur modèle des six ou sept paroisses auxquelles il était fier d'avoir à distribuer le pain de vie. Un autre zèle le dévorait. Ce petit-fils du grand archevêque d'York, Richard Sterne, qui fut martyr pour la

(1) Sermon 5. *The case of Elijah and the widow of Zarephath considered.*

(2) *Tristram Shandy*, II, 17. Sermon 27 de la collection.

cause du roi Charles Ier, était whig, whig avec autant d'âpreté, mais moins de désintéressement, que son grand-père avait été tory. Dévoué corps et âme au gouvernement de George II, qui lui avait beaucoup donné et dont il espérait plus encore, il voulut faire de son neveu un soldat à son service dans la guerre bruyante qu'il soutenait contre les jacobites, ennemis de ce gouvernement.

Il y réussit dans une certaine mesure, et pour quelque temps. Sterne devint homme de parti, ou plutôt l'instrument d'un parti; car, pour des convictions et des passions politiques, il n'en avait pas l'ombre. Il se mit à l'école de son oncle. Il écrivit dans les journaux. En chaire, il fit contre le catholicisme des sorties si intempestives, qu'il était impossible de n'y pas voir des attaques détournées contre le jacobitisme, et des professions indirectes de foi non-seulement protestante, mais loyaliste. Quand vint l'année 1745 et l'invasion du prétendant Charles Stuart, il y eut à York une grande assemblée des sujets fidèles du roi George, et l'on fit une souscription en faveur du gouvernement. Les noms de Jacques Sterne et de Laurence Sterne figurèrent l'un au-dessus de l'autre sur la liste, pour la somme de soixante livres sterling.

Jacques Sterne fut bien récompensé de son zèle.

Huit mois après, le vainqueur de Culloden, le duc de Cumberland, passant à York, rendit au fougueux archidiacre un honneur qui semblait plus naturellement réservé à l'archevêque ou au lord maire : il choisit sa maison pour son pied-à-terre. Mais Laurence fut mal payé. Il n'obtint ni argent, ni honneurs, ni diaconat, ni cure nouvelle, ni le moindre avancement, et trouvant que la polémique était « un sale métier, » il se brouilla avec son oncle (1). Cette inimitié « très-amère, » dit Sterne, dura jusqu'à la mort du terrible chantre, qui cessa de chanter, de combattre et de vivre, en 1759, avant la publication de *Tristram Shandy* : bonne fortune pour sa mémoire.

Vers ce temps-là, nous voyons reparaître la mère de Sterne, la veuve du lieutenant Roger, qui avait ouvert pour vivre une petite école en Irlande, à l'époque où Laurence avait été adopté par son riche cousin d'Elvington. Cette pauvre femme avait une fille, qui la ruina par ses extravagances. Elle dut s'adresser à la générosité des parents de ses élèves, qui firent pour elle une souscription. Puis elle alla dans le Yorkshire consulter son fils. Sterne se rendit

(1) *Memoirs of the Life and Family of the late Rev. Laurence Sterne*, written by himself.

au-devant d'elle, se chargea d'arranger ses affaires, et, dans une lettre qu'il écrivit quelque temps après et que M. Fitzgerald a retrouvée, on lit ces lignes : « J'espère que l'affaire de ma pauvre mère est cette fois terminée à notre satisfaction, et, j'en ai la confiance, à la sienne. » Voilà les faits. Ils n'ont rien de fort curieux; mais la réalité n'est pas toujours piquante. Voici maintenant ce que dit Horace Walpole, ce qu'après lui lord Byron répète en l'enjolivant, puis tout le monde à leur suite : « La mère de Sterne s'étant endettée par la faute d'une fille extravagante, aurait pourri en prison, si les parents des écoliers n'avaient ouvert une souscription en sa faveur. Son fils était trop sentimental pour avoir aucune sensibilité; un âne mort était plus important pour lui qu'une mère vivante, » ou, comme dit lord Byron : « Il pleurnichait sur un âne mort et délaissait sa mère vivante. » Le succès de cette accusation sans fondement ne prouve qu'une chose : c'est que la médisance, qui a toujours bonne chance de réussir, est sûre de faire une grande fortune, lorsqu'elle est lancée dans le monde sous la forme doublement heureuse d'une épigramme aiguisée par une antithèse (1).

Sterne, il faut en convenir, valait peu de chose

(1) V. Fitzgerald, *The Life of Laurence Sterne*, t. I, p. 323.

moralement. « Je suis un mauvais drôle, déclarait-il lui-même avec quelque fanfaronnerie, et si vous entendez dire du bien de moi, docteur! ne le croyez pas. » Mais, sans dire de lui du bien, puisqu'il nous le défend, on doit n'en dire que tout le mal qu'il mérite, et pas davantage. La justice le veut, et ce n'est pas au détriment de l'intérêt de sa biographie. Sterne est beaucoup plus original, tel que la nature l'a fait, que tel qu'on l'imagine d'après cette théorie qu'un romancier sentimental ne peut qu'être insensible. Rien n'est amusant comme les contrastes qui se croisent sur cette physionomie mobile et semblent défier l'œil d'en saisir l'unité. Impossible de porter sur une nature si complexe un jugement sommaire; impossible de dire : égoïste sans cœur, étourdi sans cervelle, pasteur incrédule et infidèle, mauvais et méchant mari. Cet égoïste était désintéressé, dévoué jusqu'à offrir ses secours, dans l'embarras d'une intrigue ennuyeuse et compliquée, à des gens qui étaient à peine ses amis, prendre leur querelle, et compromettre pour eux le repos de son existence (1). Cet étourdi était attentif, judicieux, habile dans le gouvernement de sa propriété, exact et entendu dans

(1) V. Fitzgerald, *The Life of Laurence Sterne* t. I, p. 314 et suiv.

les affaires de banque, rangé jusqu'à tenir ses comptes! Ce ministre bouffon avait des formes de piété pures de toute hypocrisie; ses lettres expriment sans la plus légère nuance d'ironie, comme sans ombre d'affectation, les sentiments religieux d'un bon chrétien, et rien au monde ne défend de supposer que sa prédication ait pu être pour une quantité de bonnes femmes qui l'écoutaient avec admiration sans l'entendre très-bien, l'instrument d'une grande bénédiction spirituelle. Cet époux négligent avait pour sa femme une sollicitude, une libéralité, une complaisance, des attentions délicates et des petits soins, qui ressemblent aux témoignages de la plus vive, de la plus tendre affection. Mais il y avait au foyer domestique un être que Sterne chérissait bien plus que sa femme : c'était son unique enfant, Lydia; cette fille fut l'idole de toute sa vie. Et, en dehors du foyer domestique, il eut successivement beaucoup d'idoles, qu'il chérit aussi bien plus que sa femme.

Jamais tempérament ne fut plus amoureux. « Il faut que j'aie toujours quelque Dulcinée en tête, disait-il, c'est pour moi une condition d'harmonie morale... Je suis fermement persuadé que, si jamais je commets une vilaine action, ce ne pourra être que dans l'intervalle d'une passion à

l'autre (1). » Et il eut toujours en tête une Dulcinée, mais combien de fois ne changea-t-elle pas de nom!

La première, — ou la seconde, — si l'on compte mistress Sterne (ce qui est juste), s'appelait Catherine Béranger de Fourmantelle. Cette jeune personne, d'origine française, appartenait à une famille huguenote que la persécution avait contrainte de chercher une autre patrie. Elle vivait à York avec sa mère. C'est là que Sterne la vit et l'aima, ou du moins s'enflamma pour elle d'une affection si passionnée que, si ce n'est pas la moins platonique des amitiés, c'est le plus brûlant et le moins idéal des amours platoniques.

« Je vous aime à la folie, Kitty, et je vous aimerai pour l'éternité... Croyez que je suis inaltérablement à vous, et, pour parler comme votre devise, un ami, ma chère Kitty, qui *ne changera pas que en mourant...* Ma chère Kitty, je vous ai envoyé un pot de miel et un pot de confitures; ni l'un ni l'autre n'est de moitié aussi doux que vous-même... Qu'est-ce que la douceur du miel au prix de toi, qui es plus douce que toutes les fleurs d'où il se tire?... Je me fâcherai contre vous, et de plus, dans votre portrait que je veux peindre, vous ne

(1) *Sentimental Journey.* — Lettre 58.

serez pas en noir, ce qui est la toilette qui vous convient le mieux, si vous n'acceptez pas ces quelques bouteilles de vin de Calcavalla... Inventez, je vous en prie instamment, quelque excuse plausible pour rester chez vous mardi soir.

« Votre Yorick (1). »

Il désire ardemment que Dieu le délivre bientôt de mistress Sterne, pour que *sa Kitty* puisse enfin lui appartenir tout à fait. « Je n'ai qu'un obstacle à mon bonheur; quel obstacle, vous le savez aussi bien que moi. Dieu ouvrira une porte qui nous permettra d'être un jour beaucoup plus près l'un de l'autre. »

Cette passion, qui devait être éternelle, dura un an environ. Elle était dans tout son feu, en 1759, pendant que Sterne écrivait le premier volume de *Tristram Shandy*, où, pour intriguer ses lectrices, il parle à plusieurs reprises de sa *chère*, *chère Jenny* (lisez : *Kitty*), s'amusant à piquer, sans la satisfaire, la curiosité qu'on a de savoir si cette mystérieuse personne est sa femme, sa fille, sa maîtresse, ou simplement son amie (2). Elle s'éteignit, cette passion, en 1760, à Londres, au milieu des succès du livre et

(1) Pour plus de détails, voyez Fitzgerald, *The Life of Laurence Sterne*, t. I, p. 339 et suiv.

(2) V. *Tristram Shandy*, I, 18.

de l'auteur. Cédant aux instances de l'homme qui protestait d'être à elle jusqu'au tombeau, Catherine de Fourmantelle avait quitté York pour venir le rejoindre. A peine arrivée, elle reçut une lettre qui lui disait qu'on n'avait pas une minute pour la voir avant tel jour éloigné, et qu'on n'était même pas bien sûr de pouvoir la voir ce jour-là. « La destinée gouverne mes pas... adieu ! adieu ! » Cette destinée inexorable qui gouvernait les pas de Sterne, le poussait avec une douce rigueur vers les palais des grands, les jardins du Ranelagh, et les coulisses du théâtre de Drury Lane.

---

## CHAPITRE III

### TRISTRAM SHANDY. — STERNE A LONDRES.

Ce fut à l'âge de quarante-six ans, vers le mois de janvier 1759, lorsque sa maladie de poitrine ne lui laissait pas dix années à vivre, que Sterne, jusqu'alors obscur, prit tout à coup la plume pour écrire l'ouvrage extraordinaire qui devait lui procurer de son vivant une célébrité sans exemple, et lui conserver après sa mort, parmi les prosateurs anglais, une place au premier rang.

Il est toujours un peu puéril de s'étonner et de demander : « Pourquoi, comment cet homme a-t-il donc fait ce livre? » et cette question peut sembler tout à fait oiseuse, lorsqu'il s'agit d'un pareil homme et d'un pareil livre. L'idée d'écrire un roman où l'ordre naturel des matières serait sans cesse rompu par les écarts à droite, à gauche, par les cabrioles en arrière et en avant d'une narration à l'envers, entrecoupée de digressions plus longues que le récit, à la faveur desquelles on pourrait dire quel-

ques choses sages et mille choses folles, cette idée, neuve dans l'histoire des lettres, venant à lui passer par la tête, avait à elle seule de quoi séduire un paresseux de beaucoup d'esprit et d'assez de lecture, qui semble avoir eu plus d'aversion pour la routine que de goût pour la beauté classique. Néanmoins, il n'est pas douteux qu'un motif passablement grave provoqua la résolution tardive et subite que prit Sterne de sortir de son long repos.

S'il n'avait pas encore ouvertement agi par la plume, sa langue n'était pas demeurée oisive, et la langue d'*Yorick* était une des mieux pendues et des plus malicieuses du comté d'York et de tout le royaume (1). « Le pauvre Yorick (c'est Sterne qui nous l'apprend au début même de *Tristram Shandy*), le pauvre Yorick s'était lancé dans la vie à toutes voiles sans porter une once de lest ; en sorte que la fraîche brise de son humeur le poussait dix

(1) Sterne s'était fait à York la réputation d'homme d'esprit par un bon mot qui malheureusement n'est pas traduisible en français. Il se trouvait dans un café avec plusieurs autres ecclésiastiques. Un jeune fat entra, et se mit à déblatérer contre le clergé. Puis, se tournant vers Sterne : « N'ai-je pas raison ? » dit-il. Sterne feignit de n'avoir rien entendu, et, changeant de conversation, il entama l'éloge d'un chien de chasse à lui, magnifique animal qui n'avait qu'un défaut : il s'élançait sur tous les gens d'Eglise. — « Et depuis quand a-t-il cette manie ? » demanda le jeune homme sans se méfier de rien. — « Monsieur, répondit Sterne, *ever since he was a puppy !* » Puppy signifie, en anglais, à la fois petit chien et fat. — Ce mot eut un très-grand succès.

fois par jour dans les cordages de quelqu'un, et comme les gens graves à la démarche lente étaient le plus souvent sur son chemin, c'était avec eux qu'il avait le malheur de s'empêtrer le plus. » Bref, il s'était fait, par les imprudentes saillies de son esprit, des ennemis nombreux et acharnés : des ennemis dans la cathédrale, où, récemment, une querelle de sacristie, dans laquelle il prit parti, lui avait fait écrire un pamphlet mordant, qui, pour n'avoir pas été publié alors, ne resta pourtant point au fond de son pupitre (1); des ennemis dans la ville, où il semblait avoir hérité de quelques-unes des antipathies de son oncle, en particulier contre un certain chirurgien-accoucheur jacobite, Burton, qu'il ridiculisa dans *Tristram Shandy* sous le nom et sous les traits du docteur Slop; enfin, des ennemis dans sa paroisse, où il était brouillé avec plusieurs familles, et, entre autres, avec celle du *squire*. Tous ces ennemis, disposés à lui rendre avec usure le mal pour le mal, firent sentir à Sterne le besoin d'une célébrité qui le plaçât hors de leurs atteintes; il voulut mettre entre eux et lui l'abîme

(1) *The History of a good warm watch-coat, with which the present possessor is not content to cover his own shoulders, unless he can cut out of it a petticoat for his wife and a pair of breeches for his son; a political romance.* — C'est une satire sous forme d'allégorie, à la manière de Swift.

du génie et de la gloire, et, selon la vive expression d'un critique, pour échapper à son comté d'York, s'envoler dans le vaste monde (1).

En cinq ou six mois d'un travail plus soigné qu'il ne le devint par la suite, et qu'il ne faudrait pas se représenter, au début surtout, comme une improvisation abondante et facile, les deux premiers livres de *Tristram Shandy* furent achevés. Imprimés aux frais de l'auteur (nul éditeur n'ayant voulu en donner cinquante guinées), ils parurent à York en décembre ; édition miniature : deux petits volumes de poche. Deux cents exemplaires furent vendus en deux jours. Le succès était commencé et devait aller en croissant ; mais le scandale aussi.

Des personnes attaquées par Sterne, ou qui se croyaient attaquées, se plaignirent ; le reproche d'indécence ne lui fut point épargné ; il fallait, disait-on, supprimer dans la seconde édition la moitié du livre et refaire l'autre, et déjà Sterne, dont l'amour-propre d'auteur fut toujours extrêmement sensible aux critiques, se mettait à répondre avec une vivacité laissant trop voir la blessure, aux lettres de blâme qui pleuvaient sur lui.

« Mon humeur, dites-vous, est trop libre pour la

(1) Emile Montégut. *Revue des Deux-Mondes*, du 15 juin 1865.

couleur solennelle de ma robe. A coup sûr, une méditation sur la mort eût été un sujet plus convenable. Mais si je m'avisais de considérer la couleur de ma robe en corrigeant *Tristram*, une pareille idée dans ma tête ferait que mon livre ne vaudrait plus un sou. Je serai prudent, vous pouvez y compter. Mais je soutiens que je ne suis pas allé aussi loin que Swift; il se tient à une bonne distance de Rabelais; je me tiens à une bonne distance de lui. Swift a dit cent choses que je n'oserais pas dire, à moins d'être doyen de Saint-Patrick (1)... » « Les passages que vous m'engagez à sacrifier dans une seconde édition sont les meilleurs aux yeux des gens d'esprit et de quelques personnes que je regarde comme de bons critiques. J'ai été peiné de trouver dans votre lettre des soupçons sur la sincérité de mes amis. Mes amis ont persisté dans leur première opinion sur mon ouvrage, et beaucoup en ont pensé plus de bien à une seconde lecture (2). »

Sterne aurait dû se contenter d'avoir *divisé le monde*, comme il s'en vantait (3). Car *Tristram Shandy* appartient par excellence à cette espèce de livres qui, étant également loin et de la perfection

(1) Lettre 131.
(2) Lettre 6.
(3) Lettre 13.

que tout le monde admire, et de la médiocrité qui n'offense personne, sont destinés quand ils paraissent, par leurs qualités et leurs défauts tout en saillie, à plaire excessivement à la moitié du public, et à choquer l'autre excessivement.

Parmi ceux auxquels ce beau monstre eut le don de plaire, et de plaire beaucoup, se trouvait Garrick, le grand comédien. Son suffrage, très-flatteur pour Sterne, lui fut surtout très-utile ; Garrick, non moins éminent par le caractère que par le talent, connaissait familièrement les personnes les plus distinguées de son époque, et possédait, avec l'amitié des lords, des prélats et des gens de lettres, leur estime et leur considération. Cet homme supérieur devint aussi l'ami de Sterne, et son meilleur ami ; car il fut tendre et bon, et sut être sévère.

A la fin de février 1760, Sterne partit pour Londres, où son livre et la renommée l'avaient précédé. Il n'était pas dans la ville depuis vingt-quatre heures quand son triomphe commença, triomphe unique dans l'histoire de la littérature.

Tout le monde voulait le voir ; tout le grand monde voulait le posséder. Dix personnages, appartenant à l'aristocratie de la naissance ou à celle du

talent, l'avaient déjà prié à dîner, et tel fut le déluge des invitations de ce genre, que les derniers inscrits se virent obligés, par la longue liste des engagements préalables, d'ajourner la fête à deux mois, on dit même à trois mois de distance. *Tristram Shandy* devint le nom d'une nouvelle salade, d'un nouveau jeu de cartes, et de deux ou trois chevaux de course. Toutes les femmes voulurent avoir le scandale à la mode sous leur oreiller; peu à peu, devenues hardies, elles le mirent sur la table du salon. Des centaines d'imitations, de contrefaçons ou de pamphlets, parurent. Reynolds fit le portrait de l'auteur, Hogarth fit un frontispice pour le livre; Warburton, évêque de Gloucester et théologien d'un grand poids, recommanda chaleureusement les deux petits volumes à ses collègues les évêques, disant tout haut que le vicaire de Sutton était le Rabelais de l'Angleterre, et beaucoup d'évêques envoyèrent leurs compliments au nouveau Rabelais. Un seigneur, lord Falconberg, lui fit cadeau d'une cure de cent guinées par an, et l'éditeur Dodsley lui offrit 650 livres pour une seconde édition et deux volumes de plus. — Cette fortune eût grisé un cerveau plus solide; elle tourna la tête à *Yorick*.

Mais *Tristram Shandy* ne pouvait avoir, à

Londres comme à York, que ce genre de succès violent et contesté, qui divise le public en deux partis, non celui qui enlève tous les suffrages. Les grelots de fou que Tristram avait mis à son bonnet agaçaient au dernier point, comme ils agacent encore, les personnes qu'ils n'amusaient pas. Horace Walpole appelait l'ouvrage entier « une composition insipide, ennuyeuse, qui fait sourire deux ou trois fois au commencement, puis en revanche bâiller pendant deux heures (1); » Richardson le déclarait *exécrable*; Samuël Johnson, le dictateur de la critique, entrait en fureur à son nom seul, et injuriait brutalement, selon son habitude, quiconque n'épousait pas son absolu mépris; Olivier Goldsmith, obscur alors, écrivait ceci dans un des articles de revue qu'il refondit ensuite, et qui devinrent la matière de ses *Lettres chinoises* :

« Bon nombre de bien sots compagnons possèdent des moyens matériels de briller et de plaire en société. Le talent d'imiter un chat ou une truie et sa famille, de rire bruyamment et de frapper son voisin sur l'épaule, donne aux plus ignorants

(1) Horace Walpole écrivait de Paris, en 1765 : « Vous trouverez étrange que je manque de gaieté quand Wilkes, Sterne et Foote sont ici ; mais le premier ne me fait pas rire, *le second n'a jamais eu ce pouvoir*, et pour le troisième, j'aime mieux payer 5 shillings quand je veux qu'il me divertisse. »

une aptitude suffisante pour la conversation. Mais, comme il est impossible à l'écrivain de jeter ces gentillesses sur le papier, il peut employer des équivalents. Il devra traiter ses lecteurs avec la liberté la plus familière, déclarer au milieu d'une page qu'il est avec respect leur serviteur bien humble, et à la page suivante leur faire un pied de nez. Il devra parler de lui, et des chapitres de son livre, et de sa manière d'écrire, et de ses goûts, et de ses vœux, et de ses faibles, et de toute son importante personne, avec une profusion sans pitié. »

L'hostilité spirituelle de la revue où écrivait Goldsmith, celle encore de cinq ou six journaux, n'était pas sans causer à Sterne passablement d'ennui et d'humeur. Il disait que le chemin qui mène à la gloire est, comme celui qui conduit au ciel, semé de toutes sortes de tribulations, et il se plaignait, au milieu de son triomphe, d'être en butte à mille traits obscurs d'écrivains affamés « tiraillant contre lui des greniers et des caves (1). » Pour lui, il avait loué dans le plus beau quartier de Londres un appartement au premier étage, et les pairs d'Angleterre lui servaient à leur table les viandes les plus exquises et les vins les plus fins.

(1) Lettre 13.

Les instants de liberté que lui laissait la flatteuse persécution des nobles, il les consacrait à d'autres fêtes. Il allait au théâtre voir jouer Garrick, puis il pénétrait derrière la scène, et causait familièrement avec Catherine Clive, l'étoile de ce temps. Ou bien il allait se mêler à d'autres astres dans les jardins du Ranelagh, rendez-vous d'une société brillante et légère de jeunes gens du monde et de femmes (1). Riche de la faveur des grands, de l'argent de sa plume, et d'un espoir fondé d'obtenir de l'avancement dans l'Eglise, il passait ainsi son temps à Londres, courant de succès en succès, de plaisirs en plaisirs, et soignant très-mal sa poitrine.

(1) Le Ranelagh exista jusqu'au commencement du présent siècle ; il disparut, vers 1805, quand la rotonde fut détruite.

(Old England.)

## CHAPITRE IV

### WARBURTON ET GARRICK. — PUBLICATION DES SERMONS.

Cependant l'homme et le livre ne laissaient pas de scandaliser au plus haut point tous les hypocrites et un nombre considérable d'honnêtes gens. Les journaux traitaient la personne de ce pasteur avec aussi peu de respect qu'il en montrait lui-même pour son caractère ecclésiastique. On criait dans les rues un pamphlet intitulé *Tristram Shandy au Ranelagh.* Un autre pamphlet ayant pour titre *Lettre d'un prédicateur méthodiste*, et pour épigraphe *les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs*, s'exprimait en ces termes : « Tristram est un livre écrit par le diable.... C'est un vieux proverbe, mais un proverbe vrai, qu'une seule brebis galeuse, gâte tout un troupeau. O Sterne ! tu es galeux ! Sterne ! car, pour frère, je ne puis te donner ce nom — Sterne l'apostat ! nous n'avons point d'espoir que tu dépouilles le vieil homme. Par le vieil homme j'entends *Yorick*, nom profane que

Shakspeare ou le diable doit t'avoir mis dans la tête.... La vie mondaine t'a perdu. L'aristocratie, les grandes familles bourgeoises (1) ont été égarées avec toi par le même esprit du mal ; elles t'ont encouragé. Mais le train que tu mènes videra ton coffre de ce qui lui reste de vie, comme tu as vidé les coffres de l'aristocratie et des meilleures familles. Tu ne céderas plus longtemps aux tentations de la chair, au Ranelagh.... Tu as étudié les pièces de théâtre plus que la parole de Dieu, et ton texte est généralement tiré des écrits de Shakspeare.... Sterne ! oublie les sentiers qui conduisent au Ranelagh, et ne va plus au parc de Saint-James ! » L'auteur de la lettre termine en invitant toutes les personnes pieuses à se joindre à lui dans une prière, pour l'âme du prébendier d'York.

Mais l'Eglise — ô scandale ! — était divisée comme le monde, au sujet de Sterne et de *Tristram Shandy*. Le clergé anglican, beaucoup moins morose que les sectes dissidentes, comptait dans son sein plusieurs amis du joyeux vicaire, encore plus d'admirateurs du joyeux roman, Warburton, en tête.

En dépit de ce patronage illustre, ou pour mieux dire, à cause de ce patronage, de méchantes

(1) Nobility and gentry.

langues firent courir le bruit que, dans la suite de l'histoire, quand mistress Shandy serait enfin accouchée, l'auteur avait dessein de mettre en scène Warburton sous les traits ridicules d'un gouverneur pour le petit Tristram. L'évêque de Gloucester était au nombre des personnages qui s'honoraient de l'amitié de Garrick. Sterne, averti et conseillé, un soir, au théâtre, par le grand acteur, lui adressa la nuit même une lettre, écrite pour être montrée, dans laquelle il s'indignait hautement de l'absurdité du commérage, et protestait de son profond respect pour la personne du haut dignitaire, du savant théologien. Garrick l'envoya aussitôt à Warburton.

Le prélat répondit dans les termes les plus flatteurs qu'il était charmé de recevoir du même coup la première nouvelle et la réfutation d'une fable impertinente; qu'il n'avait personnellement aucun motif pour changer d'opinion sur le compte d'un écrivain aussi agréable, aussi original que M. Sterne. « J'entends sur le compte de son caractère moral, dont plusieurs de mes connaissances m'ont rendu un témoignage si avantageux. Comment pourrais-je garder cette bonne opinion, si le conte menteur était vrai, et qu'il fût capable d'attaquer un homme qu'il ne connaît même pas? Pour moi, je me glori-

fie d'avoir chaudement recommandé *Tristram Shandy* dans tous les meilleurs salons de la ville, excepté pourtant dans celui de A***. Une société très-grave m'a jeté la pierre pour avoir pris le livre sous mon patronage... Si M. Sterne veut me prendre avec toutes mes infirmités, ce sera pour moi un plaisir et un honneur de faire sa connaissance. N'a-t-il pas entre autres recommandations celle de votre amitié? » La lettre est signée : « Votre ami affectionné et serviteur fidèle, W. Gloucester. »

Cette lettre épiscopale est curieuse, mais écoutez la suite. Presque immédiatement après, Warburton faisait à Sterne un cadeau qui fit beaucoup causer le public et qui est en effet bien extraordinaire. Il lui offrit une bourse pleine d'or. Sterne la refusa, sans doute? Non pas, il la mit dans sa poche.

La conduite de celui que Garrick appelait « notre hétéroclite pasteur », ses liaisons avec de mauvais sujets, auteurs de mauvais livres, tels que Hall Stevenson (1), la licence croissante de ses écrits, inquiétèrent bientôt Warburton et finirent par l'indisposer tout à fait. Plusieurs fois, de concert avec Garrick, il donna les meilleurs conseils du monde à

(1) Hall Stevenson venait de publier un petit poëme scandaleux, intitulé : *A mon cousin Shandy sur sa visite à la ville.*

cet ami commun du plus étrange des évêques et du plus extraordinaire des comédiens; mais il perdit sa peine, et désespérant de plus en plus de pouvoir estimer celui qu'il regardait toujours comme un homme de génie, il modifia peu à peu sa première opinion sur son *caractère moral*, et finalement la résuma en ces termes: « c'est un incorrigible polisson. »

La seconde édition de *Tristram Shandy*, dédiée à M. Pitt, parut en avril 1760. Elle fut épuisée en trois semaines.

Un mois après, les journaux annonçaient les *Sermons de M. Yorick publiés par le révérend M. Sterne.* Les lecteurs de *Tristram Shandy* avaient goûté infiniment le sermon d'Yorick sur les erreurs de la conscience, lu à haute voix par le caporal Trim pour charmer les loisirs de trois personnes inoccupées, l'oncle Tobie, monsieur Shandy et l'accoucheur Slop, pendant que dans une pièce voisine mistress Shandy était en mal d'enfant (1). La curiosité du public ainsi excitée par cet échantillon, Sterne trouva plaisant et adroit de publier sous le nom d'*Yorick* la série complète de ses sermons de campagne.

Jamais sermons ne se vendirent ni ne se ven-

(1) V. *Tristram Shandy*, II, 17.

dront sans doute aussi bien. On les lut autant que le roman lui-même, et on les admira plus universellement. « Je vous en prie, lisez les sermons d'Yorick, écrivait une dame, lady Cowper, à une de ses amies; lisez-les, quoique vous n'ayez pas voulu lire *Tristram Shandy*. Je les aime extrêmement, et je pense que l'auteur doit être un bien bon homme. » Le poëte Gray en était charmé. « Ils sont, écrivait-il, dans le style le plus convenable à la chaire; ils témoignent d'une imagination forte et d'un cœur sensible. » Horace Walpole exceptait le fameux sermon sur la conscience, du blâme où il enveloppait tout le roman. Mais Samuël Johnson n'exceptait rien. Une jeune demoiselle, ayant osé prétendre devant lui que les sermons de Sterne étaient pathétiques et qu'ils l'avaient émue, il la contredit rudement, la traitant de petite mazette. « Mais les avez-vous lus? » lui demanda-t-elle. — « Oui, mugit la grosse voix de l'énorme docteur, je les ai lus, mais c'était en diligence; je n'aurais pas seulement daigné les regarder, si j'avais été au large! »

Le dimanche 18 mai, Sterne eut l'honneur de prêcher une seconde fois devant les Juges. Une semaine après, il quittait Londres, non pour Sutton,

mais pour Coxwould, sa nouvelle paroisse, présent de lord Falconberg. Trois mois d'une vie excessivement mondaine l'avaient lassé, non rassasié. Son corps malade avait besoin de repos; mais l'excitation qui l'usait rapidement lui était devenue nécessaire. « Il a dégénéré à Londres, » disait Garrick, « comme un arbuste transplanté dans un sol qui n'est pas fait pour lui. L'encens des grands lui a fait perdre la tête, comme leurs ragoûts lui ont perdu l'estomac. »

---

## CHAPITRE V

### LE PASTEUR DE COXWOULD.

Coxwould parut à Sterne une retraite presque délicieuse en comparaison de Sutton. Il baptisa son nouveau presbytère du nom de *Shandy Hall*, qui lui est resté, et il prit un vicaire pour le suppléer à Sutton et à Stillington. Sans trop de peine, il aurait pu se charger seul des trois paroisses; Stillington n'était qu'à six milles de Coxwould, et le pasteur n'avait ici, comme là, qu'un petit troupeau. Mais il fallait que la fête de Noël prochain le retrouvât à Londres, offrant au monde pour étrennes le troisième et le quatrième volume de *Tristram*.

Il se remit donc avec ardeur à sa plus chère et principale étude. Il allait vite en besogne et se sentait satisfait : « Sachez, écrivait-il à une dame de ses amies, que dans mon troisième volume il y a, selon moi, plus de verve comique, avec une aussi bonne dose, pour le moins, de satire à la Cervantes,

que dans les deux premiers. Mais nous sommes mauvais juges du mérite de nos propres enfants (1).» Sterne n'avait ni la sévérité envers lui-même d'un auteur avide de perfection, ni cette facilité heureuse qui, seule, peut dispenser de sévérité envers soi-même. La critique le fâchait, et il eut la faiblesse de s'en plaindre tout haut dans son roman même, à plusieurs reprises (2).

Grâce à l'activité d'une plume que la vanité et le succès rendaient de moins en moins scrupuleuse, l'enfant gâté de Londres rentra joyeux dans la ville, avec ses manuscrits dans sa valise, dix jours avant Noël.

George III venait de monter sur le trône, et de surprendre tout le monde par la prétention qu'il afficha de réformer les mœurs nationales. Un des premiers actes de son gouvernement avait été une *Proclamation pour l'encouragement de la décence, de la piété et de la vertu, et pour la répression de l'immoralité, de l'impiété et du vice.* Ce jeune roi donnait l'exemple à son peuple, se levait tous les matins à six heures pour travailler, et écrivait à un archevêque que les soirées sont de vaines dissipations,

(1) Lettre 12. To my witty widow, Mistress F...
(2) V. *Tristram Shandy*, III, 4, 12.

contraires aux études théologiques, qu'ainsi il eût à en supprimer immédiatement l'abus profane dans sa résidence. Décidément, cette aurore d'un règne nouveau ne souriait point à la fortune de Sterne. Malgré les amis puissants qu'il avait à la cour, malgré l'hommage qu'il rendit au prince, il vit bientôt qu'il devait abandonner entièrement l'espoir quelque temps caressé, de devenir évêque.

Du reste, il fut accueilli dans la ville comme la première fois. Ce furent les mêmes invitations à dîner, le même tourbillon d'honneurs et de plaisirs, le même enthousiasme d'une partie du public, les mêmes clameurs de l'autre part. « La moitié de la ville crie contre mon livre avec autant de passion que l'autre moitié l'élève aux nues. Le bon, c'est qu'ils crient et achètent, et d'un tel train, que la seconde édition ne se fera pas longtemps attendre (1). »

Il prêcha un sermon à Londres, comme l'année précédente, et après sept mois d'absence, en juillet 1761, il reprit le chemin de Coxwould, fatigué de la vie qu'il avait menée, mais tout à fait dégoûté de celle qu'il allait retrouver à la campagne, et bien résolu à ne passer dorénavant au milieu de ses paroissiens que le temps nécessaire pour écrire au

(1) Lettre 15.

galop deux volumes de *Tristram*, et gagner ainsi de quoi défrayer et prolonger le plus possible ses séjours ruineux dans la capitale. « J'écrirai, disait-il, tout le long de ma vie, et l'hiver prochain, messieurs, je viendrai de nouveau vous tirer par la barbe, à moins que d'ici là cette vilaine toux ne me tue (1) ! »

Deux lettres datées de Coxwould nous montrent Sterne dans son presbytère, au sein de sa petite famille, durant les mois d'été.

Voici ce qu'il écrivait à Stevenson, en août 1761 : « Je te félicite d'être à Londres. Ici, c'est l'enfer. Je voudrais bien pouvoir faire ce que tu me conseilles, et partir. Le passage a été trop brusque, du mouvement qui m'emportait à l'inertie où je suis plongé. J'aurais dû me promener dix jours dans les rues d'York; cela m'aurait fait une transition..... Pour la vie conjugale, je serais une bête de m'en plaindre; car ma femme est facile, mais le monde ne l'est pas, et si j'étais resté loin d'elle une seconde de plus, c'eût été un scandale public. Cependant, elle déclare elle-même qu'elle est plus heureuse sans moi, et cette déclaration n'est pas faite en colère; c'est le jugement calme d'un esprit

(1) *Tristram Shandy*, IV, 32.

judicieux qui s'appuie sur une solide expérience. Le vœu de ma femme est que, d'ici à un an, tu puisses me trouver quelque part un ours à promener à travers l'Europe (1), et ce service qu'elle espère de ta complaisance est, je le crois vraiment, ce qui te met si haut dans son estime..... Oh! Seigneur Dieu! dire que ce soir tu vas au Ranelagh, tandis que moi je reste assis plein de tristesse dans ma solitude comme le prophète, quand la voix lui parla et dit : Que fais-tu là, ô Elie (2)? »

L'autre lettre, datée de septembre, est adressée à une dame : « Je suis en plein griffonnage de *Tristram*. Ces deux nouveaux volumes sont, je crois, les meilleurs. Le caractère idéal de mon oncle Tobie m'enchante à tel point que j'ai conçu pour lui un culte enthousiaste. Ma fille Lydia me sert de copiste. Ma femme tricote et écoute pendant que je lui lis des chapitres (3). »

Le cinquième et le sixième volume de *Tristram* parurent en décembre. Chaque exemplaire du cin-

(1) *Promener un ours à travers l'Europe*, signifie : voyager en qualité de précepteur avec un fils de famille. Il fut question plusieurs fois de donner à Sterne la conduite d'un ours; mais il pensait avec raison qu'il avait assez à faire de se gouverner lui-même. — (Voyez sur les *conducteurs d'ours*, la fin du Sermon 20, *The Prodigal Son*, traduite au chapitre XI de cette étude.)

(2) Lettre 18.

(3) Lettre 19.

quième volume portait le nom de l'auteur, écrit de sa main sur la page du titre : idée peut-être ingénieuse pour accroître le nombre des acheteurs, mais fatigante à exécuter jusqu'au bout.

Sterne accompagna comme d'habitude *Tristram Shandy* à Londres. Mais cette fois, il alla plus loin. Le grave état de sa poitrine, qu'il attribuait au travail et à la prédication (il avait craché le sang à Coxwould) le détermina à essayer l'air de la France, et au mois de janvier 1762, il était à Paris.

---

## CHAPITRE VI

### STERNE A PARIS.

Ce voyage de santé fut un voyage de plaisir aussi, de plaisir d'abord. Paris offrit à Sterne la répétition des honneurs et des fêtes dont il avait deux fois été l'objet et le héros à Londres. C'était le beau moment de l'anglomanie. L'auteur de *Tristram Shandy* eut la flatteuse surprise de voir que son livre l'avait devancé dans tous les salons où il entrait, et d'être accueilli à bras ouverts, comme une ancienne connaissance, par la société des beaux esprits et des philosophes des deux sexes, des acteurs et des actrices, des courtisans et des abbés. Il eut des invitations à dîner pour quinze jours de suite, et à souper aussi. Il connut mademoiselle Clairon, qu'il avait admirée dans *Iphigénie*, « quand elle ne prêchait pas (1), » mademoiselle Dumesnil, sa rivale parfois heureuse, et Préville, l'incomparable comique; dans une autre sphère, le duc de Choiseul, le comte de Bissie, avec lequel il eut de

(1) Lettre 22.

piquantes conversations, racontées dans le *Voyage sentimental;* Diderot, qui, dans son enthousiasme un peu confus pour la littérature anglaise, le chargea de lui procurer les sermons de Tillotson, les poésies de Chaucer, de Cibber, de Pope et toutes les œuvres de Locke; le baron d'Holbach enfin, dont la politesse exquise le charma particulièrement, et dont il fréquenta la maison, toujours pleine du meilleur monde, comme il avait fréquenté à Londres celle de Garrick (1).

Là ou ailleurs, il rencontra Crébillon fils, l'attaqua en jouant sur l'immoralité du *Sopha* et des *Egarements de l'Esprit et du Cœur*, et fut attaqué par Crébillon sur les inconvenances de *Tristram Shandy*. Cette escarmouche divertit l'assistance, divertit les combattants, et leur donna l'idée de la reprendre avec la plume sous les yeux du public pour juge. Ils convinrent d'écrire l'un contre l'autre sur la licence et les incongruités de leurs romans, chacun un pamphlet. Les deux pamphlets devaient être imprimés ensemble sous ce titre : *Crébillon contre*

(1) Madame Suard écrit au sujet d'Helvétius et du baron d'Holbach : « On ne peut trop louer les vertus, la bonté naturelle qui étaient l'essence de leur nature... Il était impossible de n'être pas touché de cette bonté si vraie qui débordait à chaque instant de leur âme, et j'ai connu des personnes qui ne me parlaient de l'un et de l'autre qu'avec l'attendrissement et l'enthousiasme qu'il appartient aux plus aimables vertus d'inspirer. »

*Sterne*, *Sterne contre Crébillon*, les manuscrits vendus à quelque éditeur, et l'argent partagé. « N'est-ce pas là, disait Sterne, de la bonne politique suisse?» Cette plaisanterie n'eut point de suite (1).

Nous lisons dans les *Mémoires* de Garat *sur le dix-huitième siècle et sur M. Suard* : « Ce qui persuadait le plus à M. Suard que tout était vrai dans cet Anglais, c'est qu'il était toujours et partout le même; jamais déterminé par des projets et toujours emporté par des impressions; dans nos théâtres, dans nos salons, sur nos ponts, toujours un peu à la merci des objets et des personnes, toujours prêt à être amoureux ou pieux, bouffon ou sublime. Arrêté un jour devant la statue de Henri IV, et environné bientôt de la foule rassemblée autour de lui par ses mouvements, il se retourne et leur crie : « Qu'avez-vous tous à me regarder? imitez-moi « tous! » et tous se mettent à genoux comme lui devant la statue (2). »

(1) Lettre 23.

(2) Garat écrit encore que Sterne, interrogé par M. Suard sur le secret de son talent, répondit qu'il l'attribuait à trois causes : d'abord à son imagination unie à une vive sensibilité; ensuite à la lecture journalière de l'Ancien et du Nouveau Testament, livres de son goût et de son état; enfin à l'étude de Locke, qu'il avait faite au sortir de l'enfance, et qu'il refit toute sa vie. — Voilà tout ce que nous avons pu découvrir sur le passage de Sterne à Paris dans les *Mémoires* ou dans les *Correspondances* du temps.

On a conservé le souvenir d'une autre aventure fort gaie, dont Sterne fut le héros légèrement ridicule, pendant qu'il était à Paris. Elle jette un jour intéressant sur la conversation de cet original, qui devait être un causeur rempli d'agrément, puisqu'il était si recherché ; mais elle montre que, pourvu qu'il amusât son monde, il n'était pas toujours scrupuleux sur le choix des moyens.

Lord Tavistock, ambassadeur d'Angleterre, avait invité à dîner, en l'honneur du jour de naissance du roi, les Anglais de distinction présents à Paris. Sterne se trouvait assis à table à côté d'un monsieur qu'il ne connaissait pas. La conversation tomba sur Turin, où plusieurs personnes se rendaient. « Connaissez-vous un certain M. Dutens, chargé d'affaires à la cour de Turin ? » demanda Sterne à son voisin. — « Intimement, » répondit celui-ci, qui n'était autre que M. Dutens en personne. Un éclat de rire général partit. Sterne, étonné, supposa que si le nom seul de M. Dutens faisait rire ainsi, il fallait que le personnage fût un bien drôle de corps. Il demanda donc : « N'est-il pas un peu singulier ? » — « C'est un original de première force ! « repartit M. Dutens. — « Je m'en doutais, » dit Sterne. En même temps, excité par l'hilarité croissante des convives, il se mit à raconter sur

M. Dutens une série d'histoires ridicules qu'il inventait l'une après l'autre, et il obtint un tel succès de fou rire que, pendant le reste du dîner et une partie de la soirée, la compagnie ne fut entretenue que des mille et une absurdités du pauvre homme que la cour d'Angleterre était allée choisir pour son délégué à Turin. M. Dutens se retira de bonne heure, et Sterne fut aussitôt mis au fait par tout le monde. On lui dit, pour s'amuser de sa peur, que le diplomate était irrité, bien qu'il n'en eût rien laissé paraître, et qu'il se vengerait. Confus et passablement inquiet, Sterne courut le lendemain matin faire ses excuses à l'offensé, qui lui répondit en homme d'esprit : « Si vous connaissiez l'individu aussi bien que je le connais moi-même, vous en auriez raconté bien d'autres (1). »

Sterne passa ainsi six mois à Paris, amusé par la société parisienne, l'amusant des saillies et des témérités de son esprit, et faisant sur les mœurs et le caractère de la nation cette suite d'observations fines et profondes dont le *Voyage sentimental* est semé.

Il luttait par la gaieté contre la maladie, persuadé que chaque éclat de rire ajoute un fragment à notre existence. Un Français de ses amis écrivait :

(1) Fitzgerald, t. II, p. 181.

« Tout est couleur de rose pour cet heureux mortel; sa seule poursuite est le plaisir, et, à la différence du reste des hommes que la possession apaise aussitôt, il veut vider la coupe jusqu'à la dernière goutte (1). » — « Vive la bagatelle! s'écriait-il lui-même. O mon humeur! jamais vous n'avez teint en noir les objets que j'ai rencontrés sur ma route; dans les dangers, vous avez doré d'espoir mon horizon, et quand la Mort elle-même a frappé à ma porte, vous lui avez dit de repasser, d'un ton si gai d'insouciante indifférence, qu'elle a douté de sa mission (2). » — « Ici, je ris, je ris jusqu'aux larmes, écrivait-il de Paris à Garrick, et je crois que cette médecine *à la Shandy* me fait plus de bien que le climat (3). »

Il rit tant, qu'il en pensa mourir. Durant une nuit de juillet, un vaisseau se rompit dans sa poitrine. Le sang sortit à flots, et son lit en fut inondé. Un médecin accourut, le saigna aux deux bras, et le laissa dans un tel état d'épuisement qu'il fut obligé de rester trois jours couché sur le dos, sans parler.

Au bout d'une semaine, le mourant reprit vie et pensa qu'il était temps de se soigner.

(1) *Seven Letters by Sterne and his friends*, 1844.
(2) *Tristram Shandy*, VII, 1.
(3) Lettre 23.

## CHAPITRE VII

### MISTRESS STERNE.

Sterne écrivit à son archevêque pour lui demander une prolongation de congé. La manière dont il remplissait ses devoirs pastoraux depuis trois ans fait l'éloge de l'indulgence de ce prélat. Puis il écrivit à sa femme de venir le rejoindre avec Lydia, qui souffrait aussi de la poitrine, afin d'aller ensemble en famille dans le Midi.

Mistress Sterne reçut coup sur coup cinq lettres, qui sont les plus édifiantes de toute la correspondance de son mari. Pleines de tendresse conjugale et de science pratique dans les petites choses du ménage, elles donnent une très-haute idée d'*Yorick*, envisagé comme époux et comme chef de famille. En même temps, elles ne donnent qu'une idée assez médiocre du caractère et de l'intelligence de sa compagne.

« Pour l'amour de Dieu, mettez-vous en route de bon matin et ne voyagez que durant les heures

fraîches du jour. Regardez toujours si vous n'avez pas oublié vos bagages en changeant de chaise de poste. Vous trouverez d'excellent thé partout d'York à Douvres; mais faites-en une provision suffisante pour en avoir de Calais à Paris. Donnez aux officiers de la douane ce que je vous ai dit. A Calais, donnez davantage, si vous avez beaucoup de tabac à priser; mais comme le tabac en feuilles est bon ici, le mieux est d'apporter votre petit moulin écossais, et d'en moudre à mesure pour votre tabatière, ou plutôt d'en charger votre domestique, que cette occupation empêchera de faire des sottises. Veillez à ce qu'on ne vous donne pas une mauvaise voiture quand il y en a une meilleure dans la cour. Buvez, pour vous rafraîchir, un peu de vin du Rhin, c'est-à-dire si vous l'aimez, et ne vous refusez rien de ce que vos cœurs désirent. Dieu soit avec vous (1)!

. . . . . .

« Je vous supplie une fois de plus d'avoir bien soin de ne pas vous échauffer le sang; voyagez tout doucement. Ecrivez-moi et dites-moi que vous venez à bout de toutes les difficultés. Il me tarde de vous revoir toutes deux, soyez-en sûres, ma chère femme, ma chère enfant, après une si longue séparation. Que Celui qui dirige toutes choses vous

(1) Lettre 24.

bénisse et vous accompagne ! Tendresses à ma Lydia. Je lui ai acheté une montre d'or, pour lui en faire présent à son arrivée (1).

. . . . . .

« J'espère que vous êtes convaincue de la nécessité d'avoir trois cents livres en poche, si vous considérez que Lydia doit avoir deux légers *négligés* et que vous aurez besoin d'une robe ou deux..... Mistress H. m'écrit que c'est une erreur de croire que la soie à Toulouse soit meilleur marché qu'à Paris. Elle vous conseille de l'acheter ici, ainsi que la gaze et le tulle. Cela vous coûtera bien soixante guinées ; mais, dans ce pays, il ne faut pas faire d'économie sur ce qui brille ; vous pouvez dîner d'un oignon et coucher dans un grenier au septième étage, mais qu'il n'en paraisse rien sur vos vêtements : c'est d'après eux que vous êtes bien ou mal vu. Quand nous serons à Toulouse, nous commencerons à compter les gros sous, et si vous ne jouez pas trop, nous pourrons faire des économies.

« Dieu sait que je ne forme pas un vœu qui ne soit pour votre santé, votre bien-être et votre heureuse arrivée ici. Vous serez ravies de la voiture que je

(1) Lettre 25.

vous ai achetée. Et maintenant, mes chères filles, ai-je oublié quelque chose (1)?

. . . . . .

« S'il fait trop chaud pour aller tout de suite dans le Midi, j'espère qu'il vous sera agréable d'aller passer à Spa un mois ou six semaines. Mais nous ne nous disputerons point là-dessus, et vous ferez juste ce qu'il vous plaira en cela comme en tout; je suis parfaitement content quand les autres sont heureux; support et tolérance sera toujours ma maxime. Je crains seulement la chaleur par un voyage de cinq cents milles, moins pour moi que pour vous et pour ma Lydia. On n'a que de mauvaises épingles ici et de piètres aiguilles. Apportez-en d'Angleterre, ainsi qu'un fort tire-bouchon pour déboucher notre Frontignac. Achetez à Calais une chaîne assez forte pour qu'on ne puisse pas la couper, et faites attacher votre valise sur le devant de la chaise, crainte d'un coup de main (2).

. . . . . .

« J'espère que vous direz que je suis un bon garçon; car je vous ai écrit bien souvent. J'allais oublier la chose la plus nécessaire : il n'y a pas de bouillottes de cuivre en France. Achetez-en une

(1) Lettre 26.
(2) Lettre 27.

bonne, qui puisse contenir deux quarts (1). J'ai une théière de bronze que nous prendrons avec nous. Car nous ne pourrons pas transporter le service en porcelaine de Chine... Je voudrais être avec vous pour faire toutes ces commissions moi-même, et semer de roses votre chemin. Et maintenant, mes chéries, du courage ! Ayez confiance en Dieu, en moi, en vous-mêmes. Ecrivez-moi immédiatement et dites-moi que vous triomphez de toutes les craintes ; dites-moi que ma Lydia va mieux et qu'elle est une aide pour vous. Vous dites qu'elle prend, en grandissant, de la ressemblance avec moi ; puisse-t-elle me ressembler aussi dans son mépris pour les petits dangers ! Rappelez-moi au souvenir des amis fidèles que l'envie n'a pas séparés de moi. Vous trouverez que je parle français passablement ; je ne demande qu'à être compris. Vous parlerez bien vite mieux que moi, et après s'être escrimée trois semaines avec une demoiselle française, Lyd. bavardera comme une pie. Adieu, chère Bess. *Memorandum* : Apporter une bouillotte, des couteaux, le livre de cuisine, etc. (2). »

Mistress Sterne et sa fille arrivèrent à Paris saines

(1) Two quarts (à peu près deux litres).
(2) Lettre 28.

et sauves, et deux semaines après, pendant les jours caniculaires de l'été de 1762, le plus chaud dont on eût souffert en France de mémoire d'homme, toute la *famille Shandy* partit pour Toulouse. Leurs bagages pesaient dix quintaux. Sur la route de Beaucaire, une roue de derrière de la voiture cassa. Il était midi. Au ciel pas un seul petit nuage blanc de « la grandeur d'une pièce de douze sous. » A l'horizon pas un arbre, pas un arbrisseau qui pût donner une ombre « large comme une feuille de figuier. » Les postillons, deux jouvenceaux qui n'avaient pas plus de cœur que des poules, se mirent à pleurer en disant qu'il n'y avait rien à faire.

Sterne ôta son habit et son gilet : « Par le ciel! il y a quelque chose à faire! car je vais vous rouler tous deux avec ces poings que voilà, si vous ne me sautez pas chacun sur un cheval et si vous ne détalez pas comme deux démons jusqu'à la poste voisine, chercher une charrette pour nos bagages et une roue pour nos personnes! » Les postillons obéirent, et les voyageurs restèrent assis sur la route au soleil durant cinq heures. C'était la foire de Beaucaire. Les paysans allaient et venaient. Aucun d'eux ne manquait de les saluer en passant, et de leur demander s'ils allaient à la foire (1).

(1) Lettre 32.

Ils arrivèrent enfin à Toulouse, où ils purent se reposer dans une habitation délicieuse. Ils y demeurèrent dix mois. La santé de la jeune fille se trouva bien de ce long séjour, mais non pas celle de son père qui souffrit constamment de l'humidité fiévreuse du climat, et fut dangereusement malade pendant six semaines.

Sterne écrivit dans sa maison de Toulouse le septième livre de *Tristram Shandy*, longue digression où il raconte son voyage, et le commencement du huitième, où il reprend le fil du roman interrompu, admis qu'il y ait dans cette rapsodie un fil quelconque des événements.

La ville ne l'ennuya pas d'abord. Il y trouva une joyeuse compagnie d'Anglais, avec lesquels il joua du violon, rit, chanta, dit ou fit mille folies, et organisa même un petit théâtre de société. Mais bientôt le mal du pays le gagna. La France et les Français l'excédèrent; il leur reprochait leur platitude, leur manie d'imitation, leur absence d'originalité personnelle, leur gravité d'emprunt et leur politesse excessive, d'une assommante uniformité (1).

(1) « I believe the ground-work of my *ennui* is more to the eternal platitude of the French character — little variety, no originality

Sa femme aussi commençait à lui peser, s'il faut en croire le témoignage d'un Français, partisan de l'indépendance conjugale, lequel écrivait plus tard à Stevenson : « J'eus, je vous l'avoue, beaucoup de plaisir en revoyant le bon et agréable Tristram. Il se serait amusé à Toulouse sans sa femme, qui le poursuivait partout et qui voulait être de tout. Ces dispositions dans cette bonne dame lui ont fait passer d'assez mauvais moments. Il supporte tous ces désagréments avec une patience d'ange (1). » Sterne voulait quitter Toulouse. Sa femme voulait y passer encore un an. Il y eut entre les deux époux une petite altercation qui « sans avoir l'acidité du citron, » écrit le mari dans une lettre, « n'eut pas précisément la douceur du sucre candi (2), » et madame enfin dut céder.

Sterne ne reprit pas tout de suite le chemin de

in it at all — than to any other cause — for they are very civil — but civility itself, in that uniform, wearies and bodders one to death. If I do not mind, I shall grow most stupid and sententious. » (Sterne, Letter 33.) — Dès 1757, l'anglomanie en était venue au point de choquer les Anglais eux-mêmes : « Les Français, dit Horace Walpole, nous ont emprunté les deux choses les plus ennuyeuses que nous ayons : le whist et les romans de Richardson. » — Sur le caractère des Français, voyez la conversation de Sterne avec le comte de Bissie, dans le *Voyage Sentimental*, commentée au chapitre XXII de cette étude.

(1) *Seven Letters by Sterne and his friends*, 1844.

(2) Lettre 33.

Mrs. Sterne wife of Sterne

*Fac Simile d'un dessin original, à la plume, appartenant à Sir Stafford Carey, Baillif de Guernesey.*

l'Angleterre. Il voulut d'abord essayer si d'autres villes du Midi feraient pour sa santé ce que Toulouse n'avait pu faire. Il alla à Bagnères, à Aix, à Marseille, à Montpellier. Mais la province l'ennuyait à périr.

A Montpellier, où il resta cinq mois, il eut une nouvelle lutte avec la mort. Il guérit en dépit de la Faculté, qui lui ordonna d'étranges bouillons, dont il a gardé la recette. On prenait un coq plumé vif et une écrevisse mâle, on les faisait bouillir ensemble avec de la graine de pavot, on pilait le tout dans un mortier, et on servait au malade. Ces bouillons s'appelaient *bouillons rafraîchissants*. Sterne avala pendant un mois des écrevisses femelles pilées avec des coqs qui vraisemblablement n'avaient été plumés qu'après leur mort : car sa poitrine ne fut point *rafraîchie*, et les médecins finirent par lui déclarer que l'air de Montpellier était trop vif pour lui. « Et pourquoi donc, bonnes gens, leur dit-il, ne m'en avoir pas averti plus tôt? (1) »

Il n'aspira plus qu'à retourner dans sa patrie, et comme sa femme voulait rester, il prit le bon parti, il la laissa. « Suivons chacun notre route et notre idée : voilà ma maxime conjugale; j'avoue que ce

(1) Lettre 46 de Sterne. — Voyez aussi Smollett's *Travels through France and Italy*, lettre XI.

n'est pas la meilleure, mais je soutiens que ce n'est pas la pire. » Mistress Sterne choisit Montauban pour sa résidence, et demeura trois ans encore en France avec Lydia. Il en coûta au père une larme ou deux, de se séparer de sa fille, et il se mit en route pour aller revoir « son épouse, l'église du Yorshire. » Mais il s'arrêta d'abord à Paris.

L'amour l'y retint deux mois. « J'ai été huit semaines, écrit-il à Stevenson, sous le joug de la plus tendre passion dont jamais tendre cœur ait subi l'empire. Je voudrais, cher cousin, que tu pusses imaginer avec quel ravissement je me suis laissé emporter au galop délicieux de cette fantaisie. Durant le premier mois, ai-je assez arpenté les rues qui conduisaient de mon hôtel à *son* hôtel ! d'abord une fois par jour, puis deux fois, puis trois fois, si bien que j'ai fini par être à deux doigts d'installer pour tout de bon mon dada dans l'écurie de ma belle. Et j'eusse aussi bien fait de m'écouter, considérant combien les ennemis du Seigneur ont blasphémé sur la matière. Les trois dernières semaines, nous étions à toute heure sur le point d'accomplir le douloureux devoir de la séparation, et tu peux penser, cher cousin, que cela ne relevait pas ma contenance. J'allais, je venais comme un homme accablé, ne faisant que mêler mes larmes aux sien-

nes et *jouer des sentiments* avec elle du lever du soleil jusqu'au coucher de cet astre. Et maintenant la voilà partie! elle est dans le midi de la France; et pour finir la comédie, je tombai malade, je me rompis un vaisseau dans la poitrine, je saignai jusqu'à mourir, ou peu s'en faut, et voilà mon histoire (1)! »

Sterne fut invité avant son départ à prêcher devant l'ambassadeur d'Angleterre (2). Ce dimanche-là fut un jour de fête pour tout ce qu'il y avait à Paris d'étrangers et de Français comprenant l'anglais. Le local était petit, la presse fut énorme, et un divertissement intellectuel aussi rare fournit à David Hume, à Diderot, au baron d'Holbach, à beaucoup de leurs amis, l'occasion d'aller une fois à l'église.

(1) *Seven Letters by Sterne and his friends*, 1844.
(2) Sermon 17, *The Case of Hezekiah and the Messengers.* — Lettre 47.

## CHAPITRE VIII

### VOYAGE EN ITALIE. — RETOUR EN ANGLETERRE.

Dans le cours de la première semaine de septembre 1764, après une absence de deux ans et demi, durant laquelle le village de Coxwould resta sans pasteur, Sterne, enfin rendu à son troupeau, rentra chez lui, ferma la porte, mit son bonnet fourré, sa robe de chambre violette et ses pantoufles jaunes, et s'assit à son bureau pour finir le huitième volume de *Tristram Shandy*.

Dès qu'il l'eut achevé, il partit.

Comme de coutume, il alla à Londres passer l'hiver, la saison des plaisirs. Il y fut accueilli avec plus de faveur que jamais. Les deux nouveaux volumes se vendirent très-bien. En même temps parurent seize sermons inédits, publiés par souscription. Cette voie de publication était alors fort à la mode. Toute la noblesse souscrivit, et Sterne put se vanter d'avoir réuni « la plus belle liste de

noms éblouissants qu'on eût jamais vu se pavaner en tête d'un livre. » Il tenait beaucoup à y ajouter le nom du grand sceptique Hume, et il lui fit dire qu'il fallait souscrire, sinon, qu'il l'appellerait *déiste*. « Seize sermons pour une couronne ! en vérité c'est pour rien (1). »

Les sermons firent plus que doubler le profit du roman. Cette « taxe levée sur le public » venait fort à propos remplir la bourse vide de Sterne. Il disait pourtant : « Je ne suis jamais plus heureux que lorsque je n'ai pas un schilling en poche ; car, lorsque j'en ai un, je ne puis jamais dire qu'il soit à moi (2). » Le fait est que ses dépenses, sans avoir le caractère de désordre et de profusion qu'on serait tenté de supposer, étaient plus considérables que ses recettes. Il allait avoir à faire rebâtir le presbytère de Sutton détruit par un incendie. La femme de son vicaire y avait mis le feu par imprudence, et les époux terrifiés s'étaient enfuis devant la colère présumée de Sterne, au très-grand regret du compatissant pasteur de Coxwould, qui aurait voulu de tout son cœur leur offrir l'hospitalité sous son toit. Ce désastre, qu'il ne put réparer sur-le-champ, constitua la majeure partie d'une dette de

(1) Lettres 55, 57.
(2) Lettre 58.

onze cents livres sterling qu'il laissa à sa mort. D'un autre côté, mistress Sterne ne faisait pas beaucoup d'économies à Montauban. Son mari était pour elle plus que généreux; il la *gâtait*. Il lui faisait pour sa toilette et ses menus plaisirs une pension régulière de cinq mille francs par an, et comme cela ne suffisait pas à la dame, comme elle avait sans cesse besoin de vingt, de cinquante, de cent petites livres supplémentaires, il écrivait, sans se lasser, à son banquier des billets comme ceux-ci : « J'ai toute la confiance du monde en ma femme; elle ne voudra pas dépenser plus que je ne peux lui fournir. Elle comptait ne point dépasser la somme de cinq mille livres françaises par an. Mais, entre nous, vingt livres sterling de plus ou de moins ne font pas une différence (1). » « Ma femme m'écrit qu'elle a immédiatement besoin de cinquante louis; comme sa bourse est à sec, pour l'amour de Dieu! ne la laissez pas attendre une minute (2). » « Si jamais il arrive que ma femme fasse une traite pour cinquante ou cent livres *extra*, payez-la ponctuellement (3). » Enfin Sterne dépensait surtout pour ses plaisirs et, depuis quelque temps, pour sa santé. Il ne séparait guère ces deux objets, qu'il tâchait

(1) Lettre 48.
(2) Lettre 51.
(3) Lettre 54.

follement de poursuivre ensemble. Il allait à Scarborough prendre les eaux, et il perdait tous les bons fruits d'une cure efficace, en « sacrifiant trop au dieu du rire, » et en « faisant trop le bon compagnon (1). » Il allait à Bath se reposer d'avoir passé l'hiver à Londres, et il retrouvait Londres en miniature dans cette capitale d'été du monde élégant.

Les crachements de sang, ces avertissements de la mort, devenaient de plus en plus fréquents; mais, la crise une fois passée, il n'y pensait plus, et jurait qu'il ne s'était jamais mieux porté. Néanmoins il crut devoir profiter de ce que *ses deux jambes d'araignée* étaient encore en état de le soutenir, pour prendre une seconde fois la fuite au galop devant le sombre ennemi qui le serrait de près, et, avant le 20 octobre 1765, il se retrouvait à Paris, en route pour l'Italie.

Ce second voyage fut rapide. Sterne visita les principales villes d'Italie, Turin où il fut présenté au roi, Milan, Parme, Florence, Naples où il vit le carnaval, Rome où il fut témoin des fêtes de la semaine sainte, et où le pape le reçut plusieurs fois et fit ouvrir pour lui les catacombes. Il avait pour unique compagnon La Fleur, ce valet français qu'il

(1) Lettre 50.

a immortalisé dans le *Voyage sentimental*. Ce fut à son second tour sur le continent, qu'il conçut l'idée et qu'il acheva de réunir les matériaux légers de ce joli livre. La Fleur racontait plus tard qu'il y avait des jours où son maître était plongé dans un abattement profond, et qu'il en sortait tout d'un coup en disant : « Vive la bagatelle ! » Ces accès de découragement ne se révèlent pas dans ses lettres : « Je vivrai encore dix ans, écrivait-il de Naples ; le climat est céleste, et je sens en moi un fond de santé tout nouveau (1). »

Traversant la France à son retour, il éprouva un violent désir de revoir sa fille et sa femme. Elles n'étaient plus à Montauban. Il les chercha longtemps, et finit par les trouver dans la Franche-Comté. Cette réunion l'émut, et la séparation lui coûta. Il fit tous ses efforts pour persuader aux deux dames de retourner en Angleterre avec lui, promettant de rendre leurs étés à Coxwould et leurs hivers à York aussi agréables qu'il pourrait. Mais mistress Sterne avait pris goût à la France. Alléguant les intérêts de sa santé, elle pria son mari de l'y laisser encore au moins un an, mais elle eut la politesse d'ajouter qu'elle était bien fâchée de le voir partir si malade. Sterne reprit seul le chemin du Yorkshire, et

(1) Lettre 65.

ne s'arrêta qu'au château de Stevenson, où il arriva juste à temps pour prendre sa place à un grand souper présidé par *le Cousin Antoine* en l'honneur du jour de naissance du roi.

Durant l'été de 1766, Sterne écrivit le dernier volume de *Tristram Shandy* et prêcha son dernier sermon. C'est en présence du jeune roi de Danemark, venu à York pour les grandes courses, que l'étrange pasteur qui s'appelait lui-même Yorick comme le bouffon d'Hamlet, monta pour la dernière fois dans la chaire.

Les fêtes de Noël le retrouvèrent à Londres, comme toujours.

Il était un matin à la cour de la princesse de Galles, lorsqu'un vieillard plus qu'octogénaire s'avança vers lui. « Je veux faire votre connaissance, dit-il, monsieur Sterne; mais il est juste que vous sachiez d'abord le nom de l'homme qui souhaite d'avoir ce plaisir. Vous avez entendu parler d'un vieux lord Bathurst, sur lequel vos Pope et vos Swift en ont tant dit en prose et en vers; j'ai passé ma vie avec des génies de cette trempe; mais je leur ai survécu, et désespérant de trouver jamais leurs égaux, j'avais depuis plusieurs années arrêté mes comptes et fermé mes livres, dans l'idée que

je ne les rouvrirais plus. Vous avez allumé en moi le désir de les rouvrir une fois avant ma mort, et c'est ce que je fais en ce moment. Venez dîner avec moi (1). »

Avec le neuvième volume de *Tristram Shandy* parurent des sermons nouveaux, publiés encore par souscription. La liste des souscripteurs contenait cette fois, parmi la foule accrue des représentants les plus divers de l'aristocratie anglaise à tous ses degrés, les noms du baron d'Holbach, de Diderot, de Crébillon et de Voltaire.

Cependant, cet homme si caressé par une moitié de la nation, n'avait pas cessé d'être un objet de scandale pour l'autre. Son génie n'était plus guère contesté, depuis que *Tristram Shandy*, traduit dans les principales langues, avait fondé sa réputation en Europe. Mais la moralité de l'auteur aussi bien que du livre restait attaquable, et c'est sur ce terrain que les journaux poursuivaient les hostilités. Le 30 mars 1767, une lettre indignée, signée Davus, émut tous les abonnés du *Public Ledger*, et le même jour, sous l'impression de cette lecture, une adresse fut rédigée et envoyée à l'archevêque d'York, conjurant ce prélat d'infliger à son subordonné la censure qu'il méritait pour avoir « déshonoré sa robe

(1) Lettre 83.

de pasteur, en publiant un roman propre à corrompre les jeunes filles et non à les rendre meilleures, — ce que beaucoup de pères et de mères pourraient attester ici par des exemples. »

Il ne paraît pas que cette adresse ait troublé le moins du monde le bon archevêque qui avait fait ouvrir à *Yorick* la chaire de la plus grande cathédrale du royaume pour l'édification du roi de Danemark.

Mistress Sterne tomba malade en France, et Sterne, inquiet, songeait à faire un troisième voyage que lui conseillait aussi le déplorable état de sa propre santé, quand de meilleures nouvelles de sa femme lui firent abandonner ce projet. Il resta donc à Londres, où il passa l'hiver et les premières semaines de son dernier printemps.

---

## CHAPITRE IX

### ELISA DRAPER.

Sterne avait fait récemment la connaissance d'un brave et honnête officier, le commodore James, et de sa digne femme qui lui inspirait un respect et une estime comme il n'en montra jamais pour aucune personne de son sexe. « Mistress James, écrivait-il à sa fille, est aimable, affectueuse, d'un tour d'esprit sentimental et d'une humeur si douce qu'elle est trop bonne pour le monde où nous vivons. Dieu juste ! si toutes les femmes lui ressemblaient, comme la vie serait heureuse! Le Ciel, ma Lydia, dans quelque sage et mystérieux dessein, a créé différentes sortes d'êtres (1). » Devenu l'ami intime de ces braves gens, il aimait à passer de temps en temps une soirée tranquille au coin de leur feu.

Un soir, il y trouva assise une jeune dame poitrinaire qui, sans être belle, avait dans le regard, dans le timbre de la voix, dans le sourire mourant sur ses lèvres décolorées, dans la langueur volup-

(1) Lettre 79.

tueuse de toute sa personne, un charme irrésistible et indéfinissable. Elle s'appelait Elisa Draper. Elle était née aux Indes, de parents anglais. C'est ce qu'un de ses admirateurs passionnés, l'abbé Raynal, dans son *Histoire philosophique du commerce aux Indes*, exprime à sa manière, qui n'est pas celle de tout le monde : « Territoire d'Anjinga, tu n'es rien! Mais tu as donné naissance à Elisa. Un jour ces entrepôts de commerce fondés par les Européens sur les côtes d'Asie ne subsisteront plus. L'herbe les couvrira, ou l'Indien vengé aura bâti sur leurs débris... Mais si mes écrits ont quelque durée, le nom d'Anjinga restera dans la mémoire des hommes. Ceux qui me liront, ceux que les vents pousseront vers ces rivages, diront : C'est là que naquit Elisa Draper, et s'il est un Breton parmi eux, il se hâtera d'ajouter avec orgueil, et qu'elle naquit de parents anglais. » M. Draper, conseiller à Bombay, avait envoyé sa femme en Angleterre pour sa santé. Elle ne s'y était fait aucun bien, et elle se disposait à repartir, quand Sterne la rencontra.

Il fut fasciné par la grâce de la jeune Indienne, « plus belle que la beauté. » Malade lui-même du mal dont elle se mourait, il conçut en un instant pour elle un sentiment de sympathique et brûlante affection, qui, à défaut de la réalité de l'amour, en

prit au moins le langage et l'exagéra jusqu'à l'extravagance. Dix lettres, conservées et publiées par la vanité de mistress Draper sont restées le monument mélancolique et risible de cette folle ardeur qui s'exhala en phrases.

« Neuf heures. — Je ne puis être en repos, Elisa, quoique je doive aller chez vous à midi et demi, tant que je ne saurai pas comment vous êtes. Puisse ton visage chéri sourire à son lever, comme le soleil de ce matin !... Puissent les roses revenir à tes joues et les rubis à tes lèvres! Mais, crois-moi, Elisa, ton mari, s'il est l'homme sensible et bon que j'aime à me représenter, te pressera contre son sein avec plus de tendresse, baisera ton pauvre visage défait avec plus de transport, qu'il n'en serait capable si tu étais dans la fleur épanouie de ta beauté (1).

. . . . . .

« Je donnerais volontiers à votre mari cinq cents livres sterling, pour qu'il vous laissât assise à côté de moi rien que deux heures par jour, pendant que j'écrirai mon *Voyage sentimental* (2).

. . . . . .

« Elisa, si jamais vous devenez veuve, ne songez

(1) Lettres 82, 83.
(2) Lettre 86.

pas, je vous en prie, à vous donner à quelque opulent Nabab ; car j'ai le dessein de vous épouser moi-même. Ma femme ne peut pas vivre longtemps ; elle a déjà dépensé toutes les provinces de France (*she has sold all the provinces in France already*). Il est vrai que j'ai quatre-vingt-quinze ans au physique, et que vous n'en avez que vingt-cinq. Mais, ce qui me manque en jeunesse, je le compenserai en esprit et en belle humeur. Swift n'aima pas autant sa Stella, Scarron sa Maintenon, ni Waller sa Sacharissa, que je t'aimerai et te chanterai, ô ma femme préférée ! Dites-moi que, comme la maîtresse du *Spectateur*, vous auriez plus de joie à mettre à un vieillard sa pantoufle, qu'à devenir la compagne d'un jeune homme brillant et voluptueux (1).

. . . . . .

« J'ai été sur le seuil des portes de la mort. Dix minutes après l'envoi de ma dernière lettre, la frêle enveloppe d'Yorick a cédé ; je me suis rompu un vaisseau dans la poitrine, et n'ai pu arrêter la perte de sang qu'à quatre heures du matin. — Mais ne sois point alarmée. Le principe de la vie est redevenu fort en moi. Je sens que j'irai bien. Je veux vivre pour toi et pour ma Lydia, et devenir riche pour vous deux... Chère fille, il me semble te voir

(1) Lettre 89.

embrassant mes faibles genoux et levant tes beaux yeux pour m'exhorter à prendre courage, et si je parle à Lydia, les paroles d'Esaü retentissent à mes oreilles, comme si elles sortaient de tes lèvres : « Bénissez-moi aussi, mon père ! » Que la bénédiction de Dieu t'accompagne, toi l'enfant de mon cœur (1) ! »

Des amis bien intentionnés d'Elisa Draper, inquiets du péril que courait cette jeune femme, essayèrent de la mettre sur ses gardes. Sterne en conçut contre eux une haine terrible.

« Les *** par le ciel ! sont indignes. J'en ai appris assez pour trembler de colère à leur nom seul. Je t'en ai dit suffisamment pour te pénétrer du dégoût de leur trahison, jusqu'à la dernière heure de ta vie ; et pourtant tu as été répéter à mistress James que tu crois qu'ils t'aiment sincèrement. Eux t'aimer ! la preuve ? Sont-ce leurs actions qui le disent ? ou leur zèle pour des attachements qui te font honneur et te rendent heureuse ; ou leur sollicitude pour ta réputation ?... Le cœur honnête de mistress James se révolte à l'idée seule de leur rendre visite. Ils lui ont envoyé une carte annonçant qu'ils viendraient vendredi. Elle a répondu qu'elle était en-

(1) Lettre 86.

gagée. Alors ils la verraient le soir au Ranelagh. Elle a répondu qu'elle n'y allait pas. Elle dit que, si elle leur laisse prendre le moindre pied chez elle, il lui deviendra impossible de s'en débarrasser, et elle est résolue à rompre tout d'un coup... Mistress James me demande de vous réitérer en son nom ma prière de ne plus leur écrire (1). »

Or, ceci était un mensonge. Trois mois après, Sterne adressait à un ami la lettre suivante :

« Je ne puis vous pardonner le désir que vous avez d'être présenté aux ***. Je les méprise, et vous baisserez considérablement dans mon estime, si vous persistez dans une résolution si indigne de vous. *La Bramine* m'a assuré qu'ils avaient fait tous leurs efforts pour lui persuader de rompre avec moi. Je lui en ai dit sur eux tant et plus, avant qu'elle quittât l'Angleterre; et cependant, cette femme, qui me cédait sur tous les autres points, montrait sur celui-ci une résistance obstinée. Etrange et aveugle engouement! Mais j'en suis venu à mes fins par une fausseté, que l'amitié d'Yorick pour sa Bramine peut seule justifier. Je lui ai fait entendre que la plus aimable des femmes, joignant ses instances aux miennes, la suppliait de ne plus leur écrire, et j'ai ajouté qu'elle savait une quantité de

(1) Lettre 90.

choses sur lesquelles elle gardait le silence, de peur d'affliger son amie. A vrai dire, mon cher, c'était purement et simplement une création de ma cervelle inventive, pour donner plus de force à mes raisons... N'en dites rien à mistress James (1). »

Le vaisseau qui ramenait Elisa Draper à son mari voguait sur l'Océan depuis trois semaines, lorsque, par une après-midi d'avril, Sterne entra dans un café, demanda une belle feuille de papier à lettres doré, et écrivit ceci à une grande dame de Londres :

« Chère belle dame ! quel torchon tu as fait de mon âme !... Il y a moins d'une heure, je m'étais mis à genoux, j'avais juré de ne plus jamais vous approcher, et après avoir récité l'Oraison dominicale, à cause de la fin : *Ne nous induis point en tentation*, je m'étais relevé comme un soldat chrétien, prêt à combattre contre le monde, la chair et le diable, et sûr que je finirais par fouler tous ces ennemis sous mes pieds. Mais, maintenant que je suis si près de vous, rien qu'à un jet de pierre de votre maison, je me sens pris d'un vertige qui tourne sens dessus dessous ma cervelle (2), etc., etc. »...

(1) Lettre 99.
(2) Lettre 92.

La dame à qui cette déclaration s'adressait était lady Percy, fille de l'ex-premier ministre, lord Bute, beauté plus admirée et moins fâchée de l'être que ne l'aurait voulu son mari, qui finit par divorcer avec elle.

Deux ou trois autres lettres, datées de l'année 1767, la dernière dont il dût voir la fin, particulièrement une lettre latine à Stevenson, écrite aussi dans un café, *in domo coffeataria*, achèvent de justifier l'épithète d'*incorrigible polisson* donnée un jour par Warburton au sentimental Yorick (1).

(1) Lettres 95, 112, 114, 119.

---

## CHAPITRE X

### LE VOYAGE SENTIMENTAL. — MORT DE STERNE. — UNE LEÇON D'ANATOMIE A CAMBRIDGE.

La mort vint *frapper à la porte* de Sterne, pendant qu'il était à Londres. Mais il ne voulut pas recevoir cette visiteuse « inattendue, disait-il, autant que désagréable, » et, dès qu'elle se fut éloignée, il partit pour Coxwould, épuisé. Deux fois, il fut obligé de s'arrêter sur la route, ne se sentant pas la force d'aller plus loin (1). A cette prostration physique, qui ne dura pas, s'ajoutait un abattement moral dont il ne se releva point. Il commençait à être las du monde et soupirait, pour la première fois de sa vie, après la solitude et le repos.

Il écrivit à Coxwould son *Voyage sentimental.* Il s'y fit du bien, et goûta dans la retraite et dans sa nouvelle occupation une certaine félicité mélancolique. La société de son chat, qui le suivait partout, la conversation de ses livres, lui suffisaient. Ses

(1) Lettres 96, 97.

paroissiens le soignaient et lui apportaient tous les jours un lièvre, un lapin ou une truite (1). Il refusa de se rendre aux invitations de ses amis de Scarborough (2). Des pensées tristes l'obsédaient. C'étaient parfois des remords, c'étaient plus souvent les efforts malheureux d'une conscience qui se tourmente pour se justifier devant elle-même.

Un jour, il écrivait : « Je ne me suis jamais senti si bien depuis que j'ai quitté le collége, et je serais étonnamment heureux si certaines réflexions ne venaient pas rabattre ma gaieté. Mais, que je vive encore seulement deux ou trois ans, je réglerai ma dette avec l'honneur, et je laisserai au monde, avant de le quitter, une bonne impression de moi (3). » Le lendemain, il le prenait sur un autre ton : « Le monde s'est imaginé, parce que j'ai écrit *Tristram Shandy*, que j'étais plus *shandéen* moi-même que je ne l'ai réellement été : c'est un bon petit monde, le monde où nous vivons.... J'en prends le Ciel à témoin; après tout ce badinage, mon cœur est innocent, et les jeux de ma plume sont pareils, tout pareils aux jeux de mon enfance, quand j'allais à cheval sur un bâton, au galop. La vérité est que ma plume me gouverne et que je ne

(1) Lettre 98.
(2) Lettre 108.
(3) Lettre 104.

la gouverne pas... Mon *Voyage sentimental* vous convaincra que mes sentiments sont bien du cœur, et que ce cœur n'a pas été jeté dans un si mauvais moule. Loué soit Dieu pour ma sensibilité ! Quoiqu'elle m'ait souvent bien fait souffrir, je ne voudrais pas l'échanger contre tous les plaisirs des sensualistes grossiers (1). »

Sterne avait beau dire, il ne parvenait pas à se faire illusion. Comme il n'était ni méchant de sa nature ni pécheur endurci, il avait conservé un fond vivace d'honnête homme, très-sensible aux reproches de la voix intérieure, comme à ceux des personnes qu'il estimait. On en cite à son honneur plusieurs exemples curieux. Un jour, dans un dîner, peu de temps avant sa mort, une vieille dame pieuse le censura, avec une gravité si solennelle, sur la licence coupable de ses écrits, qu'il baissa la tête et se tut. — Une autre fois, dans un salon où il y avait plusieurs pasteurs, il se moquait agréablement d'une pauvre femme du peuple qui, ne pouvant se rassasier de l'entendre, venait lui demander après chacun de ses sermons, dans quelle paroisse il prêcherait le dimanche suivant. Je finis, dit Sterne, par préparer un sermon tout exprès pour elle sur ce texte : « J'accéderai à la requête de cette pauvre

(1) Lettres 107, 108.

femme, de peur que par ses visites répétées elle ne devienne importune. » Comment donc ! Sterne ! dit quelqu'un de la compagnie, mais vous avez oublié la portion du verset qui avait la meilleure application : « Quoique je ne craigne point Dieu et que je n'aie point égard à l'homme. » Le bel-esprit ne répondit pas et resta pensif toute la soirée. — Dans une autre occasion, cet étourdi qui, décidément, ne gouvernait pas plus sa langue que sa plume, disait en parlant d'un mari volage : « On devrait le pendre à la porte de sa maison. » Garrick, le regardant d'un air étonné et sévère, lui imposa silence par ces mots : « Sterne ! vous vivez en garni (1). »

Avant de retourner à Coxwould, Sterne avait écrit plusieurs fois à sa fille et à sa femme, les suppliant de revenir et de se fixer en Angleterre. « Revenez, pour l'amour de Dieu ! La vie est trop courte pour en passer ainsi la plus grande partie, séparés. » Elles arrivèrent à la fin de septembre, et, tout joyeux de les revoir, il alla à leur rencontre, à York.

Deux mois après, il écrivait une lettre qui nous permet de mesurer et qui nous défend de

(1) Sterne, you live in lodgings !

confondre l'affection qu'il portait à chacune de ces dames. « Je ne vis que pour ma fille. Loin de ma Lydia, si une mitre m'était offerte, elle m'irait mal et pèserait sur mon front. Cette chère créature réunit en elle tout ce que le Ciel pouvait m'accorder de plus précieux en me donnant une fille. Mais, comme les autres faveurs de Dieu, elle ne m'est pas donnée, mais prêtée; car sa mère aime la France et elle devra suivre sa mère. *La santé de mistress Sterne est insupportable en Angleterre.* Il faut qu'elle retourne en France. La justice et l'humanité me défendent de m'y opposer. Mais mon cœur saigne quand je pense au moment où il faudra me séparer de mon enfant; ce sera comme la séparation de l'âme et du corps; vraiment ce ne sera comparable qu'à ce qui se passe en cet instant terrible (1). »

Quand le *Voyage sentimental* ou plutôt quand la première moitié de ce livre, inachevé comme *Tristram Shandy*, fut finie, Sterne partit pour Londres, un peu plus tard que d'habitude; car les fêtes de Noël étaient passées.

Il avait annoncé sa visite aux époux James : « Je suis bien faible, mes chers amis; je suis réduit à l'apparence d'une ombre; vous me verrez entrer

(1) Lettre 118.

comme un fantôme; je vous le dis d'avance, pour que vous ne soyez pas effrayés. » Il passa dans cette demeure honnête et paisible le plus grand nombre de ses dernières soirées.

Le *Voyage sentimental* parut le 27 février 1768. Quelques jours après, Sterne écrivait à sa fille : « Vous dites que mon *Voyage sentimental* est admiré par tout le monde à York. Il n'y a point de vanité de ma part à dire qu'il en est de même ici. Mais quelle joie puis-je en ressentir? La mauvaise santé me tient abattu, et la vanité ne loge point dans la poitrine de ton père... Je vous envoie à chacune, à toi et à ta mère, un collier et une boucle de ceinture. Ma fille ne peut pas former un désir que son père ne contente, s'il est en son pouvoir de le faire, et je ne pouvais pas sans injustice être moins aimable pour ta mère. Je voudrais t'avoir pour garde-malade, mais cette douceur m'est refusée. Ecris-moi deux fois par semaine, au moins. Dieu te bénisse, mon enfant (1) ! »

Le 15 mars, il écrivait sa dernière lettre. Elle est adressée à mistress James :

« Votre pauvre ami est à peine capable d'écrire. Il a été toute cette semaine aux portes de la mort. On m'a saigné trois fois jeudi. Vendredi, on m'a

(1) Lettre 127.

mis des vésicatoires. Le médecin dit que je suis mieux. Dieu le sait. Pour moi, je me sens plus mal, et il me faudra, en tout cas, si je me rétablis, bien du temps pour regagner mes forces. — Avant d'arriver à la moitié de cette lettre, j'ai dû m'arrêter plus de douze fois pour reposer ma pauvre tête. — M. James a eu la bonté de venir me voir hier. J'ai senti à sa vue des émotions que je ne puis décrire, et il m'a comblé de joie en me parlant de vous. Chère mistress James, priez, priez-le de venir demain ou après-demain; car, peut-être, je n'ai pas beaucoup de jours ou beaucoup d'heures à vivre. Je veux lui demander une faveur, si je me trouve plus mal, que je vous demanderai à vous-même si je sors vainqueur de cette lutte. — Ma verve s'est enfuie, c'est un mauvais présage. — Ne pleurez pas, chère madame. Vos larmes sont trop précieuses pour les verser sur moi; mettez-les en bouteille, et puissiez-vous n'ôter jamais le bouchon! — La plus chère, la plus tendre, la plus douce, la meilleure des femmes, puissent la santé, la paix et le bonheur vous accompagner toujours! Si je meurs, gardez chèrement ma mémoire et oubliez les folies que vous avez si souvent condamnées, et où mon cœur, non ma tête, m'a entraîné. Si mon enfant, ma Lydia, avait besoin d'une mère, si elle devenait orpheline,

puis-je espérer que vous la prendrez sur votre sein ? Vous êtes la seule femme au monde qui m'inspire assez de confiance pour lui demander cet acte de générosité. M. James sera un père pour elle; il la protégera contre toute insulte; car il porte une épée avec laquelle il a servi son pays, et qu'il saurait tirer du fourreau pour la défense de l'innocence. Recommandez-moi à lui, comme je vous recommande maintenant à l'Etre qui tient sous sa garde la bonne et sensible partie de l'humanité (1). »

Le vendredi 18 mars 1768, il y avait un grand dîner dans une maison voisine de l'hôtel garni de New Bond Street, où Sterne demeurait. Les ducs de Grafton et de Roxburghe, les comtes de March et d'Ossory, Garrick, Hume, le commodore James étaient du nombre des convives. L'un d'eux, M. James probablement, parla de Sterne, dit qu'il allait plus mal, et conseilla au maître de la maison d'envoyer chercher de ses nouvelles. Un domestique fut expédié.

Cependant, vers quatre heures de l'après-midi, Sterne s'était plaint d'un froid étrange aux pieds.

(1) Lettre 128.

Sa garde-malade avait essayé de les réchauffer, mais le froid montait toujours plus haut.

Le domestique arriva. N'ayant pu savoir les nouvelles au vestibule, il monta l'escalier. Quand il ouvrit sans bruit la porte de la chambre, il vit la garde, agenouillée, qui frictionnait le mourant d'une main, et de l'autre lui dérobait lestement les boutons d'or de ses manchettes. Immobile sur le seuil, il attendit la fin. Sterne, étendant son bras maigre comme pour parer un coup, murmura : « Elle est arrivée! » et rendit le dernier soupir (1).

Deux amis seulement, Becket l'éditeur de sa dernière œuvre, et le commodore James, accompagnèrent au cimetière la dépouille d'*Yorick*. Pendant l'enterrement, des voleurs, appartenant à une tribu

(1) « Si j'étais en position de stipuler avec la Mort, je m'opposerais certainement à la subir devant mes amis ; jamais je ne pense sérieusement au mode et au genre de cette grande catastrophe, sans tirer constamment le rideau sur elle, en formant le vœu que le Dispensateur de toutes choses permette qu'elle ne m'arrive pas dans ma propre maison, mais plutôt dans quelque auberge décente. Chez moi, je le sais, le chagrin de mes amis, et les derniers services de m'essuyer le front et de retourner mon oreiller, que me rendra la main tremblante de la pâle affection, me crucifieront tellement l'âme que je mourrai d'un mal que mon médecin ne connaît pas. Mais, dans une auberge, le peu de froids services dont j'aurais besoin seraient achetés avec quelques guinées, et me seraient rendus avec une attention impassible, mais ponctuelle. » (*Tristram Shandy*, VII, 12.)

sinistre qu'on appelait *les hommes de la résurrection*, notaient de loin la place où l'on déposait le corps.

Deux nuits après, ils l'enlevèrent, le mirent dans une caisse et l'envoyèrent à Cambridge, au professeur d'anatomie, qui dut le payer cher. Les occasions de disséquer des corps humains étaient fort rares à cette époque, et le cadavre, long et décharné, avait les qualités que le scalpel recherche surtout. Des élèves, des maîtres de l'Université où Sterne avait fait ses études, furent invités à venir voir la dissection d'un *excellent sujet* récemment arrivé de Londres. L'assistance fut nombreuse autour de la table d'anatomie. On aime à penser que le professeur fit une belle leçon sur le système nerveux (1).

Au nombre des personnes conviées se trouvait un vieil ami de Sterne. Arrivé le dernier et tard, il eut quelque peine à pénétrer dans la salle. Reconnaissant soudain le cadavre, il poussa un cri et s'évanouit d'horreur. — Mais la dissection était faite.

(1) « Si jamais mon cerveau vient à être disséqué, vous distinguerez, sans lunettes, qu'il s'y trouve un grand fil inégal, comme vous en voyez quelquefois dans une pièce de batiste invendable. » (*Tristram Shandy*, VI, 33.)

L. cf C.

SECONDE PARTIE

—

# ŒUVRES DE STERNE

SECONDE PARTIE

—

# ŒUVRES DE STERNE

## CHAPITRE XI

### LES SERMONS.

Un acteur de *Drury Lane* rencontrant un soir derrière la scène Sterne tout rêveur et tout triste, lui dit, comme s'il eût deviné ses pensées, qu'il devrait bien écrire quelque chose pour le théâtre. Le découragement de Sterne parut augmenter à ces mots. Les yeux pleins de larmes, il répondit que c'était sa plus grande envie, mais que la partie matérielle de l'art dramatique, la *connaissance des planches*, lui manquait absolument.

Si cette partie de l'art lui a manqué, il possédait à un haut degré toutes les autres : la finesse psychologique ; le pouvoir de créer des caractères, de combiner des situations; le talent de peindre et de faire parler des personnages, des sentiments nobles. touchants ou ridicules ; le pathétique, la couleur,

le naturel, la vérité, le style. *Tristram Shandy* en est la preuve, mais les sermons l'annoncent déjà (1).

Ces sermons, au nombre de quarante-cinq, se recommandent tous par une qualité extrêmement précieuse et trop rare parmi les sermons. Je ne veux pas parler de leur brièveté. La brièveté n'est point un mérite par elle-même; elle n'est un mérite qu'autant qu'elle est l'économie du riche, non du pauvre, et cette qualité négative est fort commune dans l'église anglicane, où la longueur de la liturgie impose aux prédicateurs la nécessité de ménager les paroles et les dispense de prodiguer les idées. Sterne était bref et substantiel; mais il avait un mérite plus rare encore : j'entends la *sincérité* de sa prédication. Il comprenait tout ce qu'il prêchait, et il le croyait. Je ne dis point qu'il le pratiquât : ceci est une tout autre affaire; mais il le croyait, et il le comprenait. Ce qu'on appelle en anglais le *cant* et en français le *patois de Chanaan*, cet inintelligible jargon composé de métaphores bibliques obscures et mal traduites, ne vint jamais offusquer ni sa pensée ni sa diction.

(1) Sterne a caractérisé lui-même ses sermons par l'épithète de *dramatiques*. Voyez *Tristram Shandy*, VI, 11, et surtout II, 17 : « J'aime beaucoup ce sermon, dit mon père, il est dramatique, et il y a dans cette manière d'écrire, quand on sait s'y prendre avec art, quelque chose qui saisit l'attention. »

L'hypocrisie n'entra jamais dans sa nature, et quelque étrange que fût ce ministre de la religion, rien ne serait plus faux que de se le représenter comme un Tartufe. — Il est à peine plus juste de se le représenter simplement comme un farceur.

Dans un ingénieux sermon sur le caractère d'Hérode, Sterne enseigne que, pour bien comprendre un homme, il faut saisir d'abord sa passion ou sa faculté *maîtresse*, parce que tous les *rouages* de sa nature (c'est la métaphore qu'il emploie) sont mis en mouvement par ce premier ressort. Faute d'appliquer cette règle, dit-il, les hommes nous paraissent inconséquents, nous ne savons comment accorder leurs vertus et leurs vices, leurs qualités et leurs défauts; mais avec ce fil en main, nous pouvons démêler toutes sortes de caractères, et les natures les plus contradictoires en apparence nous révèlent leur secrète harmonie (1). — Appliquons-lui cette règle, si nous pouvons.

Sterne en chaire, revêtu de la robe noire du prédicateur protestant, ayant sous ses yeux la Bible

(1) « The way to truth is, — in all judgments of this kind, to distinguish and carry in your eye the principal and ruling passion which leads the character, — and separate that from the other parts of it : — and then take notice how far his other qualities, good and bad, are brought to serve and support that. For want of this distinction, we often think ourselves inconsistent creatures when we

ouverte, devant lui une congrégation d'âmes sans malice et sans fraude, ne songeait ni à mettre un masque et jouer un rôle de circonstance, ni à se débarrasser de sa tâche au plus vite et tant bien que mal, ni à se moquer de son texte et de son auditoire. Il restait *l'homme Sterne*, comme l'appelait Johnson par mépris. Mais l'homme Sterne était, entre autres choses, un artiste et un philosophe, un bel esprit et un cœur sensible, un ennemi des charlatans et des pédants, un ennemi des vieilles méthodes et des idées banales, un ennemi de la gravité parce qu'elle est neuf fois sur dix une affectation, un calcul et un mensonge, un ami de la plaisanterie à tout propos et hors de propos. *L'homme Sterne* était encore un caractère inégal, sujet à de brusques changements d'humeur, gai et tout à coup sérieux ou même triste, optimiste et soudain misanthrope, le plus capricieux des au-

are the farthest from it; and all the variety of shapes and contradictory appearances we put on are, in truth, but so many different attempts to gratify the same governing appetite.

« With this clue, let us endeavour to unravel this character of Herod as here given.

« The first thing which strikes one in it is ambition, — an immoderate thirst, as well as jealousy of power. — How inconsistent soever in other parts, his character appears invariable in this, — and every action of his life was true to it. — Hence we may venture to conclude that this was *his* ruling passion; — and that most, if not all, the other wheels, were put in motion by this first spring. » (Sermon 9.)

teurs et des hommes dans sa manière de penser, de sentir et d'écrire.

Quand il avait choisi un texte (et ceux-ci, comme les titres de Trissotin, avaient presque toujours *quelque chose de rare*), il ne se demandait pas : Que doit dire un prédicateur, que diraient mes confrères, sur un sujet semblable? Il ne se demandait pas non plus ce qui ferait à ses auditeurs le plus de *bien;* non, ce n'était pas dans sa nature, et il avait trop de finesse pour aller contre son talent, trop de bonne foi pour aller au delà de sa pensée en déployant un zèle artificiel; il envisageait son texte en curieux, comme une question de philosophie morale, du côté qui l'intéressait; il le traitait avec amour à ce point de vue particulier, et comme l'étude de l'homme l'intéressait dix fois plus que la régénération de son cœur, il en résultait des sermons originaux, dont une des singularités les plus caractéristiques est un défaut complet d'équilibre et de proportion entre les parties. Sterne aurait eu horreur de partager ses discours en trois points, précédés d'un exorde et suivis d'une péroraison; il entrait en matière immédiatement, sans plan, sans divisions, commençait sa leçon de psychologie, l'ornait de mouvements dramatiques, de petits tableaux d'histoire, de citations classiques, d'anecdotes; puis tout

à coup il semblait se rappeler qu'il était dans la chaire chrétienne, et que le devoir du prédicateur est moins de raconter aux hommes ce qu'ils sont que de leur prêcher ce qu'ils doivent être. Alors il concluait, quelquefois en une phrase; comme dans son sermon sur l'*Enthousiasme*, où, après avoir décrit deux classes d'hommes, les natures froides qui ne sentent point en elles-mêmes l'action de Dieu, et les illuminés qui ne sentent qu'elle, il ajoutait pour finir :

« En voilà assez sur ces deux erreurs opposées; l'examen en a été si long qu'il me reste à peine le temps d'ajouter que je prie Dieu, par l'assistance de son Esprit, de nous préserver également des deux extrêmes, et de nous aider à nous former de notre sainte religion une idée juste et digne, qui ne soit ni trop froide ni trop exaltée; une idée qui nous la représente telle qu'elle est, telle que l'a voulue son divin Fondateur, comme le système le plus raisonnable, le plus sage et le mieux lié, qui ait été révélé aux fils des hommes (1). »

Les péroraisons de Sterne pouvaient être encore plus brusques et plus courtes. — A la fin d'un sermon sur le *Massacre des Innocents*, il racontait, d'après Plutarque, comment Paul-Emile, par ordre du sé-

(1) Sermon 38.

nat romain, avait rasé soixante-dix cités, et vendu comme esclaves cent cinquante mille personnes : « Que Dieu, dans sa miséricorde, épargne au genre humain de nouvelles épreuves de ce genre, et lui fasse la grâce de profiter de celles qu'il a déjà faites! Amen (1). »

Voici la conclusion du sermon sur le *Meurtre* : « On peut encore ranger parmi les meurtres toutes les falsifications introduites dans les médicaments par l'avarice de ceux qui en vendent. Si, par une de ces falsifications criminelles, un homme a perdu la vie, si l'on peut établir que, dans tel ou tel cas de maladie aiguë, il n'y avait qu'une chance laissée au patient, l'essai d'une certaine drogue, et que cette drogue a été criminellement falsifiée, criminellement privée de sa vertu, que répondra le marchand? Que Dieu nous fasse la grâce de pouvoir tous bien répondre pour nous-mêmes, afin que nous soyons admis, après cette vie, dans la félicité éternelle (2)! »

(1) « May God of his mercy defend mankind from future experiments of this kind! — and grant we may make a proper use of them, for the sake of Jesus-Christ! Amen. » (Sermon 9.)

(2) « Under this head it may not be improper to comprehend all adulterations of medicines wilfully made worse through avarice. — If a life is lost by such wilful adulterations, and it may be affirmed that, in many critical turns of an acute distemper, there is but a single cast left for the patient, — the trial and chance of a single

Ceci est plus pratique, et la vivacité même du tour a dû saisir bien plus efficacement qu'une péroraison en règle, la conscience des apothicaires.

La dernière idée pouvait être longuement développée sans en ressembler davantage à une péroraison ni à une conclusion. Telle est la fin du plus extraordinaire des sermons de Sterne, celui sur *l'Enfant prodigue*. Il s'agit des voyages qu'on fait faire aux jeunes gens de famille, pour compléter leur éducation :

« ... Votre fils aura bonne chance s'il retourne au pays, nu comme il l'a quitté et sans autre infortune. — Mais vous lui donnerez un bon pilote, un gouverneur savant. — Si la sagesse ne peut parler que latin ou grec, vous ferez bien ; si les mathématiques enseignent à un homme les bonnes manières, si les sciences naturelles lui montrent à faire la révérence, un savant pourra être utile en introduisant votre fils dans la bonne société, et en l'aidant à s'y maintenir. Mais, en fin de compte, il arrivera presque toujours, si ce savant n'est qu'un savant, que le malheureux jeune homme aura son précepteur à conduire, au lieu d'être conduit par lui. —

drug in his behalf; and if that has wilfully been adulterated and wilfully despoiled of its best virtues, what will the vender answer?

« May God grant we may all answer well for ourselves, that we may be finally happy. Amen. » (Sermon 35.)

Vous saurez éviter cet inconvénient. Votre fils aura pour l'accompagner un homme qui connaît le monde, non par les livres, mais par sa propre expérience, un homme déjà mis à l'épreuve, qui a fait trois fois le tour de l'Europe avec succès. — C'est-à-dire sans se casser le cou, ni casser celui de son pupille; car s'il est tel que mes yeux en ont vu! quelque valet de chambre suisse cassé aux gages, quelque entrepreneur en grand qui accomplira le voyage en tant de mois, *Dieu voulant*, le jeune homme ne tirera pas de son compagnon grand profit intellectuel. En tirera-t-il un profit quelconque? Oui. Il apprendra à un sou près le prix de chaque poste de Calais à Rome; sachant où le vin est bon, il ira aux meilleures auberges et dînera pour un franc moins cher que s'il avait fait seul et son voyage et le marché. Regardez notre gouverneur, je vous en prie; il se grandit d'un pouce en se prévalant de mérites si rares! et là finit son orgueil, sa science et son utilité. — Mais, à l'étranger, on ne laissera pas votre fils entre les mains de cet homme; la société des personnages de distinction, des gens de lettres, le réclamera; c'est là qu'il passera la plus grande partie de son temps. — Laissez-moi d'abord vous faire observer que la compagnie vraiment bonne est à la fois très-rare

et très-réservée. — Vous avez surmonté cette difficulté; notre voyageur est muni des meilleures lettres de recommandation pour ce qu'il y a de plus éminent, de plus respectable dans chaque capitale. — Et moi je réponds que tout ce qu'il obtiendra par ces lettres, c'est ce que la politesse est strictement obligée de faire, rien de plus. Nous nous préparons une déception complète, quand nous fondons de grandes espérances sur nos entrevues et nos conversations avec les *litterati*, etc., des pays étrangers, surtout si nous faisons cette expérience avant la maturité que donnent l'âge et l'étude. La conversation est un trafic; si vous n'avez pas un fonds de connaissances suffisant pour maintenir la balance en équilibre entre votre interlocuteur et vous, le commerce n'est pas possible une minute, et c'est pourquoi les voyageurs ont si peu de rapports avec les résidents des pays qu'ils traversent; on soupçonne, on sait peut-être, qu'il n'y a rien à tirer de la conversation d'un jeune touriste, rien qui vaille la peine d'essuyer son mauvais langage et de subir le dérangement de ses visites. La gêne en pareil cas est réciproque, et la conséquence est que le jeune homme déçu cherche une société plus facile; et comme la mauvaise compagnie est toujours prête, toujours à l'affût, la

carrière est bientôt achevée, et le jeune prodigue s'en retourne aussi misérable que le prodigue de l'Evangile (1). »

Vérités utiles, excellentes, mais inattendues dans la chaire, et présentées sous une forme singulièrement peu *pastorale.*

(1) Sermon 20.

---

## CHAPITRE XII

### LES SERMONS (SUITE).

Quand on cite les sermons d'un original tel que Sterne, il est difficile de ne pas céder à la tentation de courir d'abord à ce qui est excentrique. Il serait beau et sage d'y résister. Le lecteur amusé prend naturellement pour la règle ce qui, après tout, est l'exception; il se fait une idée peu exacte du caractère général de cette prédication, semée de choses bizarres, mais en somme, sensée, habituellement sérieuse au fond, toujours instructive, parfois belle; et si les *sermons*, d'aventure, lui tombent entre les mains, il est tout surpris, en les feuilletant, (et peut-être un peu désappointé) de les trouver beaucoup moins absurdes qu'il ne l'avait cru d'après les citations.

Laissons donc les folies, les plaisanteries sur les quakers, sur les méthodistes, sur le jeûne et sur la pendaison d'Aman; les noms d'Antipater, d'Epi-

cure, d'Hécube, d'Andromaque et d'Alexandre, tyran de Phères, étonnés de se trouver mêlés à celui d'Elie dans un sermon de charité ; et cet exorde *ex abrupto* où, après avoir lu son texte, l'orateur s'écriait : « C'est ce que je nie ! » opposant vivement à la parole sainte une suite d'objections... qu'il annonçait ensuite le dessein de réfuter dans son discours (1). — Laissons ces folies, pour considérer de plus beaux caractères.

Sterne était peintre. La peinture était une des trois ou quatre distractions qui l'empêchaient de mourir d'ennui à Sutton. On le devinerait, en lisant ses sermons, rien qu'à voir avec quelle intelligence, avec quel goût, il se sert de métaphores et de comparaisons empruntées au domaine de cet art ; ce sont, après les images tirées de la scène dramatique, celles qui reviennent le plus fréquemment sous sa plume.

« L'humilité, dit-il quelque part, est dans la vie comme le clair-obscur en peinture ; c'est une ombre qui donne du relief et du rayonnement au grand homme (2). » Mais c'est surtout à ses tableaux qu'on voit qu'il est né peintre. Il ne

(1) Voyez Sermons 2, 5, 24, 25, etc.
(2) Sermon 24.

manque pas une occasion de tirer sa palette et ses pinceaux. Il propose des sujets aux artistes de profession. Prêchant sur l'histoire d'Elie, il s'avise qu'il y aurait un beau tableau à faire du prophète rendant son fils à la veuve, et il dit comment il conçoit la scène, comment il voudrait grouper les personnages, quelle attitude, quelle physionomie il donnerait à chacun (1). Une autre jolie toile de Sterne, c'est le départ de l'Enfant prodigue : « Je crois voir le tableau de son départ. *Dans le fond*, les chameaux et les ânes chargés de sa fortune, sont déjà en route ; l'enfant prodigue, debout *au premier plan*, avec un calme affecté, lutte contre les mouvements de joie qui l'agitent au moment d'être délivré de toute contrainte ; son frère aîné retient sa main, comme s'il lui en coûtait de le laisser partir ; son père, le visage ferme, mais laissant voir dans son regard le pressentiment que

(1) « It would be a pleasure to a good mind to stop here a moment, and figure to itself the picture of so joyful an event. — To behold, on one hand, the raptures of the parent, overcome with surprise and gratitude, and imagine how a sudden stroke of such impetuous joy must operate on a despairing countenance, long accustomed to sadness! — To conceive, on the other side of the *piece*, the holy man approaching with the child in his arms, — full of honest triumph in his looks, — but sweetened with all the kind sympathy which a gentle nature could overflow with upon so happy an event! It is a subject one might recommend to the pencil of a great genius. » (Sermon 5.)

tout n'ira pas bien pour son enfant, s'approche pour l'embrasser et pour lui dire adieu (1). »

La sensibilité, la grâce, la poésie, l'éloquence, ne manquent pas aux sermons de Sterne. — Il est permis de penser que l'histoire du lévite d'Ephraïm n'est pas un sujet très-convenable pour la chaire, et qu'un prédicateur pourrait employer son talent à autre chose qu'à attendrir les cœurs sur le ménage de deux amants. Mais cette téméraire petite page n'est-elle pas charmante?

« Qu'un moine apathique et glacé se trace péniblement vers le ciel un sentier solitaire, et que Dieu le bénisse! Pour moi, j'en ai peur, je ne ferai jamais mon salut par cette voie. Sage, je veux l'être; religieux, je veux l'être; mais je veux rester homme. Mon Dieu! en quelque endroit que me place ta Providence, quelque chemin que je prenne pour aller à toi, donne-moi un compagnon dans mon voyage, ne fût-ce que pour lui dire : Vois comme nos ombres s'allongent à mesure que le soleil baisse! Vois comme la nature est riante, comme ces prairies sont belles, et ces fruits délicieux!

« Hélas! ils furent amers comme les herbes qu'on mange avec l'agneau de Pâques, les fruits dont le

(1) Sermon 20.

lévite goûta. Pendant qu'ils suivaient côte à côte le sentier de la vie, la folâtre eut un caprice, et s'enfuit.

« C'est ordinairement la douce et tranquille moitié de l'humanité qui est outragée et humiliée par l'autre. Mais les femmes ont un avantage : si vivement qu'elles sentent l'injure, l'orgueil ne veille pas à la porte de leur cœur, comme dans la poitrine de l'homme, pour en défendre l'entrée au pardon. Les hommes, j'aime à le croire, seraient tous plus généreux qu'ils ne sont, si seulement le monde voulait le leur permettre.

« Une lutte cruelle dut déchirer l'âme du lévite. Son amour, son offense, le souvenir de sa maîtresse, l'opinion de sa tribu..., qui écouter ? à qui laisser la victoire ? Durant quatre longs mois, chaque passion eut tour à tour l'empire ; dans le flux et le reflux de chacune d'elles, la Pitié trouvait bien un moment pour se faire entendre, la Religion elle-même ne restait pas muette, la Charité avait beaucoup à dire, et quand leurs voix avaient apaisé son âme, chaque objet qu'il contemplait sur la montagne d'Ephraïm, chaque grotte, chaque bocage à côté duquel il passait, évoquait devant ses yeux une image chérie, et réveillait en faveur de son ancien amour un avocat plus puissant que la Pitié, la Religion et la Charité ensemble.

« J'admets tout, criait-il, tout ce que vous voudrez ! c'est vilain, c'est lâche, c'est perfide ! Mais y a-t-il donc là de quoi fermer à jamais les portes de la miséricorde ? est-ce donc le seul grand crime que l'offensé ne puisse pardonner ? est-ce réellement le plus noir ? ou bien serait-ce que, de tous les coups, c'est le plus accablant, le plus intolérable ? — Oui, dit le cœur. Mais interrogeons le mien. Quelle passion secrète donne à l'arme qui m'a frappé cette pointe aiguë et pénétrante ? n'est-ce pas mon orgueil (1) ? »

Il est douteux qu'au temps des Juges, « lorsqu'il n'y avait pas encore de roi en Israël, » un lévite malheureux dans ses amours ait jamais été si romanesque ; il est douteux qu'il eût pu se livrer à cette méditation psychologique, d'une délicatesse toute moderne et toute chrétienne. Mais, comme Racine, Sterne s'élevait au-dessus des considérations matérielles de temps et de lieu, se plaçait à un point de vue idéal, étudiait l'homme dans l'individu, et donnait volontiers à l'analyse morale la forme d'un monologue dramatique. Il était encore plus philosophe que peintre, et la couleur locale avait pour lui moins d'importance que l'idée.

Sa curiosité intelligente ne laissait rien passer

(1) Sermon 18.

sans examen, sans explication. — Racontant l'histoire d'Elisée, il croyait devoir expliquer pourquoi la Sunamite avait demandé à son mari pour le prophète « une chambre à part, » et il en donnait plusieurs raisons très-spirituelles (1). — Racontant l'histoire de Joseph, il rendait compte avec beaucoup de finesse de la haine des dix frères contre leur victime, et son sermon finissait par un commentaire du mot profond de Tacite : *Humani ingenii est odisse quem læseris* (2).

Le caractère du misérable qui insulta le roi David fuyant devant son fils et qui alla le premier le complimenter après sa victoire, le caractère de Siméi, a inspiré à Sterne un sermon d'une saveur

(1) « It is observable, she does not sollicit her husband to assign him an apartment in her own house, — but to build him a chamber on the wall, apart; — she considered — that true piety wanted no witnesses, and was always most at ease when most private; — that the tumult and distraction of a large family were not fit for the silent meditations of so holy a man, who would perpetually there meet with something either to interrupt his devotion, or offend the purity of his manners: — that, moreover, under such an independent roof, where he could take shelter as often as his occasions required, she thought he might taste the pleasure which was natural to man in possessing something like what he could call his own, — and what is no small part of conferring a favour, he would scarce feel the weight of it, or at least much seldomer in this manner than where a daily invitation and repetition of the kindness perpetually put him in mind of his obligation. » (Sermon 13.)

(2) Sermon 12.

étrange, où il exprime avec un peu trop de rhétorique mais non sans éloquence le dégoût des honnêtes gens pour cette sorte de reptiles :

« O Siméi ! s'il avait plu au ciel, quand tu fus égorgé, que tous tes enfants fussent égorgés avec toi, et qu'il n'en restât point à ta ressemblance ! Mais vous avez crû et multiplié excessivement, vous remplissez la terre, et si je prophétise juste, vous finirez par vous l'assujetir.

« ... Aussi longtemps que les âmes basses seront capables d'ambition, jamais ce caractère ne manquera. Il infeste la cour, les camps, le cabinet ! il infeste l'Eglise ! allez où vous voudrez, sur tous les points du globe, dans toutes les professions, vous trouverez un Siméi suivant le char du favori de la fortune à travers la boue et la fange !

« En avant, Siméi ! en avant ! ou tu perdras ta peine. — Siméi ceint ses reins, et se hâte. — Mais voici : la main qui gouverne le monde a soudainement enlevé les roues du char, qui s'arrête immobile. — Siméi double le pas, mais c'est en sens inverse. Il fuit, rapide comme le vent sur un désert de sables. — Arrête, Siméi ! C'est ton bienfaiteur, ton ami, ta providence, c'est l'homme sans lequel tu serais encore sur le fumier ! — Qu'importe à Siméi ? Il est le baromètre de la for-

tune des autres; il en marque sur sa figure l'élévation, l'abaissement, avec toute la précision qu'un sourire peut avoir. — Un nuage plane-t-il sur vos affaires? Vous en pouvez voir l'ombre sur le front de Siméi. — Votre nom a-t-il été prononcé avec succès devant le capitaine ou devant le roi? Ne consultez pas les listes de l'armée; l'air rayonnant de Siméi dit assez haut qu'une place est vacante et qu'elle est pour vous. — Etes-vous chargé de dettes? Vous ne devez point à Siméi : — qu'importe! le dernier des huissiers n'est pas plus insolent (1)! »

Le fameux sermon sur les *Erreurs de la Conscience*, qui est le vingt-septième de la collection, mais qu'on aime mieux lire dans *Tristram Shandy* avec les commentaires du caporal Trim, faisait l'admiration de Voltaire. — Voici ce qu'on lit dans le *Dictionnaire philosophique*, à l'article *Conscience*, au paragraphe intitulé *De la Conscience trompeuse :*

« Ce qu'on a peut-être jamais dit de mieux sur cette question importante, se trouve dans le livre comique de *Tristram Shandy* écrit par un curé nommé Sterne, le second Rabelais de l'Angleterre (2);

(1) Sermon 16.
(2) Le second; car, pour Voltaire, Swift est le premier.

il ressemble à ces petites satyres de l'antiquité qui renfermaient des essences précieuses... Parmi plusieurs peintures supérieures à celles de Rembrandt et au crayon de Callot, ce curé peint un honnête homme du monde passant ses jours dans les plaisirs de la table, du jeu et de la débauche, ne faisant rien que la bonne compagnie puisse lui reprocher, et par conséquent ne se reprochant rien. Sa conscience et son honneur l'accompagnent au spectacle, au jeu, et surtout lorsqu'il paie libéralement la fille qu'il entretient. Il punit sévèrement, quand il est en charge, les petits larcins du commun peuple; il vit gaiement et meurt sans le moindre remords... Le curé Sterne cite aussi l'exemple de David, qui a, dit-il, tantôt une conscience délicate et éclairée, tantôt une conscience très-dure et très-ténébreuse. Lorsqu'il peut tuer son roi dans une caverne, il se contente de lui couper un pan de sa robe : voilà une conscience délicate. Il passe une année entière sans avoir le moindre remords de son adultère avec Bethsabée et du meurtre d'Urie; voilà la même conscience endurcie et privée de lumière.

« Tels sont, dit-il, la plupart des hommes. Nous avouons à ce curé que les grands du monde sont très-souvent dans ce cas : le torrent des plaisirs et des affaires les entraîne; ils n'ont pas le temps

d'avoir de la conscience, cela est bon pour le peuple; encore n'en a-t-il guère quand il s'agit de gagner de l'argent. Il est donc très-bon de réveiller souvent la conscience des couturières et des rois par une morale qui puisse faire impression sur eux; mais pour faire cette impression, il faut mieux parler qu'on ne parle aujourd'hui. »

---

## CHAPITRE XIII

### LES SERMONS (FIN).

Un homme, quelque esprit qu'on lui suppose, n'a jamais qu'un petit nombre d'idées générales, qui soient tellement à lui, par droit d'adoption sinon d'invention, qu'on ne puisse y toucher sans atteindre le fond même de son intelligence, les changer sans changer la physionomie de toutes ses pensées. Découvrir et compter ces idées mères dans les hommes, dans les livres, voilà pour la critique une méthode comme une autre. Il est vrai qu'il sera toujours plus intéressant de montrer, avec Sterne, la *faculté* ou la *passion* maîtresse chez les artistes et chez les hommes d'action. Mais chez les philosophes, les moralistes, les critiques, les historiens, les prédicateurs, chez tous les écrivains dont la pensée a une valeur indépendante des formes dont elle est revêtue, la recherche des *idées maîtresses* ne peut être ni moins curieuse, ni moins instructive.

L'idée qui est au fond de toute la prédication de Sterne, c'est un optimisme modéré, en vertu duquel il croit surtout au bien dans la nature humaine et dans le gouvernement du monde, sans nier pour cela le mal et le désordre ; philosophie du sens commun et de la religion naturelle, qui ne contredit pas les dogmes chrétiens, mais qui ne s'en préoccupe guère, et qui ne veut rien avoir à démêler avec la métaphysique. Sterne croit à un Dieu sage et bon; son beau sermon *Les Voies de la Providence justifiées* contient tout ce qu'on peut débiter de plus solide et de plus édifiant sur un si grand sujet (1). Il croit, dans l'homme, à la noblesse native et foncière, au désintéressement, à la sincérité, à la charité, à la générosité, à cette vertu surtout « que nous appelons *humanité* parce qu'elle est l'essence de notre nature (2). » Il proteste de toute la chaleur de son âme contre ces moralistes chagrins « qu'on ne rencontre pas seulement en France », qui ne veulent voir dans l'homme qu'un animal égoïste, uniquement dirigé dans tous les actes de sa vie par un même amour de soi, mais plus ou moins habile à le déguiser en vertus (3).

(1) « The ways of Providence justified unto Man. » (Sermon 44.)
(2) Sermon 3 : *Philanthropy recommended.*
(3) Sermon 7 : *Vindication of human nature.*

Sterne pensait à son grand compatriote Swift, prédicateur comme lui. L'estime absolument contraire que professent pour la race d'Adam le pasteur de Sutton et le doyen de Saint-Patrick, est l'abîme qui sépare ces deux génies, que l'on rapproche souvent. « Plus on vit, écrit l'un, plus on se convainc qu'il est raisonnable de mépriser l'homme (1). » Et ailleurs : « Le genre humain est la plus pernicieuse espèce d'odieuse petite vermine que la nature ait jamais laissé ramper sur la surface de la terre (2). » « Je soutiens, disait l'autre avec beaucoup de finesse et d'élévation, dans un sermon intitulé *Défense de la Nature humaine*, que rien n'a fait plus de mal aux vertus sociales que ces hideuses peintures de la société, où tant de philosophes se sont complu; omettant tout ce qu'il y a de généreux dans le cœur de l'homme, elles l'abaissent au-dessous de la brute, comme un composé de tout ce qui est égoïste et bas. N'en doutez point, c'est déjà un pas vers le bien que de penser dignement de nous-mêmes; l'expérience nous apprend que le moyen de rendre un individu honnête est de supposer qu'il est honnête et de le traiter comme tel : ainsi pour l'homme,

(1) Swift, *Thoughts on various subjects.*
(2) *Gulliver's Travels.*

s'estimer un peu, c'est s'encourager à mériter cette estime (1). »

Nos idées influent naturellement sur notre humeur. La misanthropie de Swift le rendait triste et sombre; l'optimisme de Sterne, au contraire, le disposait à la joie.

« Dieu de bonté! s'écrie-t-il soudain au beau milieu d'un sermon sur Jacob, accorde-moi de suivre gaiement le sentier que tu m'as marqué! Je ne le désire ni plus large ni plus doux à mes pieds; l'obscure clarté du flambeau que tu as placé dans ma main me suffira, seulement ne la laisse pas périr! Je veux m'agenouiller sept fois le jour pour te prier d'être mon guide : puis, confier ma personne et l'issue de mon voyage à toi qui es la Source de la joie, et courir, chantant des chants d'allégresse tout le long du chemin (2)! »

(1) « Surely'tis one step towards acting well to think worthily of our nature : and as, in common life, the way to make a man honest is to suppose him so, and treat him as such, — so here, to set some value upon ourselves enables us to support the character, and even inspires and adds sentiments of generosity and virtue to those which we have already preconceived. » (Sermon 7.)

(2) « Grant me, gracious God. to go cheerfully on the road which thou hast marked out! — I wish it neither more wide nor more smooth; — continue the light of this dim taper thou hast put into my hands. I will kneel upon the ground, seven times a day, to

Sterne avait éprouvé par sa propre expérience et il enseignait dans ses sermons que rien ne contribue plus à la santé qu'un tempérament bienveillant, que la vie s'épanouit mille fois mieux dans un cœur sympathique et bon que dans un cœur endurci et rétréci par l'égoïsme, et qu'il n'y a point de passion plus naturelle que l'amour (1). Il disait que nos corps ont besoin comme nos pendules d'être remontés de temps en temps (2). Il raillait agréablement les moines, et entre autres Sanchez, jésuite de Grenade, lequel « bien qu'il vécût au milieu d'un jardin délicieux, ne voulut jamais respirer une fleur, et serait mort plutôt que d'assaisonner ses aliments avec du sel ou du poivre (3). » Citons ici, une fois encore, l'inépuisable sermon sur l'Enfant prodigue : « *Et il dit à*

seek the best track I can with it; — and. having done that, I will trust myself and the issue of my journey to thee, who art the Fountain of joy, — and will sing songs of comfort as I go along! » (Sermon 22.)

(1) « I cannot conceive but that the very *mechanical motions* which maintain life must be performed with more equal vigour and freedom in that man whom a great and good soul perpetually inclines to shew mercy to the miserable, than they can be in a poor, sordid, selfich wretch, whose little contracted heart melts at no man's affliction... What Divines say of the mind, Naturalists have observed of the body, that there is no passion so natural to it as love, — which is the principle of doing good. » (Sermon 5.)

(2) Sermon 37.

(3) Sermon 22.

*ses domestiques : Apportez la plus belle robe et l'en revêtez; mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds; amenez aussi un veau gras et tuez-le; mangeons, buvons et réjouissons-nous.* — Quand le cœur éclate en accents si tendres, la joie n'est qu'un autre nom de la religion; elle nous fait lever les yeux vers le ciel. Qu'un stoïque au cœur froid, entendant du dehors la musique et la danse, demande avec humeur ce que cela veut dire et refuse d'entrer : l'homme compatissant volera au banquet donné pour un fils *qui était mort et qui est revenu à la vie, qui était perdu et qui est retrouvé.* Esprits de douceur ! illuminez la salle de vos rayons d'amour, et que la tendresse paternelle et la piété filiale conduisent la mascarade avec une folle et étourdissante gaieté ! N'est-ce pas pour de tels moments que Dieu a donné à l'homme la musique, qui fait vibrer par sympathie les cordes de notre âme; que la Nature a enseigné à nos pieds à danser au son des instruments, et que cette reine de la fête verse à la ronde dans la coupe des convives le vin et le bonheur à flots (1)? »

(1) « Gentle spirits light up the pavilion with a sacred fire; and parental love and filial piety lead in the mask with riot and wild festivity ! — Was it not for this that God gave man music to strike upon the kindly passions; that Nature taught the feet to dance to

A l'optimisme de Sterne et à sa belle humeur se rattache une idée très-originale, qui lui était fort chère, et sur laquelle il insiste dans ses sermons : c'est que l'esprit, le véritable esprit, n'est jamais *méchant*. « Il y a, dit-il, bien de la différence entre ce qui est amer et ce qui est piquant, entre la malignité et la verve spirituelle. L'une est sans humanité, et c'est un talent du Diable; l'autre descend du Père des Esprits, si pure, si inoffensive dans sa généralité, qu'elle ne fait individuellement de mal à personne; lorsqu'elle effleure un ridicule, c'est d'une touche délicate et légère; le seul coup qu'elle donne à la sottise, c'est, en passant, un coup de pinceau (1). »

Cette théorie de l'esprit est digne d'examen. Elle se représentera quand nous étudierons dans l'auteur de *Tristram Shandy* une grande et remarquable faculté, dont j'ai soigneusement évité jusqu'ici d'écrire le nom, parce qu'il est équivoque et

its movements, and, as chief governess of the feast, poured forth wine into the goblet to crown it with gladness?» (Sermon 20.)

(1) « Certainly there is a difference between Bitterness and Saltness : — that is, — between the malignity and the festivity of wit; — the one is a mere quickness of apprehension, void of humanity, — and is a talent of the Devil : the other comes from the Father of Spirits, so pure and abstracted from persons that willingly it hurts no man; or, if it touches upon an indecorum, 'tis with that dexterity of true genius which enables him rather to give a new colour to the absurdity, and let it pass. » (Sermon 18.)

que le moment de le définir n'est pas encore venu : je veux parler de l'*humour* (1).

(1) Sterne a volé çà et là des lambeaux de sermons à Burnet, à Bentley, à Samuel Clarke, à l'évêque Hall, à Norris, à Leighton, et, ce qui est un peu plus grave, à Swift. Le pédantisme et l'envie ont fait grand bruit de ces plagiats. Voyez le livre du docteur Ferriar de Manchester, intitulé : *Illustrations of Sterne*. Il y a deux circonstances atténuantes à la décharge du voleur. La première, c'est qu'il n'y a pas un de ces larcins, dont Sterne n'eût pu dire, comme Voltaire accusé du même délit : « Faites-moi l'honneur de croire que j'aurais été capable d'inventer cela. » La seconde, c'est qu'il ne s'en cache pas, et se raille lui-même agréablement à ce sujet. Il raconte, dans *Tristram Shandy*, qu'Yorick avait l'habitude d'ajouter au bas de ses sermons quelque bref commentaire, rarement à sa louange, et il cite quelques-uns de ces commentaires, entre autres celui-ci : « Pour ce sermon je serai pendu; car j'en ai volé la plus grande partie. Le docteur Paidagunes m'a découvert. ☞ Rien de tel qu'un voleur pour en attraper un autre. » (*Tristram Shandy*, VI, 11.)

## CHAPITRE XIV

### TRISTRAM SHANDY.

L'étonnement d'un Français qui lit *Tristram Shandy* n'a d'égal que l'ennui où cette lecture le plonge; l'ennui dure et surpasse bientôt l'étonnement, qui s'use.

On suppose ici que ce lecteur français lit *Tristram Shandy* dans une traduction. Car, dans le texte, s'il entend l'anglais, le style le frappera d'abord. Il ne sera sans doute pas un très-bon juge de toutes les qualités de ce style ni de ses défauts. Il verra seulement, avec la généralité des critiques anglais, que la langue de Sterne est un mélange bizarre d'affectation choquante et de belle simplicité. Mais, dans l'original, une chose doit pourtant frapper ses yeux : c'est que cet écrivain, classique ou non classique, n'est pas un écrivain vulgaire; il pèse et choisit ses mots, balance ses périodes, mesure ses phrases, compte jusqu'à ses syllabes; il a l'ambition, le souci de bien dire. Or, ce soin, plus visible et

aussi plus réel dans les premières parties de l'ouvrage que dans les dernières, disposera favorablement le lecteur français, sensible encore, parfois, à un bon procédé qu'il regarde comme la politesse des auteurs envers le public. Et puis, il ne pourra manquer d'être attentif à une foule de jolis détails qui lui feront supporter l'ensemble avec plus de patience. Je suppose donc qu'il lit une traduction, et que celle-ci, impuissante à rendre les séductions de la forme, ne reproduit absolument que la substance du livre. Un étonnement, affaibli par degrés, suivi d'un ennui persistant, telle sera l'impression du lecteur français.

Il est bien douteux qu'il aille jusqu'au bout. Mais si, contrairement à son usage et malgré l'impatience croissante qu'il éprouve, il ne ferme pas le volume avec humeur, s'il continue machinalement à lire, voici la surprise qui l'attend : à la deux centième page, à la trois centième peut-être, ou plus tard encore et plus loin, une vive lumière illuminera soudain la nuit monotone où son attention languissante s'endort; le génie de Sterne lui apparaîtra dans un éclair. Il ne dira pas : « Ceci est meilleur; » il dira : « Ceci est sublime! » L'éclair a lui, tout rentre dans l'ombre. — Le volume terminé, notre lecteur le fermera pour le rouvrir à cinq ou six pages qu'il a

marquées, jamais pour le relire. Il le fermera avec un sentiment composé d'admiration et d'irritation, qu'un critique a exprimé à peu près en ces termes : « Insupportable saltimbanque ! polisson dissolu ! mais quel génie a le drôle ! il mérite également de recevoir deux choses : une couronne — et le fouet. »

Qu'est-ce donc que ce livre, auquel Londres et Paris ont fait, à son entrée dans le monde, un accueil inouï dans l'histoire des succès littéraires, mais qu'un très-petit nombre de curieux lit maintenant en France, et qu'en Angleterre beaucoup de gens même instruits ne lisent plus ? Je voudrais en donner une idée aux personnes qui ne le connaissent pas. Mais par quel moyen ? *Tristram Shandy* est plus impossible encore à analyser que *Don Quichotte*, et comment analyserait-on l'histoire de Don Quichotte ? Irait-on compter ses exploits, ses extravagances, et les coups de lance qu'il a donnés et les coups de bâton qu'il a reçus ? Mais les enfants seuls voient dans ce beau livre le récit des aventures d'un fou, qui prenait des moulins pour des géants, des moutons pour une armée, des hôtelleries pour des châteaux et des villageoises pour des princesses. Aux yeux de toute personne qui sait lire, l'essence et la substance du livre ce sont les caractères et les pro-

pos exquis de l'ingénieux chevalier et de Sancho Pança.

*Tristram Shandy*, réduit au programme des événements, n'est rien. Non-seulement le sujet du roman n'est rien, mais il ne doit rien être. S'il était pour vous quelque chose, l'auteur en serait bien fâché. Par un caprice froidement délibéré, où il entre un peu de philosophie, un peu d'humeur naturelle et beaucoup d'affectation, il a résolu de faire le contraire de ce que font tous les écrivains et d'être le Diogène de l'art d'écrire.

Les romanciers choisissent ordinairement une fable dramatique qui soit aussi intéressante en elle-même que possible. Ils mettent leur art et leur gloire à donner à cette fiction l'apparence d'une réalité; pour cela ils s'unissent à la nature, ils s'y plongent, ils se cachent en elle. Ils veulent que leur récit nous affecte, non comme une invention brillante et forte, mais comme un objet réel, présent, dont la vue nous effraye, nous amuse, nous enchante ou nous touche de pitié. Ils ne veulent pas que nous songions à eux; ils ne veulent même pas (prétendent-ils) que nous les admirions, sachant bien qu'ils ne seront jamais plus admirables que lorsque nous oublierons leur talent, leur personne et leur existence. — Sterne, lui, n'a garde de se

laisser oublier; il nous invite expressément et avec insistance à admirer son talent, son esprit et les grâces de sa personne. Lui seul, il veut que nous le sachions, a une existence véritable; la petite représentation qu'il va donner n'est rien par elle-même, mais c'est lui qui la donne. Pour que nous ne nous fassions aucune illusion, il construit son théâtre devant nous, tire ses marionnettes de sa poche et nous montre les bâtons et les ficelles qui vont les faire mouvoir.

La plupart des romanciers ont un plan; ceux qui n'en ont pas font au moins semblant d'en avoir un ; en tout cas, ils suivent l'ordre des événements, mettent le commencement avant la fin et la préface avant le premier chapitre. — Sterne n'a pas de plan ou dit qu'il n'en a pas, et s'en vante; c'est fanfaronnade, en grande part, c'est aussi vérité. Il affecte, tout le temps qu'il écrit, de ne pas savoir ce qu'il écrira dans le prochain livre, ce qu'il va écrire à la page suivante, dans la phrase suivante, et réellement, deux fois sur cinq il n'en sait rien (1).

(1) « De toutes les manières de commencer un livre, en usage dans le monde connu, je suis persuadé que la mienne est la meilleure. Je suis sûr qu'elle est la plus religieuse, car je commence par écrire la première phrase, et je me confie au Tout-Puissant pour la seconde. » (*Tristram Shandy*, VIII, 2.) — « Une impulsion soudaine me traverse l'esprit : Baisse le rideau, Shandy! Je le baisse. Tire ici une ligne en travers du papier, Tristram! Je la tire. Al-

Il se lance dans des digressions si fréquentes et si longues, que, si on les retranchait, les neuf volumes en seraient réduits des deux tiers, peut-être des trois quarts, certainement plus de la moitié. Ces digressions en sont la meilleure partie à ses yeux, et la plus importante; il nous prie de bien remarquer avec quel art merveilleux elles sont incorporées au récit, et défie qu'on les supprime sans supprimer le livre avec elles (1). Mais cette prétention n'est fondée que pour une portion de l'ouvrage, le commencement; à mesure que l'auteur avance, gâté par ses succès, il se néglige, et ses digressions finissent par n'être plus que de purs et simples hors-d'œuvre sans lien quelconque avec le sujet.

A l'absence de plan se joint un autre défaut, un autre mérite, dirait Sterne, l'absence d'unité; après avoir mis au commencement les choses de la fin, au milieu celles du commencement, et notamment la préface, qu'il trouve piquant et nouveau de jeter entre le vingtième et le vingt et unième chapitre

lons! à un nouveau chapitre. Du diable si j'ai aucune autre règle pour me diriger dans cette affaire.» (*Ibid.*, IV, 10.) — « Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit; pourquoi en fais-je mention? Demandez à ma plume : c'est elle qui me mène, je ne la mène pas.» (*Ibid.*, VI, 6.) — « Ce chapitre, je le nomme le chapitre des CHOSES, et mon prochain chapitre, c'est-à-dire le premier du volume suivant, si je vis, sera mon chapitre sur les MOUSTACHES, afin de conserver quelque liaison dans mes ouvrages. » (*Ibid.*, IV, 32.)

(1) V. *Tristram Shandy*, I, 22.

du livre III, après avoir composé ainsi neuf livres, il s'arrête, non qu'il ait terminé sa rapsodie (elle est interminable), mais parce qu'il est las des efforts qu'il lui faut faire pour soutenir et pour varier ses extravagances.

*Tristram Shandy* n'est pas, dans la littérature, la seule œuvre vivante qui soit sans plan, sans unité, sans intérêt tiré du sujet, et qui, après avoir promené le lecteur par mille chemins capricieux, finisse parce que l'écrivain s'arrête, non parce que le conte est achevé. La plus illustre de ces exceptions dans l'histoire du roman, c'est *Pantagruel*. Mais entre Sterne et Rabelais, quelle différence !

Entrons chez notre curé de Meudon. Il est à table. Car, *à la composition de son livre seigneurial, il ne perdit ny employa oncques plus ny autre temps que celui qui estoit estably à prendre sa réfection corporelle, sçavoir est beuvant et mangeant*. Comment nous reçoit-il ? « Gens de bien, Dieu vous sauve et gard ! Où estes-vous ? Je ne vous peux voir. Attendez que je chausse mes lunettes. Ha ! ha ! Bien et beau s'en va quaresme, je vous voy. Et donc ? Vous avez eu bonne vinée à ce que l'on m'a dit. Vous, vos femmes, enfants, parents et familles, estes en santé désirée. Cela va bien, cela est bon, cela me plaist.»

C'est ainsi qu'il nous accueille. Tant de bonhomie chez notre hôte épanouit nos visages, nous met la joie au cœur et le rire sur les lèvres; nous lui disons que nous sommes venus pour voir son album de grotesques. Le maître est tout prêt à nous le montrer. Mais quoi! commencerons-nous à jeun? Non certes. *Auparavant, convient boire quelque peu.* « Attendez, enfants, que je boive quelque traict de cette bouteille; c'est mon vrai et seul hélicon, c'est ma fontaine caballine; c'est mon unique enthousiasme... Il est bon et frais assez, comme vous diriez, sur le commencement du second degré. Si de même vous autres buvez un grand ou deux petits coups en robe, je n'y trouve inconvénient aulcun, pourvu que du tout louez Dieu un tantinet. » Nous avons trinqué avec lui; sa belle humeur nous a gagnés, sa gaieté nous a vaincus, sa bonté nous a conquis : nous l'aimons, et il nous aime aussi, il ne demande qu'à nous faire plaisir; il va faire passer sous nos yeux les caricatures de ses géants.

Pourtant, une minute encore. Avant d'ouvrir sa collection, il a un petit mot à dire sur lui-même et sur son œuvre, rien qu'un petit mot; puis l'auteur se taira, parce qu'il ne veut pas nous ennuyer et qu'il est gentil compagnon et de joyeux commerce.

« Vous, mes bons disciples, et quelques autres fols, lisant les joyeux titres d'aucuns livres de notre invention, jugez trop facilement n'estre au dedans traité que mocqueries, folâteries et menteries joyeuses. Mais par telle légiereté ne convient estimer les œuvres des humains. Vistes-vous oncques chien rencontrant quelque os médullaire ? C'est, comme dit Platon, lib. II de Rep., la beste du monde plus philosophe. Si veu l'avez, vous avez peu noter de quelle devotion il le guette, de quel soing il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entame, de quelle affection il le brise et de quelle diligence il le sugce. Quel bien prétend-il ? Rien plus qu'un peu de moelle... A l'exemple d'iceluy vous convient estre sages pour flairer, sentir et estimer ces beaux livres de haute gresse. » Cela dit, il fait encore une fois passer le vin à la ronde. « Beuvons, je vous en prie, enfants ! car il fait beau boire tout ce mois ! »

Et le maître ouvre ses cartons à nos regards curieux. Il nous les livre, il nous les laisse, ils sont à nous ! quelle fête ! nous nous en donnons à cœur joie. Panurge, frère Jean, Bridoye, Dindenault, Raminagrobis, Picrochole, Triboullet, Grandgousier, Pantagruel, défilent sous nos yeux, et nous les

admirons tout notre saoûl, et nous rions à gorge déployée. Rabelais, buveur infatigable, nous verse à boire et rit plus haut que nous. Il ne s'amuse pas à nous retirer des mains à toute minute ses merveilleux dessins, pour exercer méchamment notre patience et nous faire un discours sur l'esthétique; il ne nous interrompt que pour boire.

A chaque page de son album comique, nous rencontrons, à la vérité, d'étranges choses : des listes d'adjectifs qui remplissent six colonnes; de prétendues énigmes versifiées, où il n'y a pas ombre de sens, et souvent des phrases en prose, qui ne sont guère plus intelligibles; l'antiquité grecque et latine citée à tout propos, au milieu des orgies, au milieu des combats, avec l'indication précise et minutieuse des textes; beaucoup de polissonneries, et même des ordures; mais, notez bien ce point, ces choses n'ont pas été mises là pour nous faire enrager. Elles ne sont pas belles, c'est vrai, mais elles sont *naturelles;* Rabelais ne les a point cherchées. Son génie ressemble à la mer, qui donne à la fois des perles et du limon; à la nature, qui fait naître avec indifférence l'ortie à côté de la rose, et qui les trouve bonnes toutes deux. Sa science et sa mémoire sont prodigieuses comme sa fantaisie : médecine, jurisprudence, théologie,

métaphysique, morale, histoire, critique, poésie, éloquence, il a tout lu, et il a tout retenu. Quand son cerveau travaille, souvenirs et inventions se pressent ensemble pour sortir, et il accueille tout. De ces éléments il résulte un livre qui est le chaos, mais ce chaos contient le monde. Le vieux père sommeille quelquefois, souvent même il est ivre; mais il est *bon,* et comme nous l'aimons beaucoup, nous lui pardonnons beaucoup.

Le pasteur de Sutton est un autre homme. Il n'a pas l'immense bonhomie de son ancêtre, ni son immense savoir, ni son immense éclat de rire. Dans Rabelais il y a de l'infini; nous apercevons partout la limite dans Sterne. Cet infini que nous sentons dans *Gargantua*, dans *Pantagruel*, nous inspire pour le créateur de ces géants et de ces mondes, au milieu même de ses folies, une espèce de vénération. *Tristram Shandy* ne nous imprime pas cette peur sacrée; la seule impression que nous laissent les sottises de l'écrivain, c'est un agacement nerveux indicible et une envie démesurée de lui donner des coups de bâton. Il y a du dieu dans Rabelais, — du diable aussi : dans Sterne il y a du singe. Son érudition est affectée, son rire est affecté et quelquefois ses larmes, son ivresse est af-

fectée; je le soupçonne fort de ne boire que de l'eau.

. . . . . (1).

Et pourtant, les excentricités de Sterne ont un côté philosophique, qu'il est juste de ne pas laisser dans l'ombre. La leçon qu'on en peut tirer est celle que le philosophe de Sinope donnait à la foule en remontant seul la rue, pendant qu'elle la descendait en masse. Il n'est pas inutile qu'il y ait dans le monde des hommes qui nous contrecarrent, heurtent nos idées, nos coutumes, nos méthodes; cela nous fait réfléchir sur la valeur de nos cou-

(1) Nous ne citons pas ici les principales excentricités de Sterne, pour plusieurs bonnes raisons, entre autres parce qu'il faudrait reproduire au moyen de la gravure sur bois (et cela ne vaut pas la dépense), tantôt des lignes courbes ou brisées que sa plume se divertit à tracer au beau milieu du texte, tantôt une table marbrée ou composée de petits carrés noirs et blancs qu'il dessine tout à coup, avec soin, en défiant le lecteur de comprendre ce que cela veut dire. « Lisez, lisez, lisez, lisez, ô lecteur ignorant! lisez, ou par le savoir du grand saint Paraleipomenon! vous ne serez pas plus capable de pénétrer le sens moral de la table marbrée ci-jointe (emblème bigarré de mon ouvrage) que le monde avec toute sa sagacité n'a été capable de découvrir la quantité d'idées, de vérités et de faits qui restent encore mystérieusement cachés sous le voile obscur de la table noire, offerte plus haut à vos yeux. » (*Tristram Shandy*, III, 36.)

« Je commence maintenant à bien entrer dans mon sujet; et, à l'aide d'un régime de légumes, je ne fais pas de doute que je ne sois capable de continuer mon histoire sur une ligne passablement droite..., etc. » (*Ibid.*, VI, 40.)

Un chapitre commence ainsi: « Pt... r. ing. — twing — twing — prut — trut; c'est un abominable violon. Tr.. a.. e.. i.. o.. u —

tumes, de nos méthodes et de nos idées, et le résultat de cette réflexion est quelquefois de donner raison au cynique. Il n'est pas inutile qu'il y ait dans le monde des hommes qui nous désenchantent, nous montrent l'envers du tableau, le squelette de la beauté, les cordes et les poulies du théâtre : cela nous rappelle que nous sommes trop souvent dupes des apparences et que tout n'est que vanité.

Prenez, par exemple, le septième livre de *Tristram Shandy*, où Sterne raconte son voyage en France. Il est assez facile d'en dégager un sens phi-

twang... Diddle, diddle, diddle, diddle, diddle, diddle, dum..... twaddle diddle, tweddle diddle, twiddle diddle — twoddle diddle — twuddle diddle — prut-trut — krish-krash-krush, etc. » (*Tristram Shandy*, V, 15.)

Ou encore : « Je vous prie, passez-moi mon bonnet de fou ; je crains, Madame, que vous ne soyez assise dessus ; il est sous le coussin. — Bon ! je vais le mettre. » (*Ibid.*, VII, 26.)

Quand on rencontre ces froides extravagances, on est de l'avis de Thackeray : « Le comique de Swift et de Rabelais, dont il se prétend le successeur, sortait de leur génie aussi naturellement que le chant sort du gosier d'un oiseau, et jamais leur gaieté ne leur fait perdre leur dignité d'homme. Ils rient leur grand rire cordial qui secoue leur large poitrine sous l'impulsion de la nature. Mais cet homme ne laisse jamais son lecteur en paix, il ne permet pas à son auditoire de prendre un instant de repos. Etes-vous tranquille, il s'imagine qu'il doit vous exciter, et le voilà la tête en bas et les pieds en l'air ; ou bien il se faufile derrière vous, et glisse dans votre oreille une sale histoire. Cet homme est un grand bouffon, non un grand humoriste. Il se met à l'ouvrage systématiquement et de sang-froid, peint sa figure, met son bonnet de fou et son costume bariolé, étend par terre son tapis et fait la cabriole. »

(*The English Humourists of the eighteenth century.*)

losophique, pour qu'on ne puisse pas adresser à la critique le reproche flatteur de le lui avoir prêté. En donnant, d'après le *Guide du voyageur*, le dénombrement des rues de Paris et la description des monuments de Calais avec les trois noms latins de cette ville (1); en menaçant encore son pauvre lecteur des cinquante pages de Rapin Thoyras sur le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et de ses compagnons (2), Sterne n'a-t-il pas voulu railler ces voyageurs naïfs qui ne voient une contrée que par les yeux de leur *Guide*, et qui, sans connaissance de l'histoire, sans notion d'architecture, se persuadent trouver un vif intérêt dans la contemplation d'un tas de pierres? Pour lui, qu'est-ce qui l'intéresse en voyage? Est-ce la grande horloge de Lippius, qu'on admire à Lyon, ou l'Histoire de la Chine en caractères chinois, conservée à la bibliothèque des Jésuites? Non, c'est un cocher qui jure en faisant claquer son fouet; une paysanne rose qui revient de la messe; un pauvre âne si chargé qu'il n'en peut mais, et auquel il s'amuse à faire manger un

(1) « Calais, Calatium, Calusium, Calesium. » (*Tristram Shandy*, VII, 5.)

(2) « Comme cela ne prendra pas plus de cinquante pages, ce serait faire tort au lecteur de ne pas lui raconter en détail cette romanesque histoire, ainsi que le siége lui-même, d'après les propres termes de Rapin. » (*Ibid.*)

macaron; des villageois qui, leurs travaux finis et le soleil couché, dansent aux sons de la flûte d'un jeune garçon boiteux.

Cette idée est originale, féconde; elle a donné naissance à un joli petit livre, le *Voyage sentimental;* mais *Tristram Shandy* est bien supérieur. Le *Voyage sentimental* a moins de défauts; il est court, grand mérite et suprême avantage; mais les beautés qu'il compte ne peuvent pas entrer en comparaison avec celles de *Tristram Shandy.*

Quelles sont donc ces beautés, et qu'admirez-vous enfin? — Deux caractères.

Deux caractères. Qu'on ne dise pas que c'est peu, car *un* caractère est beaucoup. Combien en comptons-nous dans la littérature? Quand nous lisions les romans signés des noms les plus illustres, les drames, les tragédies, les comédies des maîtres, combien avons-nous rencontré de personnages si vrais, si originaux, si vivants, qu'ils ont pris et gardé dans notre imagination un corps et une physionomie, que leurs traits, leur démarche, leur accent, leurs gestes, nous sont plus familiers que ceux de nos amis, qu'ils ont existé, nous en sommes sûrs, et qu'il nous semble les avoir vus quelque part?

Il est beau d'ourdir avec goût, richesse et fantaisie, le tissu d'une intrigue savante; il est beau d'entremêler des situations multiples et variées qui, sans fatiguer l'imagination du lecteur ni choquer sa raison, tiennent son attention en éveil, et le promènent ou l'entraînent, à travers une suite de surprises, jusqu'à un dénoûment imprévu et pourtant naturel. Il est beau, plus beau encore, d'incarner une passion dans chaque personnage, et dans l'œuvre une idée philosophique; d'élever le roman ou le drame à la hauteur d'un enseignement, et, sans rien ôter à l'action de son intérêt dramatique, d'y ajouter l'intérêt supérieur d'une leçon de morale ou d'une étude de psychologie. Mais créer des caractères! peupler le monde idéal d'individus qui vivent et existent à jamais! donner à ces fantômes une telle réalité, qu'à côté d'eux, les individus que nous appelons réels par cette raison spécieuse qu'ils ont un corps, nous apparaissent comme les véritables ombres! leur donner une telle personnalité, que chacun d'eux possède, sous des ressemblances générales, un cachet particulier qui le distingue, et que ce nombre petit, mais indéfini, de types immortels représente à la fois le cercle très-restreint des passions humaines et l'inépuisable variété de la nature!

Voilà la merveille de l'art, et la partie divine du génie; c'est par là que la poésie est une création, et que les poëtes méritent d'être nommés des dieux.

---

## CHAPITRE XV

### LES DADAS DE L'ONCLE TOBIE ET DE M. SHANDY.

L'oncle Tobie et M. Shandy, son frère, tels sont les deux caractères à moitié comiques, à moitié touchants, entièrement vrais l'un et l'autre, que la littérature anglaise a reçus des mains de Sterne et qu'elle a placés parmi les plus beaux joyaux de sa couronne. Autour de ce double diamant, dont l'éclat le cède à peine à celui des diamants de Shakespeare, brillent plusieurs perles fines qui ont aussi leur prix : Yorick, le caporal Trim, le docteur Slop, Mistress Shandy, Suzanne, etc.

Les deux frères vivent à la campagne dans un village quelconque de l'Angleterre, un village de fantaisie, *Shandy*, et leur habitation est *Shandy Hall*. La retraite, la lecture, et surtout le sang qui coule dans leurs veines (toute la famille Shandy

a un petit coup de marteau), en ont fait deux originaux.

L'oncle Tobie est un ancien capitaine, qu'un éclat de pierre reçu dans l'aine, au siége de Namur, à l'attaque de la contrescarpe située devant la porte Saint-Nicolas, a contraint d'abandonner le service. Il a pour domestique le caporal Trim, brave garçon irlandais, qui a fait avec lui et sous ses ordres la campagne de Flandre, jusqu'au jour où il a été, lui aussi, interrompu dans la carrière par un coup de feu au genou.

Durant quatre ans entiers, assez inutilement passés à Londres entre les mains des médecins, l'oncle Tobie, retenu par sa blessure au lit ou dans sa chambre, n'a connu d'autre soulagement à ses souffrances que le récit de ses batailles, de ses siéges et surtout du dernier, qu'il répétait avec un plaisir infini à toutes les personnes qui venaient le voir. Ce plaisir était pourtant mêlé d'une certaine dose de peine, provenant de l'extrême difficulté qu'avait l'oncle Tobie à faire comprendre aux profanes les différences ou les nuances qui existent entre l'escarpe et la contrescarpe, le glacis et le chemin couvert, la demi-lune et le ravelin; et ce qui compliquait encore les affaires, c'était qu'à l'endroit le plus intéressant de tout le siége, l'en-

droit dont la description devait être particulièrement animée et précise, l'endroit où il avait reçu sa blessure, le sol était coupé et recoupé en tous sens d'une multitude de tranchées, de rigoles, d'écluses et de petits ruisseaux.

Un matin qu'il était dans son lit, couché sur le dos, l'idée lui vint que s'il pouvait acheter et faire coller sur un tableau quelque chose comme une vaste carte de la ville et de la citadelle de Namur avec ses environs, ce serait pour lui un grand soulagement. Il s'en procura une. En quinze jours d'une application minutieuse et assidue, il fut capable d'articuler son récit avec une clarté suffisante; deux mois ne s'étaient pas écoulés qu'il était devenu tout à fait éloquent, et non-seulement il pouvait conduire avec le plus grand ordre l'attaque de la contrescarpe avancée, mais il était en état de passer la Meuse et la Sambre, de faire des diversions jusqu'à la ligne de Vauban, et de donner à ses visiteurs, de chacune de ses autres attaques, une relation aussi nette que de celle de la porte Saint-Nicolas, où il avait eu l'honneur de recevoir sa blessure.

Avant que la première année de sa réclusion fût révolue, il n'y avait pas de ville fortifiée en Italie ou en Flandre dont l'oncle Tobie ne se fût procuré

le plan, lisant et collationnant avec soin les histoires de leurs siéges, lectures qu'il faisait toutes avec tant d'application et de plaisir qu'il en oubliait son dîner, sa blessure, sa réclusion, son existence même. La seconde année, il acheta Ramelli et Cataneo, traduits de l'italien, Stévinus, Moralis, le chevalier de Ville, Lorini, Coehorn, Sheeter et le comte de Pagan, le maréchal Vauban, Blondel, enfin presque autant de livres d'architecture militaire que Don Quichotte se trouva posséder de romans de chevalerie, quand le curé et le barbier envahirent sa bibliothèque. Vers le commencement de la troisième année, l'oncle Tobie trouva nécessaire d'avoir quelque notion des projectiles, et jugeant qu'il valait mieux puiser la science à sa source, il commença par Tartaglia, lequel, paraît-il, fut le premier qui vit et montra qu'on se trompe en croyant qu'un boulet de canon fait tout ce dégât en ligne droite. L'oncle Tobie ne fut pas plutôt édifié sur la route que le boulet de canon ne suivait pas, qu'il résolut de découvrir la route que le boulet suivait. Le voilà donc en marche de nouveau avec le vieux Maltus qu'il étudia dévotement. De là il passa à Galilée et à Torricelli (1).

(1) Notre analyse est composée, autant que possible, des expressions mêmes de Sterne. Mais partout où nous citerons le texte avec quelque suite, nous mettrons des guillemets.

Il était un soir assis à sa table avec ses cartes devant lui.

« Cette table étant un peu petite pour l'infinité de grands et de petits instruments scientifiques qui y étaient habituellement entassés, il lui arriva, en voulant atteindre sa boîte à tabac, de jeter son compas à terre, et en se baissant pour ramasser le compas, avec sa manche il entraîna son étui de mathématiques et les mouchettes ; et comme il était en veine d'accidents, en essayant de rattraper les mouchettes dans leur chute, il fit tomber M. Blondel de la table, et le comte de Pagan par-dessus. Il était inutile à un homme estropié comme mon oncle Tobie, de songer à réparer ces malheurs lui-même ; il sonna son serviteur Trim.

« Trim, dit mon oncle Tobie, vois, je t'en prie, le désordre que je viens de faire ici. Il faut que je trouve une meilleure invention, Trim. Ne peux-tu pas prendre ma règle, mesurer la longueur et la largeur de cette table, et puis aller m'en commander une plus grande du double? — Oui, sans doute, plaise à Votre Honneur, répondit Trim en s'inclinant, mais j'espère que Votre Honneur sera bientôt assez bien pour aller à sa maison de campagne, où, (puisque Votre Honneur prend tant de plaisir aux fortifications), nous pourrions arranger

la chose aux fines herbes..... — Tu es le bien venu, Trim, dit mon oncle Tobie, parle, mon brave; dis sans crainte ce que tu penses. — Eh bien donc, répliqua Trim, (ne baissant pas les oreilles et ne se grattant pas la tête comme un lourdaud de paysan, mais rejetant ses cheveux en arrière, et se tenant aussi droit que devant son peloton), je pense, dit le caporal avançant un peu sa jambe gauche, qui était l'estropiée, et indiquant de sa main droite ouverte, une carte de Dunkerque fixée avec des épingles à la tenture de la chambre, je pense, (avec une humble soumission au jugement supérieur de Votre Honneur), que ces ravelins, bastions, courtines et ouvrages à cornes, font une bien pauvre figure ici, sur le papier, et ne sont que de la camelotte auprès de ce que Votre Honneur et moi pourrions faire si nous étions à la campagne tout seuls avec un quart ou mieux un tiers d'arpent pour en faire ce qu'il nous plairait. Comme voici l'été qui arrive, Votre Honneur pourrait s'asseoir au grand air et me donner la nographie... (l'iconographie, dit mon oncle) — de la ville ou de la citadelle devant laquelle il plairait à Votre Honneur de mettre le siége, et je veux être fusillé par Votre Honneur sur le glacis même, si je ne la fortifie pas à l'idée de Votre Honneur. — J'ose dire que tu le

ferais, Trim, dit mon oncle. — Car si Votre Honneur, poursuivit le caporal, pouvait seulement me marquer le polygone avec ses lignes et angles exacts... (je le pourrais très-bien, dit mon oncle)— je commencerais par le fossé, et si Votre Honneur pouvait m'en donner la vraie largeur et la vraie profondeur..... (je le puis, Trim, à un cheveu près, dit mon oncle) — je rejetterais la terre de ce côté-ci vers la ville pour l'escarpe, et de ce côté-là vers la campagne, pour la contrescarpe — (très-bien, Trim, dit mon oncle Tobie), et quand je les aurais talutées à votre idée, je revêtirais le glacis de mottes de terre, comme sont faites les plus belles fortifications en Flandre, et je ferais aussi les murs et les parapets avec des mottes de terre. — Les meilleurs ingénieurs les appellent gazons, Trim. — Que ce soient des gazons ou des mottes, peu importe; Votre Honneur sait que cela vaut dix fois mieux qu'un revêtement de brique ou de pierre. — C'est vrai, dit mon oncle Tobie, en faisant un signe d'assentiment, c'est vrai, Trim, en thèse générale; car un boulet de canon entre dans le gazon tout droit sans faire ébouler des décombres qui pourraient remplir le fossé (comme ce fut le cas à la porte Saint-Nicolas), et faciliter le passage. — Votre Honneur entend ces choses-là, repartit le caporal Trim,

mieux qu'aucun officier au service de Sa Majesté; mais s'il plaisait à Votre Honneur de laisser là la commande de la table, et si nous pouvions partir pour la campagne, je travaillerais comme un cheval sous la direction de Votre Honneur, et je lui ferais des fortifications à s'en lécher un peu les doigts, avec toutes leurs batteries, sapes, fossés et palissades, que ce serait la peine de venir pour les voir, à cheval ou à pied, de vingt milles à la ronde!

« Mon oncle Tobie était devenu rouge comme l'écarlate pendant que Trim allait son train..... Le projet et la description du caporal l'enflammaient. — Trim! s'écria-t-il, tu en as dit assez. — Nous pourrions ouvrir la campagne, continua Trim, le jour même que Sa Majesté et les alliés la commenceraient, et démolir les fortifications ville par ville, aussi vite que... — Trim, dit mon oncle Tobie, pas une parole de plus! — Votre Honneur, continua Trim, pourrait, toute la belle saison, me donner ses ordres du fond de son fauteuil, et moi je... — Pas une parole de plus, Trim! dit mon oncle Tobie. — Et puis Votre Honneur y trouverait non-seulement du plaisir et un bon passe-temps, mais un bon air, un bon exercice, une bonne santé; et la blessure de Votre Honneur serait guérie en un mois. — Tu en as dit assez, Trim, répéta mon oncle Tobie, mettant

sa main dans le gousset de sa culotte, j'aime prodigieusement ton idée. — Et si Votre Honneur le permet, j'irai à l'instant même acheter une bêche de pionnier que nous emporterons avec nous, et je commanderai une pelle, une pioche, et une couple de...— Pas une parole de plus, Trim, dit mon oncle Tobie sautant sur une jambe, tout transporté d'enthousiasme, et mettant une guinée dans la main de Trim; caporal, pas une parole de plus! mais descends à l'instant même, mon garçon, et monte-moi de suite à souper.

« Trim descendit en courant et rapporta le souper de son maître; soin superflu! le plan d'opération de Trim trottait tellement dans la tête de mon oncle Tobie, qu'il ne put toucher à son souper. — Trim, dit mon oncle, mets-moi au lit. Ce fut tout un. La description du caporal avait tellement enflammé son imagination qu'il ne put fermer l'œil (1). »

Le lendemain, l'oncle Tobie emballait ses cartes, ses livres, ses instruments, et avec le secours d'une béquille d'un côté, et de Trim de l'autre, il se mettait en route pour *Shandy*. Il possédait dans ce village une jolie petite maison, attenante à celle de son frère, et derrière la maison, un jardin potager d'environ un demi-arpent. Au fond du jardin il y

(1) *Tristram Shandy*, II, 5.

avait un boulingrin contenant juste autant de terrain que le caporal Trim en désirait. C'est là qu'ils commencèrent les opérations. Dès qu'une ville était investie (avant, quand le projet était connu), l'oncle Tobie en prenait le plan et le développait sur une échelle de la grandeur exacte du boulingrin. Puis le caporal Trim, avec un gros peloton de ficelle et une quantité de petits piquets fichés dans la terre, reproduisait sur le sol toutes les indications du papier. On déterminait alors la profondeur et l'inclinaison des fossés, le talus du glacis et la hauteur précise des parapets. Lorsque la place était prête et mise en respectable état de défense, elle était investie, et l'oncle Tobie et le caporal commençaient à ouvrir leur première parallèle. Afin d'avoir plus de place, l'oncle Tobie prit la liberté d'empiéter sur son jardin potager, de sorte qu'il ouvrait habituellement sa première et sa seconde parallèle entre deux rangées de choux et de choux-fleurs. Quand le duc de Marlborough faisait un logement, l'oncle Tobie en faisait un aussi, et quand la face d'un bastion était abattue ou une défense ruinée, le caporal prenait sa pioche et en faisait autant; c'est ainsi qu'ils allaient, gagnant du terrain et se rendant maîtres des ouvrages, l'un après l'autre, jusqu'à ce que la ville tombât entre leurs

mains. « Pour une personne heureuse du bonheur des autres, il n'y aurait pas eu de plus beau spectacle au monde que de voir (cachée derrière la charmille le matin d'un jour de poste), l'oncle Tobie et Trim sur ses pas, sortir triomphalement de la maison, l'un la gazette dans sa main, l'autre une bêche sur l'épaule pour exécuter jusqu'à la moindre direction du journal (1). »

Peu à peu ils trouvaient des idées nouvelles, des perfectionnements, des agrandissements. Ce fut d'abord quatre beaux ponts-levis, puis une couple de portes avec des herses, puis une guérite où le caporal et l'oncle pouvaient conférer et tenir leurs conseils de guerre. Trim imagina aussi un modèle de ville, et l'oncle Tobie trouvant qu'une ville avait l'air ridicule sans église, en ajouta une superbe avec clocher. Le caporal était d'avis d'y mettre des cloches; l'oncle Tobie dit qu'il valait mieux employer le métal à fondre du canon; on commença par des pièces d'un demi-pouce de calibre; on finit par des mortiers taillés dans les bottes fortes de M. Shandy.

Rien n'est amusant et rien n'est touchant comme le sérieux du bon capitaine dans ces innocents enfantillages. Les jours où l'on devait faire une ma-

(1) *Tristram Shandy*, VI, 22.

nœuvre importante ou quelque coup d'éclat, il se mettait en grande tenue, l'épée au côté et sa perruque à la Ramillies sur la tête, et « il entrait en campagne avec une telle splendeur qu'on aurait pu y voir la satire la plus raffinée de l'ostentation et de la fanfaronnerie avec laquelle Louis XIV avait commencé la guerre, s'il eût été dans la nature de cet homme excellent d'insulter qui que ce soit (1). » M. Shandy lui reprochait souvent les sommes qu'il dépensait à ces joujoux coûteux : douze guinées pour des pontons, six pour un pont-levis hollandais, sans parler du petit train d'artillerie en cuivre, commandé pour le siége de Messine, avec vingt autres préparatifs. L'oncle Tobie répondait : — « Frère, qu'importe, puisque nous savons que c'est pour le bien de la nation (2) ? »

Lorsqu'arriva la paix d'Utrecht, quel chagrin pour le vieux soldat ! Plus de travaux ! plus de siéges ! plus de combats ! plus de gloire ! Il allait de temps en temps faire un petit tour et s'assurer que l'on démolissait le port et les fortifications de Dunkerque, conformément à la stipulation. « Trim voulait commencer la démolition en faisant une brèche aux remparts. — Non, cela ne vaut rien, caporal ! dit

(1) *Tristram Shandy*, VI, 22.
(2) *Ibid.*, III, 22.

mon oncle Tobie; en nous y prenant de cette manière avec la ville, la garnison anglaise n'y sera pas en sûreté une heure; parce que si les Français sont traîtres..... — Ils sont traîtres comme des diables, plaise à Votre Honneur, dit le caporal. — Cela me fait toujours de la peine quand je l'entends, Trim, dit mon oncle Tobie; car ils ne manquent pas de bravoure personnelle; si donc une brèche est faite aux remparts, ils peuvent entrer dans la place et s'en rendre maîtres quand il leur plaira. — Qu'ils y entrent, dit le caporal en levant des deux mains sa bêche de pionnier, comme s'il allait tout abattre autour de lui; qu'ils entrent s'ils l'osent, plaise à Votre Honneur. — Dans un cas comme celui-ci, caporal, dit mon oncle Tobie, faisant glisser sa main droite jusqu'au milieu de sa canne, et la tenant, l'index étendu, comme un bâton de commandement, il ne s'agit pas de considérer ce que les ennemis osent ou n'oseront pas, il faut agir avec prudence. Nous commencerons par les ouvrages extérieurs, tant du côté de la mer que du côté de la terre, et particulièrement par le fort Louis, le plus éloigné de tous; nous le démolirons d'abord; puis le reste successivement, à droite et à gauche, en nous rapprochant de la ville; alors nous démolirons le môle; ensuite, nous comblerons le port; enfin, nous nous

retirerons dans la citadelle, et nous la ferons sauter. Après quoi, caporal, nous nous embarquerons pour l'Angleterre. — Nous y *sommes*, dit le caporal revenant à la réalité. — C'est vrai, dit mon oncle Tobie en regardant l'église (1). »

Quant à M. Shandy, c'est un homme instruit, qui a voyagé, vu un peu le monde, lu beaucoup de livres, et qui surtout a tiré de ses lectures par la réflexion solitaire, le parti le plus singulier. Son esprit, doué d'une activité peu commune, mais raisonneur, systématique, absolu, s'est formé sur toute chose une opinion, et cette opinion est aussi bizarre qu'obstinée. Il n'y a pas un degré de la vie de l'homme « depuis l'instant rapide et l'acte même de sa conception, jusqu'à cette seconde enfance où il n'est plus qu'une ombre traînant ses pieds dans des savates, » qui ne lui ait fourni une théorie bien aimée, toute à lui et toute absurde. Quand il avait un système, il était comme les logiciens sont tous, il remuait le ciel et la terre, tordant, torturant la nature pour justifier ses paradoxes. Il professait des doctrines extraordinaires sur le siége de l'âme,

(1) *Tristram Shandy*, VI, 33, le second chapitre 33, car il y en a deux; c'est une facétie de Sterne. « Je recommence le chapitre, » dit-il après l'avoir terminé.

sur la haute dignité intellectuelle des nez aquilins, sur le chaud et l'humide radical, sur le rôle des verbes auxiliaires dans l'éducation, sur les qualités d'un parfait pédagogue, sur les devoirs du gouvernement paternel. « Si j'étais un prince absolu, disait-il en remontant sa culotte des deux mains comme il se levait de son fauteuil, j'établirais à toutes les avenues de ma métropole des juges capables, chargés de prendre connaissance des affaires de chaque fou qui s'y rendrait; au cas où, après un loyal et candide examen, ces affaires ne paraîtraient pas assez importantes pour qu'il dût quitter son foyer domestique et venir avec armes et bagages, traînant à ses talons sa femme, ses enfants, les fils de son fermier, etc., etc., on les renverrait tous, de constable en constable, comme des vagabonds, jusqu'au lieu de leur résidence légale (1). »

Mais, de toutes les idées excentriques de M. Shandy, voici la plus excentrique: il croyait à l'existence d'une espèce d'influence magique irrésistiblement exercée sur nos caractères et sur toute notre vie par nos noms de baptême. « Combien de Césars et de Pompées, disait-il souvent, par la seule inspiration de ces beaux noms se sont rendus dignes de les porter! et quelle masse de gens obs-

(1) *Tristram Shandy*, I, 18.

curs seraient devenus des hommes distingués ou peut-être supérieurs, si on n'avait pas totalement déprimé leur caractère et réduit à zéro leur esprit, en les *nicodémisant !* » En conséquence, il attachait au choix des noms de baptême une importance capitale, et perdait toute patience quand il voyait des parents peu éclairés nommer l'enfant de leur amour, avec autant, que dis-je? avec plus d'insouciance que s'ils eussent eu à choisir entre *Ponto* et *Cupidon* pour leur petit chien! Pour lui, il divisait tous les prénoms en trois classes: les neutres ou indifférents, qui ne signifiaient rien, comme *André*, *Jacques*, *Thomas*; on avait autant de chance avec ces noms-là de devenir un coquin ou une ganache qu'un grand homme; les excellents, comme *William*, *Trismégiste*, *Archimède*; et les dangereux, parmi lesquels il haïssait, méprisait et redoutait surtout le nom de *Tristram*.

Cette folie d'un individu raisonnable, sensé pour tout le reste et timbré sur un point, cette passion qui naît un beau jour, se développe, et peu à peu envahit tout l'homme: voilà ce que Sterne appelle un *dada* (1). Nous avons tous notre dada, notre cheval de bois, sur lequel nous galopons comme

(1) Hobby-horse.

des enfants, tantôt avec une allure pleine de dignité, tantôt avec une fureur endiablée. Notre dada fait si bien partie de nous-même que, ne le distinguant pas de notre personne, très-souvent nous n'en connaissons pas l'existence; mais, par cette même raison, on ne peut lui donner le plus léger coup sans que nous le sentions, et vivement; on ne peut frapper le cheval sans cingler aussi le cavalier, à l'endroit le plus susceptible de son être.

---

## CHAPITRE XVI

### CARACTÈRES DE L'ONCLE TOBIE ET DE M. SHANDY.

Les *dadas* des deux frères ne nous donnent que l'esquisse de leurs physionomies. C'est à développer leurs caractères que Sterne déploie toute sa merveilleuse adresse, et qu'il fait preuve d'une intelligence profonde non-seulement du cœur humain, mais de l'art dramatique. Dans cette peinture, il a ménagé avec tant d'esprit les ressemblances et les contrastes, l'unité de l'ensemble et la variété des détails, l'harmonie de l'idéal et les mille et une nuances de la vie, qu'on peut douter si dans toute la littérature il existe deux êtres plus vrais, plus réels, plus semblables à l'homme que ces deux originaux possédés chacun d'une manie si étrange.

Tous deux sont bons, francs et généreux de leur nature, tous deux ont, l'un pour l'autre, l'amour le plus sincère, le plus tendre, que jamais frère ait eu pour son frère. Mais M. Shandy est vif, impatient, susceptible, agressif, irritable; c'est la sen-

sibilité même de la tête aux pieds. Les inégalités de son humeur sont si bizarres et les transitions en sont si brusques, qu'elles déroutent toute prévision. De sa conduite dans telle ou telle circonstance, il est impossible de conjecturer ce qu'il fera dans une cir constance pareille. Il a cent manières différentes de prendre les contrariétés qui fondent sur lui. Un jour il se laissera aller (car il est beau parleur) à un réquisitoire éloquent contre le sort, maudissant les hommes et la nature, et se demandant pourquoi il a été conçu; un autre jour, il se jettera comme une masse inerte sur son lit, pour y rester immobile et muet durant une heure et demie; le lendemain, à l'ouïe d'un nouvel accident qu'on tremble de lui révéler (tant on redoute l'explosion de sa colère ou de son désespoir) : « Je m'y attendais, » dira-t-il, en retroussant sa robe de chambre.

Sa patience est incessamment mise à l'épreuve par la simplicité de l'oncle Tobie, surtout par son *dada*. Il tâche de prendre sur lui-même assez d'empire pour subir, sans éclater, les perpétuels discours du capitaine sur son sujet favori. Le plus souvent il lui suffit de quitter sa chaise et de faire une ou deux fois le tour de la chambre ; puis il se rassied, un peu calmé. Ou bien il aspire plein ses poumons d'air, et levant les yeux vers le plafond,

il les vide aussi lentement qu'il peut. Mais quelquefois sa colère part comme la poudre; il s'emporte, et aussitôt se repent de toute son âme; la peine qu'il ressent est dix fois plus grande que celle qu'il cause.

« Quant aux *ouvrages à cornes* (ouf! soupira mon père), quant aux ouvrages à cornes, continua mon oncle Tobie s'adressant au docteur Slop, c'est une portion très-considérable des ouvrages extérieurs. Nous les faisons généralement pour couvrir les endroits que nous soupçonnons être plus faibles que le reste; ils sont formés de deux épaulements ou demi-bastions; ils sont très-jolis, et si vous voulez faire un tour avec moi, je m'engage à vous en faire voir un qui en vaut bien la peine...—Par la mère qui nous a portés! frère Tobie, dit mon père n'y pouvant plus tenir, vous impatienteriez un saint! Non-seulement vous nous avez replongés, je ne sais comment, au beau milieu de votre éternel sujet, mais votre tête est si pleine de ces maudits ouvrages, que, quoique ma femme soit dans les douleurs, et que vous l'entendiez crier, vous ne serez content que quand vous aurez emmené l'accoucheur...—Chirurgien-accoucheur, s'il vous plaît, dit le docteur Slop.— De tout mon cœur, répliqua mon père; peu m'importe le nom dont on vous appelle. Mais je voudrais que toute la

science des fortifications fût au diable avec tous ses inventeurs; elle a causé des milliers de morts, elle finira par causer la mienne. Je ne voudrais pas, je ne voudrais pas, frère Tobie, avoir la cervelle aussi pleine de sapes, de mines, de blindes, de gabions, de palissades, de ravelins, de demi-lunes et autres niaiseries, quand on me donnerait Namur et toutes les villes de Flandre par-dessus le marché!

« Mon oncle Tobie souffrait patiemment les injures, non par manque de courage, non par insensibilité ou lenteur d'intelligence; il sentit cette insulte de mon père aussi vivement que tout autre l'eût sentie à sa place. Mais il était d'une nature paisible, pacifique, bienveillante, si douce et si harmonieuse!... il n'aurait pas eu le cœur de se venger d'une mouche. Va, dit-il un jour à dîner, à une mouche énorme qui avait bourdonné autour de son visage, et l'avait tourmenté cruellement tout le temps qu'il était à table, et qu'avec une peine infinie il avait enfin attrapée au vol; je ne te ferai pas de mal, dit mon oncle Tobie, se levant de son fauteuil et traversant la salle, la mouche dans sa main; je ne toucherai pas un cheveu de ta tête; va, dit-il en levant le châssis, et en ouvrant la main pour la laisser échapper, va, pauvre diablesse,

va-t'en; le monde est, ma foi! bien assez grand pour nous contenir tous les deux (1).

.... « Aussitôt que mon père eût fini d'insulter son dada, il détourna son visage, sans la moindre émotion, du docteur Slop auquel il s'adressait, et regarda mon père en face d'un air si rayonnant de bonté, d'un air si paisible, si fraternel, si inexprimablement tendre pour lui, que mon père en fut pénétré jusqu'au cœur. Il se leva précipitamment de sa chaise, et saisissant les deux mains de mon oncle Tobie : Frère Tobie, lui dit-il, je te demande pardon; excuse, je t'en prie, cette humeur emportée que je tiens de ma mère.— Mon cher, cher frère, répondit mon oncle Tobie, se levant avec l'aide de mon père, ne parlez plus de cela; vous seriez le bienvenu, frère, quand vous en diriez dix fois autant. — C'est une méchanceté, répliqua mon père, de blesser qui que ce soit; un frère,

(1) « All was mixed up so kindly within him, my uncle Toby had scarce a heart to retaliate upon a fly. — Go — says he, one day at dinner, to an overgrown one which had buzzed about his nose, and tormented him cruelly all dinner-time, — and which, after infinite attempts, he had caught at last, as it flew by him; — I'll not hurt thee, says my uncle Toby, rising from his chair, and going across the room, with the fly in his hand, — I'll not hurt a hair of thy head : — Go, says he, lifting up the sash, and opening his hand as he spoke, to let it escape; go, poor devil, get thee gone, why should I hurt thee? — This world surely is wide enough to hold both thee and me. »

c'est plus mal encore; mais blesser un frère d'humeur si douce, si incapable de malice, si incapable de rancune! c'est bas! par le ciel! c'est lâche! — Vous seriez le bienvenu, frère, dit mon oncle Tobie, quand vous en diriez cinquante fois autant (1). »

L'oncle Tobie, c'est la bonté même. Qu'il est beau dans la page qu'on vient de lire! qu'il est beau dans cet autre endroit du livre, où Sterne nous le montre, le menton reposant paisiblement sur la traverse de sa béquille, et cette douce pression de tous ses traits ajoutant quelques rayons de plus à la bienveillance infinie qui resplendit sur son visage (2)! Il n'est pas éloquent, il n'est pas susceptible, il n'est pas vif et prompt comme son frère; néanmoins, il est homme; il peut lui arriver, comme à toutes les natures tranquilles, de sortir momentanément de son calme, et dans ces occasions très-rares, le moindre mot qu'il prononce un peu plus vite ou un peu plus haut que d'habitude, cause plus de surprise et produit plus d'effet que tous les emportements de M. Shandy. Je suppose que le caporal Trim devait trouver son maître bien terrible,

(1) *Tristram Shandy*, II, 12.
(2) *Ibid.*, IV, 2.

quand celui-ci était assez sérieusement fâché pour lui retirer son sobriquet et l'appeler James Butler.

Une fois, une seule fois, les coups répétés que son frère porte à son *dada*, l'excitent à en prendre la défense avec une vivacité presque passionnée :

« Si, quand j'étais écolier, je ne pouvais entendre battre un tambour sans que mon cœur battît avec lui, était-ce ma faute? Quand nous lisions le siége de Troie qui dura dix ans et huit mois (quoique avec un train d'artillerie comme celui que nous avions à Namur, la ville eût pu être emportée en une semaine), n'étais-je pas aussi attristé de la destruction des Grecs et des Troyens qu'aucun autre enfant de l'école? Aucun de vous a-t-il versé plus de larmes sur Hector, et quand le roi Priam vint au camp redemander son corps et retourna à Troie en pleurant sans l'avoir obtenu, vous savez, frère, que je ne pus dîner... Ai-je besoin qu'on me dise qu'une créature aussi douce, aussi paisible que l'homme, née pour l'amour, la miséricorde, la bienveillance, n'était pas faite pour la guerre? Mais pourquoi n'ajoutez-vous pas que, si la nature l'en éloigne, la nécessité peut l'y contraindre? Car, qu'est-ce que la guerre? qu'est-ce, quand on combat comme nous avons combattu, pour la liberté et pour l'honneur, sinon rassembler sous les armes

une nation inoffensive et tranquille, afin de contenir dans ses limites un voisin ambitieux et turbulent? Le ciel m'est témoin, frère Shandy, que le plaisir que j'ai pris à ces choses, et particulièrement les délices infinies que m'ont données mes siéges dans mon boulingrin, naissaient en moi, et j'espère dans le caporal aussi, de la conscience que nous avions l'un et l'autre, qu'en les poursuivant nous répondions au grand but de notre création (1). »

Habituellement, l'oncle Tobie se borne, quand son frère le tourmente, à siffler tout doucement une vieille ballade irlandaise dont le refrain est *lero, lero, lillibullero*, ou bien à fumer sa pipe avec un redoublement d'ardeur. Un soir, après souper, comme M. Shandy le taquinait cruellement, « il répandit de tels nuages de fumée que mon père, un peu phthisique de sa nature, en eut un violent accès de toux suffocante. Mon oncle Tobie sauta de son fauteuil, sans sentir sa douleur à l'aine, et avec une pitié infinie il se tint à côté de la chaise de son frère, lui tapant dans le dos d'une main, et de l'autre lui soulevant la tête, et de temps en temps lui essuyant les yeux avec un mouchoir blanc de batiste qu'il avait tiré de sa poche. La manière affectueuse et pleine de tendresse dont mon oncle

(1) *Tristram Shandy*, VI, 32.

# LILLI BULLERO

(BALLADE IRLANDAISE SIFFLÉE PAR L'ONCLE TOBIE, QUAND M. SHANDY LE TAQUINAIT.)

*Lively.*

Lil-li bullero,

Lil-li bullero bullen a la Le - ro lero, lil - li bul-le-ro,

Le - ro le - ro, bullen a la, Le - ro le - ro, lil - li bul - le - ro, Le - ro le-ro, bullen a la.

Tobie lui rendait ces petits soins, fut comme une épée dans l'âme de mon père, désolé et honteux de lui avoir fait de la peine. Que ma cervelle saute sous un bélier ou sous une catapulte, se dit-il, si jamais j'insulte encore cette digne âme (1) ! »

La fortune, de son côté, se plaît à tourmenter M. Shandy, à déjouer tous ses systèmes, à rire au nez de sa philosophie, à piquer au vif son *dada*. Sa théorie des noms de baptême, en particulier, est bien malignement insultée et bafouée par elle.

« Alors donnez-moi ma culotte qui est sur la chaise, dit mon père à Suzanne. — Vous n'avez pas le temps de vous habiller, Monsieur, s'écria Suzanne... Miséricorde! l'enfant se pâme. — Et où est M. Yorick? — Jamais où il devrait être, dit Suzanne; mais son vicaire est dans le cabinet de toilette, l'enfant sur ses bras, attendant le nom, et ma maîtresse m'a ordonné de courir aussi vite que je pourrais, pour savoir si, comme le capitaine Shandy est le parrain, l'enfant ne doit pas être appelé comme lui. — Si l'on était sûr, dit mon père en se grattant le sourcil, que l'enfant fût mourant, on pourrait aussi bien en faire la politesse à mon frère Tobie, et ce serait une pitié, en pareil cas, de

(1) *Tristram Shandy*, IV, 14.

jeter par la fenêtre un aussi grand nom que *Trismégiste*. Mais il peut en revenir. — Non, non, dit mon père à Suzanne, je me lève. — Vous n'avez pas le temps, cria Suzanne; l'enfant est aussi noir que mon soulier. — *Trismégiste*, dit mon père. Mais attends. Ta tête est un pot qui fuit; pourras-tu porter Trismégiste d'un bout à l'autre du corridor, sans le répandre tout du long? — Si je pourrai! cria Suzanne en fermant la porte avec violence. — Si elle le peut, je veux être pendu, dit mon père sautant à bas du lit dans l'obscurité et cherchant à tâtons sa culotte. Suzanne courait en toute hâte dans le corridor. Mon père en toute hâte tâchait de trouver sa culotte. Suzanne avait la corde, et la garda.—C'est *Tris*... quelque chose, cria-t-elle. — Il n'y a pas, dit le vicaire, d'autre nom de baptême au monde, commençant par *Trist* — que *Tristram*. — Alors c'est *Tristramgiste*, dit Suzanne. — Il n'y a pas de *giste*, imbécile! c'est mon nom, répliqua le curé plongeant sa main dans le bassin. Tristram! dit-il, etc., etc., etc., etc. Tristram donc je fus appelé, et Tristram je serai jusqu'au jour de ma mort.

« Mon père suivit Suzanne, sa robe de chambre sur le bras, sans autre vêtement que sa culotte, attachée, dans sa précipitation, par un seul bouton, et ce bouton, dans sa précipitation, passé à

moitié dans la boutonnière. — Elle n'a pas oublié le nom? s'écria-t-il en entr'ouvrant la porte. — Non, non, dit le vicaire d'un ton d'intelligence. — Et l'enfant est mieux, dit Suzanne. — Et comment va votre maîtresse? — Aussi bien, dit Suzanne, qu'on peut s'y attendre (1).

. . . . . .

. . . . . .

« Si ma femme veut en courir le risque, frère Tobie, on habillera Trismégiste, et on nous le descendra, tandis que nous déjeunerons ensemble. Va dire à Suzanne de venir, Obadiah. — Elle vient, répondit Obadiah, de monter quatre à quatre, à l'instant même, sanglotant, criant et se tordant les mains comme si son cœur se brisait. —Nous aurons eu un joli mois à passer, dit mon père détournant sa tête d'Obadiah et regardant fixement mon oncle Tobie en face durant quelques secondes, nous aurons eu un diable de mois à passer, frère Tobie, dit mon père mettant ses poings sur ses hanches et secouant la tête : le feu, l'eau, les femmes, le vent, frère Tobie! — C'est quelque malheur, dit mon oncle Tobie. — Et qu'y a-t-il, Suzanne? demanda mon père. — Ils ont appelé l'enfant *Tristram*, et ma maîtresse en l'apprenant a eu une at-

(1) *Tristram Shandy*, IV, 14.

taque de nerfs. — Non! ce n'est pas ma faute, dit Suzanne, je lui ai dit que c'était *Tristramgiste.* — Faites le thé pour vous seul, frère Tobie, dit mon père en levant son bras pour prendre son chapeau... Il prononça ces paroles avec la plus douce inflexion de voix, et prit son chapeau avec le mouvement le plus suave et le plus harmonieux que l'affliction ait jamais inspiré. — Va au boulingrin chercher le caporal Trim, dit mon oncle Tobie à Obadiah, aussitôt que mon père eut quitté la chambre (1). »

Le caporal arrive, et l'oncle Tobie cause avec lui de ce qui vient de se passer; mais insensiblement la conversation change de sujet; voyez avec quel art Sterne glisse du *dada* de M. Shandy, et installe en un tour de main l'oncle Tobie sur sa monture :

« Votre Honneur, dit Trim fermant la porte du parloir avant de commencer à parler, a appris, j'imagine, ce malheureux accident. — Oh! oui,

(1) « And what's the matter, Susannah?... They have called the child Tristram; — and my mistress is just got out of an hysteric fit about it — No! — 'tis not my fault, said Susannah, — I told him it was Tristram-gistus.

« — Make tea for yourself, brother Toby, said my father, taking down his hat; — but how different from the sallies and agitations of voice and members which a common reader would imagine!

« — For he spake in the sweteest modulation, — and took down his hat with the genteelest movement of limbs that ever affliction harmonized and attuned together.

« — Go to the bowling-green for Corporal Trim, said my uncle Toby, speaking to Obadiah, as soon as my father left the room. »

(*Tristram Shandy*, IV, 16.)

Trim, dit mon oncle Tobie, et il me fait bien de la peine. — J'en suis peiné aussi dans l'âme, répliqua Trim; mais j'espère que Votre Honneur me rend la justice de croire que ce n'a pas été ma faute le moins du monde.— Ta faute, Trim? s'écria mon oncle Tobie le regardant en face avec bonté; c'est une sottise de Suzanne et du vicaire à eux deux... Trim sentit qu'il avait pris le change, et s'arrêta court en faisant un profond salut. — Deux malheurs, se dit le caporal, c'est un de plus au moins qu'il n'en faut parler en une fois; le dégât que la vache a fait dans les fortifications peut être annoncé plus tard à Son Honneur. — Pour ma part, Trim, quoique je voie peu ou point de différence pour mon neveu entre le nom de Tristram et celui de Trismégiste, cependant mon frère prend la chose si fort à cœur, Trim, que je donnerais bien volontiers cent livres pour qu'elle ne fût pas arrivée. — Cent livres! plaise à Votre Honneur, répliqua Trim, je ne donnerais pas un noyau de cerise. — Moi non plus, Trim, pour mon propre compte, dit mon oncle Tobie; mais mon frère, avec qui il ne sert à rien de raisonner là-dessus, soutient que beaucoup plus de choses dépendent, Trim, du nom de baptême, que les ignorants ne se l'imaginent; car il affirme qu'il n'y a pas eu depuis

le commencement du monde une seule action grande et héroïque accomplie par un homme appelé Tristram. Il va même, Trim, jusqu'à prétendre qu'avec un pareil nom on ne peut être ni instruit, ni sage, ni brave. — C'est une pure idée, sous le bon plaisir de Votre Honneur; je me suis battu tout aussi bien, poursuivit le caporal, quand le régiment m'appelait Trim, que quand il m'appelait James Butler. — Et pour ma part, dit mon oncle Tobie, je rougirais de me vanter, Trim; mais mon nom eût été Alexandre, que je n'aurais pu faire encore à Namur que mon devoir. — Le bon Dieu bénisse Votre Honneur! s'écria Trim en avançant de trois pas; est-ce qu'on pense à son nom de baptême quand on marche à l'attaque? — Ou quand on se tient dans la tranchée, Trim? s'écria mon oncle Tobie d'un air et d'un ton résolus. — Ou quand on entre dans la brèche? dit Trim en se jetant entre deux chaises. — Ou qu'on force les lignes? cria mon oncle Tobie, se levant et présentant sa béquille comme une pique. — Ou qu'on est en face d'un peloton? cria Trim, tenant sa canne comme un fusil. — Ou quand on monte sur le glacis? cria mon oncle Tobie, l'œil en feu, et mettant son pied sur son tabouret (1). »

(1) *Tristram Shandy*, IV, 18.

M. Shandy était à peine remis de ce terrible coup, qu'un autre malheur vint fondre sur lui : la mort de son fils aîné. Nous n'aurions donné qu'une idée fort incomplète de son caractère, si nous ne montrions pas de quelle façon toute différente il prit ce nouvel événement (1).

« Quand Cicéron perdit sa chère fille Tullia, il prit d'abord la chose à cœur; il écouta la voix de la nature et y conforma la sienne. O ma Tullia! ma fille! mon enfant! C'est pour toujours, toujours, toujours. Tullia! ma Tullia! Je crois voir ma Tullia, entendre ma Tullia, parler à ma Tullia. Mais dès qu'il se fut mis à examiner les ressources de la philosophie et à considérer combien d'excellentes choses il y avait à dire sur le sujet, personne au monde ne peut concevoir, dit le grand orateur, quel bonheur, quelle joie cela me procura.

« Mon père était aussi fier de son éloquence que Marcus Tullius Cicéron pouvait l'être de la sienne... Un bonheur qui liait sa langue et un malheur qui la déliait étaient à peu près égaux à ses yeux;

(1) La citation qui suit est intéressante et curieuse à un autre point de vue encore. Elle n'est qu'un long plagiat; mais c'est le plagiat d'un grand artiste qui prend son bien où il le trouve, et qui rit des pédants criant : « Au voleur! » Toute l'érudition classique que M. Shandy étale avec tant de complaisance est une érudition de *seconde main*, empruntée sans façon à Burton, *Anatomy of Melancholy*, part. II, sect. III, mém. 5.

quelquefois même il préférait le malheur..... Tout l'assortiment de belles choses que la philosophie débite sur la mort se précipita dans sa tête à la fois; il les prit comme elles vinrent :

« C'est une chance inévitable, le premier statut de la grande Charte, c'est un acte éternel du parlement, mon cher frère, *nous devons tous mourir.*

« Si mon fils avait pu ne pas mourir, il y aurait eu de quoi s'étonner, mais non pas de ce qu'il est mort.

« Les monarques et les princes dansent le même branle que nous.

« *Mourir* est la grande dette, le tribut de la nature : les tombes et les monuments qui devraient perpétuer notre mémoire le payent eux-mêmes, ce tribut; la plus orgueilleuse de toutes les pyramides que la Richesse et la Science aient érigées, a perdu son sommet et se dresse décapitée à l'horizon du voyageur. » (Mon père trouva qu'il éprouvait un grand soulagement; il poursuivit :) « Les principautés et les provinces, les cités et les villes, n'ont-elles pas aussi leurs périodes? Quand les principes, les pouvoirs secrets qui les cimentèrent à l'origine et qui en liaient ensemble les parties, ont accompli leurs diverses évolutions, elles se dissolvent et tombent en morceaux. » — Frère Shandy, dit mon

oncle Tobie posant sa pipe au mot *évolutions*. — Révolutions, je voulais dire, reprit vivement mon père, par le ciel! je voulais dire révolutions, frère Tobie; évolutions est un non-sens. — Ce n'est pas un non-sens, dit mon oncle Tobie. — Mais y en a-t-il du sens, à rompre le fil d'un pareil discours dans une pareille occasion? s'écria mon père; de grâce, cher Tobie, continua-t-il en lui prenant la main, de grâce, de grâce, je t'en conjure, ne m'interromps pas dans cette crise. — Mon oncle Tobie remit sa pipe à sa bouche.

« Où sont Troie et Mycènes, et Thèbes, et Délos, et Persépolis, et Agrigente? Qu'est-il advenu, frère Tobie, de Ninive et de Babylone, de Cyzique et de Mitylène? Les plus belles villes sur lesquelles le soleil se soit jamais levé, ne sont plus; il ne reste que leurs noms, et ceux-ci (car beaucoup d'entre eux sont mal orthographiés) tombent eux-mêmes en ruine pièce à pièce; dans la suite des siècles ils seront oubliés, et ensevelis à leur tour dans l'éternelle nuit. Le monde lui-même, frère Tobie, doit — doit finir.

« A mon retour d'Asie, comme je faisais voile d'Egine à Mégare, » (quand pouvait-ce être? se dit mon oncle Tobie) « je me mis à contempler le pays tout autour de moi. Egine était derrière, Mégare

était devant, le Pirée était à droite, Corinthe était à gauche. Quelles villes autrefois florissantes, maintenant couchées dans la poussière! Hélas! hélas! me disais-je; et l'homme irait troubler son âme pour la perte d'un enfant, lorsqu'il a devant les yeux tous ces majestueux cadavres! Souviens-toi, me disais-je encore, souviens-toi que tu es un homme. »

« Or, mon oncle Tobie ne savait pas que ce dernier paragraphe était un extrait d'une lettre de consolation de Servius Sulpicius à Cicéron... — Et je te prie, frère, dit-il en posant doucement le bout de sa pipe sur la main de mon père, en quelle année de Notre-Seigneur était-ce? — Ce n'était en aucune année de Notre-Seigneur, repartit mon père. — Mais c'est impossible! s'écria mon oncle Tobie. — Nigaud! dit mon père, c'était quarante ans avant que le Christ fût né... — Puisse le Seigneur Dieu du ciel et de la terre le protéger et le rétablir, dit mon oncle Tobie, priant silencieusement pour son frère, et les larmes aux yeux.

« ... — Mon fils est mort! tant mieux. Il est sorti des mains du barbier avant d'être chauve; il s'est levé du festin avant l'indigestion, du banquet avant l'ivresse.

« Les Thraces pleuraient à la naissance d'un en-

fant; ils donnaient une fête et se réjouissaient quand un homme partait de ce monde, et ils avaient raison.

... « Montre-moi l'homme qui sait ce qu'est la vie et qui redoute la mort, et je te montrerai le prisonnier qui redoute la liberté.

« Ne vaut-il pas mieux, mon cher frère Tobie, ne pas avoir faim du tout, que de manger, ne pas avoir soif, que de prendre une médecine pour guérir la soif?

..... « L'aspect de la mort, frère Tobie, n'a pas d'autre terreur que celle que lui prêtent les gémissements et les convulsions, les nez qu'on mouche et les yeux qu'on essuie avec un pan des rideaux. Dépouillez-la de cet appareil funèbre, qu'est-ce que la mort? — Elle est meilleure sur le champ de bataille, dit mon oncle Tobie. — Otez ses cercueils, ses muets, son deuil, ses plumes, ses écussons, qu'est-ce que la mort? *Meilleure sur le champ de bataille!* continua mon père en souriant, car il avait absolument oublié mon frère Bobby; elle n'est terrible nulle part; car, considère, frère Tobie : quand nous *sommes*, la mort n'est *pas*; et quand la mort *est*, nous ne sommes *pas*. — Mon oncle Tobie posa sa pipe pour examiner la proposition; mais l'éloquence de mon père était trop rapide pour at-

tendre qui que ce fût; elle continua sa course, et emporta avec elle les idées de mon oncle Tobie (1).»

A la cuisine, on est éloquent aussi, mais d'une autre manière :

« Voilà de tristes nouvelles, Trim! s'écria Suzanne s'essuyant les yeux comme Trim entrait dans la cuisine; notre jeune maître Bobby est mort et *enterré!* (les funérailles étaient une interpolation de Suzanne); il va falloir être tous en deuil. — J'espère que non, dit Trim. — Vous espérez que non! s'écria vivement Suzanne. — J'espère, dit Trim s'expliquant, j'espère, pour Dieu! que la nouvelle n'est pas vraie. — J'ai entendu lire la lettre de mes propres oreilles, répondit Obadiah... — Oh! il est bien mort, dit Suzanne. — Je le regrette de tout mon cœur et de toute mon âme, dit Trim en soupirant. Pauvre créature! pauvre garçon! pauvre monsieur! — Il était en vie à la Pentecôte! dit le cocher. — La Pentecôte, hélas! s'écria Trim étendant le bras droit; que fait la Pentecôte, Jonathan, ou le Carnaval ou toute autre époque? Ne nous voilà-t-il pas tous maintenant ici, continua le caporal (frappant le plancher du bout de sa canne pour donner une idée de santé et de stabilité), et en un instant

(1) *Tristram Shandy*, V, 3.

nous ne sommes (laissant son chapeau tomber)... plus ! — C'était infiniment frappant. Suzanne fondit en larmes... Toute la cuisine se pressa autour du caporal... Je plains tant ma maîtresse, s'écria Suzanne, elle ne s'en remettra jamais. — Moi, je plains le capitaine plus que personne de la famille, répondit Trim. Madame se soulagera le cœur à pleurer, et Monsieur à parler; mais mon pauvre maître gardera tout pour lui en silence. Je l'entendrai soupirer dans son lit durant un mois entier, comme il a fait pour le lieutenant Le Fèvre (1). »

(1) *Tristram Shandy*, V, 7.

## CHAPITRE XVII

### HISTOIRE DE LE FÈVRE.

L'histoire de Le Fèvre est classique en Angleterre. En France, elle est plus célèbre que *connue*. Il est également impossible, dans une étude sur Sterne, de passer sous silence son chef-d'œuvre, et d'analyser un récit d'une simplicité si exquise et d'un pathétique si fin. La seule chose que la critique ait à faire, c'est donc de le traduire (1).

« Mon oncle Tobie était un soir à souper quand le maître d'une petite auberge du village entra

(1) En thèse générale, il n'y a pas de meilleure manière de faire connaître un livre que de le citer. Mais là aussi il faut « savoir se borner, » et nous avouons que nous avons fait du roman de Sterne des citations plus longues et plus multipliées que l'usage ne nous y autorisait peut-être. Nous ne pensons pas qu'un seul de nos lecteurs regrette une seule de nos citations; mais, s'il faut nous excuser, voici notre excuse. La lecture de *Tristram Shandy* (il n'y a pas moyen de se le dissimuler) est presque impossible, surtout dans une traduction. Les belles choses sont noyées dans des pages et des

dans le parloir, une fiole vide à la main, pour demander un ou deux verres de vin d'Espagne. — C'est pour un pauvre monsieur, un officier, je crois, dit l'aubergiste, qui est tombé malade chez moi il y a quatre jours, et n'a pas relevé la tête depuis, ni eu le désir de prendre quoi que ce soit jusqu'à ce moment où il vient d'avoir envie d'un verre de vin d'Espagne et d'une petite rôtie. — *Je crois,* a-t-il dit en ôtant sa main de son front, *que cela me fera du bien.* Si je n'en pouvais demander, ni emprunter, ni acheter, ajouta l'aubergiste, je crois que j'en volerais pour ce pauvre monsieur; il est si malade! J'espère par la bonté de Dieu qu'il peut encore guérir; son état nous fait à tous bien de la peine.

« — Tu es une bonne âme, j'en réponds, dit mon oncle Tobie, et tu boiras à la santé du pauvre monsieur un verre de vin d'Espagne toi-même; porte-lui-en une couple de bouteilles avec mes compli-

pages d'ennui. Prendre les meilleures de ces belles choses et les grouper ensemble au moyen de quelques transitions plus simples et plus brèves que celles de l'auteur, nous a semblé l'opération la plus utile qu'on pût faire sur ce gros volume, gros non par la masse, mais gros d'inutilités, gros pour la petite quantité relative de substance qu'il contient. Nons avons extrait cette substance, et nous l'offrons aussi complète que nous avons pu à tous les amateurs de bonne littérature qui n'ont point de temps à perdre. Ils auront, par nos citations, une notion suffisante de ce qu'il y a de plus excellent dans *Tristram Shandy*.

ments, et dis-lui qu'il est le bienvenu, et que je lui en donnerai de tout mon cœur une douzaine de plus si elles peuvent lui faire du bien.

« Quoique je sois persuadé, dit mon oncle Tobie, comme l'aubergiste fermait la porte, que ce garçon a très-bon cœur, Trim, cependant je ne puis m'empêcher d'avoir une haute opinion de son malade aussi. Il doit y avoir en lui quelque chose au-dessus du commun, pour avoir, en si peu de temps, gagné à ce point l'affection de l'aubergiste. — Et de toute la maison, ajouta le caporal, car ils sont tous peinés de son état. — Cours après lui, dit mon oncle Tobie, va, Trim, et demande-lui s'il sait son nom.

« — Je l'ai, ma foi, tout à fait oublié, dit l'aubergiste rentrant dans le parloir avec le caporal; mais je puis le redemander à son fils. — Il a donc un fils avec lui? dit mon oncle Tobie. — Un enfant, répliqua l'aubergiste, qui peut avoir onze ou douze ans; mais le pauvre petit n'a guère plus mangé que son père; il ne fait que pleurer et gémir nuit et jour. Voilà quarante-huit heures qu'il n'a pas bougé du chevet du lit.

« Mon oncle Tobie posa son couteau et sa fourchette, et repoussa son assiette loin de lui, à ces détails que donnait l'aubergiste, et Trim, sans avoir reçu d'ordre, sans dire un mot, sortit, et en une

minute revint avec la pipe et le tabac de son maître.

« — Reste dans la chambre un peu, dit mon oncle Tobie. Trim! dit mon oncle Tobie après avoir allumé sa pipe et fumé environ une douzaine de bouffées. — Trim avança et fit son salut. — Mon oncle Tobie continua de fumer en silence. — Caporal! dit mon oncle Tobie. — Le caporal fit son salut. — Mon oncle Tobie n'ajouta pas un mot; il finit sa pipe.

« — Trim! dit mon oncle Tobie, j'ai un projet en tête; c'est, comme il fait mauvais ce soir, de m'envelopper bien chaudement dans ma *roquelaure*, et de rendre visite à ce pauvre monsieur. — La roquelaure de Votre Honneur, repartit le caporal, n'a pas été mise une seule fois depuis la nuit où Votre Honneur reçut sa blessure, quand nous montions la garde dans la tranchée devant la porte Saint-Nicolas, et d'ailleurs, il fait si froid ce soir avec cette pluie, que, tant la roquelaure que le temps, il y aura de quoi tuer Votre Honneur, et redonner à Votre Honneur ses douleurs dans l'aine.

« — J'en ai peur, répliqua mon oncle Tobie; mais je n'ai pas l'esprit en repos, Trim, depuis le récit que m'a fait l'aubergiste. Je voudrais n'en pas tant savoir ou en savoir davantage. Comment faire? —

Je me charge de tout, dit le caporal, sous le bon plaisir de Votre Honneur. Je vais prendre ma canne et mon chapeau, pousser une reconnaissance jusqu'à l'auberge et agir en conséquence; et d'ici à une heure je viendrai rendre compte de tout à Votre Honneur. — Eh bien donc, va, Trim, dit mon oncle Tobie, et voici un shilling pour boire avec son domestique. — Je saurai tout de lui, dit le caporal en fermant la porte.

« Mon oncle Tobie remplit sa seconde pipe, et, sauf quelques petites excursions çà et là pour considérer s'il n'était pas tout aussi bien d'avoir la *courtine* de la *tenaille* en droite ligne qu'en ligne courbe, — on peut dire que, tant qu'il la fuma, il ne pensa qu'au pauvre Le Fèvre et à son enfant.

« Ce ne fut que lorsque mon oncle Tobie eut fait tomber les cendres de sa troisième pipe, que le caporal Trim revint de l'auberge, et lui donna les détails suivants :

« — J'ai désespéré d'abord, dit le caporal, de pouvoir rapporter à Votre Honneur aucune espèce de renseignements sur le pauvre lieutenant malade. — Il est donc dans l'armée? dit mon oncle Tobie. — Oui, dit le caporal. — Et dans quel régiment? dit mon oncle Tobie. — Je dirai à Votre Honneur, répliqua le caporal, chaque chose à mesure,

comme je l'ai apprise. — Alors, Trim, je vais remplir une autre pipe, dit mon oncle Tobie, et je ne dirai rien que tu n'aies fini; assieds-toi à ton aise sur l'avance de la fenêtre, et recommence ton histoire.

« — J'ai désespéré d'abord, dit le caporal, de pouvoir rapporter à Votre Honneur aucun renseignement sur le lieutenant et son fils; car, quand j'ai demandé où était le domestique, duquel je comptais savoir tout ce qu'il était convenable de demander — (voilà une bonne réserve, Trim, dit mon oncle Tobie), on m'a répondu, sous le bon plaisir de Votre Honneur, qu'il n'avait pas de domestique avec lui, qu'il était venu à l'auberge avec des chevaux de louage; et que, se trouvant hors d'état d'aller plus loin (pour rejoindre son régiment, je suppose), il les avait renvoyés le lendemain matin de son arrivée. — Si je vais mieux, mon cher enfant, a-t-il dit en donnant sa bourse à son fils pour payer l'homme, nous pourrons louer des chevaux ici. — Mais, hélas! le pauvre monsieur ne partira jamais d'ici, m'a dit la femme de l'aubergiste, car j'ai entendu toute la nuit l'horloge de la mort; et quand il mourra, son pauvre garçon mourra certainement aussi, car il a déjà le cœur brisé.

« — J'étais à écouter ce récit, continua le caporal,

quand l'enfant est entré dans la cuisine pour commander la petite rôtie dont l'aubergiste a parlé. — Mais je veux la faire moi-même pour mon père, a dit l'enfant. — Permettez que je vous évite cette peine, mon jeune Monsieur, ai-je dit en prenant une fourchette, et en lui offrant ma chaise pour s'asseoir auprès du feu pendant que je la ferais. — Je crois, Monsieur, a-t-il dit avec une modestie parfaite, que je saurai mieux la faire à son goût. — Je suis sûr, ai-je dit, que Son Honneur n'en trouvera pas la rôtie moins bonne pour avoir été grillée par un vieux soldat. — L'enfant m'a saisi la main, et s'est mis à fondre en larmes. — Pauvre enfant! dit mon oncle Tobie; il a été élevé à l'armée depuis l'âge le plus tendre, et le nom d'un soldat, Trim, a sonné à ses oreilles comme le nom d'un ami. Je voudrais qu'il fût ici.

« — Jamais, dans la plus longue marche, dit le caporal, je n'ai eu si grande envie de dîner que j'ai eu envie de pleurer avec lui de compagnie. Qu'est-ce que je pouvais avoir, sous le bon plaisir de Votre Honneur? — Rien au monde, Trim, dit mon oncle Tobie en se mouchant, seulement tu es un brave garçon.

« — Quand je lui ai eu donné la rôtie, continua le caporal, j'ai pensé qu'il était convenable de lui dire

que j'étais le domestique du capitaine Shandy, et que Votre Honneur était extrêmement affligé de l'état de son père, et que tout ce qu'il y avait dans votre maison ou dans votre cave — (tu aurais pu ajouter, dans ma bourse aussi, dit mon oncle Tobie) était de bon cœur à son service. — Il m'a fait un salut très-profond, qui s'adressait à Votre Honneur, mais sans répondre, car il avait le cœur trop plein, et il est monté avec la rôtie. — Je vous réponds, mon ami, ai-je dit en ouvrant la porte de la cuisine, que votre père se rétablira. Le vicaire de M. Yorick était à fumer sa pipe près du feu de la cuisine; mais il n'a pas dit une parole, bonne ou mauvaise, pour consoler cet enfant. Je n'ai pas trouvé cela bien, ajouta le caporal. — Je pense comme toi, dit mon oncle Tobie.

« — Quand le lieutenant a eu pris son verre de vin d'Espagne et sa rôtie, il s'est senti un peu ranimé, et il a envoyé à la cuisine pour me faire savoir que si je voulais monter dans dix minutes environ, je lui ferais plaisir. — Je crois, a dit l'aubergiste, qu'il va faire ses prières, car il y avait un livre sur une chaise à côté de son lit, et quand j'ai fermé la porte, j'ai vu son fils prendre un coussin.

« — Je pensais, a dit le vicaire, que vous autres messieurs de l'armée, monsieur Trim, vous ne

faisiez jamais vos prières. — J'ai entendu le pauvre monsieur faire les siennes hier au soir, a dit l'hôtesse, et très-dévotement; je l'ai entendu de mes propres oreilles, sans quoi je ne l'aurais pas cru.— En êtes-vous sûre? repartit le vicaire.— Un soldat, sous le bon plaisir de Votre Révérence, ai-je dit, prie de son propre mouvement aussi souvent qu'un prêtre, et quand il combat pour son roi, et pour sa vie, et pour son honneur aussi, il a plus de raisons de prier Dieu que qui que ce soit au monde.— C'était bien dit à toi, Trim, dit mon oncle Tobie.— Mais quand un soldat, ai-je dit, sous le bon plaisir de Votre Révérence, est resté douze heures de suite sur pied dans la tranchée, et jusqu'aux genoux dans l'eau froide; ou qu'il est engagé, ai-je dit, durant des mois entiers, dans des marches longues et dangereuses; harcelé peut-être sur ses derrières aujourd'hui, harcelant les autres demain; détaché ici, contremandé là; passant une nuit dehors sous les armes, battu en chemise la nuit suivante; engourdi dans ses articulations; peut-être sans paille dans sa tente pour s'agenouiller, il faut bien qu'il fasse ses prières *comme* et *quand* il peut. Je crois, ai-je dit, car j'étais piqué pour la réputation de l'armée, je crois, sous le bon plaisir de Votre Révérence, ai-je dit, que quand un soldat trouve le temps de

prier, il prie d'aussi bon cœur qu'un prêtre, quoiqu'il ne fasse pas tant d'embarras et d'hypocrisie. — Tu n'aurais pas dû dire cela, Trim, dit mon oncle Tobie; car Dieu seul sait qui est hypocrite et qui ne l'est pas. A notre grande revue générale à tous, caporal, au jour du jugement (et pas avant), on verra qui a fait son devoir en ce monde, et qui ne l'a pas fait, et nous aurons, Trim, de l'avancement en conséquence.— Je l'espère, dit Trim.— C'est dans l'Ecriture, dit mon oncle Tobie, et je te le montrerai demain. En même temps, ce qui doit nous affermir, Trim, c'est l'assurance que le Tout-Puissant est un maître si bon et si juste que, pourvu que nous ayons fait notre devoir ici-bas, il ne s'enquerra pas si nous l'avons fait en habit rouge ou en habit noir.— J'espère que non, dit le caporal. — Mais continue ton histoire, Trim, dit mon oncle Tobie.

« — Quand je suis monté dans la chambre du lieutenant, poursuivit le caporal, (ce que je n'ai pas fait avant l'expiration des dix minutes), il était couché dans son lit, sa tête appuyée sur sa main et son coude sur l'oreiller, avec un mouchoir blanc de batiste à côté. L'enfant se baissait pour ramasser le coussin, sur lequel j'ai supposé qu'il venait de s'agenouiller; le livre était sur le lit, et

comme il se relevait, en ramassant le coussin d'une main, il a avancé l'autre pour prendre le livre en même temps. — Laisse-le là, mon enfant, a dit le lieutenant. Il ne m'a pas adressé la parole avant que je fusse tout contre son lit.— Si vous êtes le domestique du capitaine Shandy, a-t-il dit, présentez mes remercîments à votre maître et ceux de mon petit garçon aussi, pour sa courtoisie envers moi. S'il était du régiment de Leven, a dit le lieutenant... Je lui ai appris que Votre Honneur en était.—Alors, a-t-il dit, j'ai fait trois campagnes avec lui en Flandre, et je me souviens de lui; mais il est bien probable, comme je n'avais pas l'honneur d'être de ses amis, qu'il ne me connaît pas. Vous lui direz cependant, que la personne à qui son bon cœur a fait contracter une dette de reconnaissance, est un nommé Le Fèvre, lieutenant dans le corps d'Angus; mais il ne me connaît pas, a-t-il répété d'un air rêveur; pourtant il peut connaître mon histoire, a-t-il ajouté. Je vous prie, dites au capitaine que je suis cet enseigne qui, à Bréda, a eu sa pauvre femme tuée dans ses bras d'un coup de mousquet, comme elle reposait dans sa tente.— Je me rappelle très-bien cette histoire, plaise à Votre Honneur, ai-je dit. — Vraiment? a-t-il dit en s'essuyant les yeux avec son mouchoir; alors je puis bien me la

rappeler aussi. En disant cela, il a tiré de son sein une petite bague qui était attachée autour de son cou avec un ruban noir, et il l'a baisée deux fois. Tiens, Billy, a-t-il dit; l'enfant, du fond de la chambre a volé vers le lit, et tombant à genoux, il a pris la bague dans sa main, et l'a baisée aussi; puis il a embrassé son père, s'est assis sur le lit, et s'est mis à pleurer.

« — Je voudrais, dit mon oncle Tobie avec un profond soupir, je voudrais, Trim, être endormi.

« — Votre Honneur, répliqua le caporal, s'afflige trop. Verserai-je à Votre Honneur un verre de vin d'Espagne pour boire en fumant sa pipe? — Verse, Trim, dit mon oncle Tobie.

« — Je me rappelle, dit mon oncle Tobie, soupirant de nouveau, l'histoire de l'enseigne et de sa femme, avec une circonstance que sa modestie a omise, c'est qu'ils furent l'un et l'autre, dans tout le régiment, les objets d'une pitié universelle; mais finis ton histoire. — Elle est finie, dit le caporal; car je ne pouvais rester plus longtemps; aussi j'ai souhaité à Son Honneur une bonne nuit. — Le jeune Le Fèvre s'est levé du lit où il était assis, et m'a reconduit jusqu'au bas de l'escalier; et comme nous descendions ensemble, il m'a dit qu'ils venaient d'Irlande, et qu'ils étaient en route pour rejoindre

le régiment en Flandre.— Mais, hélas ! dit le caporal, le lieutenant a fait son dernier jour de marche !

« — Alors, que va devenir son pauvre enfant? s'écria mon oncle Tobie. . . . . .

. . . . . .

« — Tu n'as pas fait tout ce qu'il aurait fallu, dit mon oncle Tobie au caporal qui le mettait au lit, et je vais te dire en quoi, Trim. D'abord, quand tu as fait l'offre de mes services à Le Fèvre, — comme la maladie et les voyages sont deux choses coûteuses, et que tu savais que c'est un pauvre lieutenant qui n'a que sa paye pour vivre, lui et son fils, tu aurais dû lui offrir ma bourse... — Votre Honneur sait, dit le caporal, que je n'avais pas d'ordre. — C'est vrai, Trim, dit mon oncle Tobie; tu as très-bien agi comme soldat, mais certainement très-mal comme homme. — Ensuite (et ici, il est vrai, tu as la même excuse), quand tu lui as offert tout ce qui était dans ma maison, tu aurais dû lui offrir ma maison aussi. Un frère d'armes malade devrait avoir de meilleurs quartiers, Trim, et si nous l'avions avec nous, nous pourrions le soigner et le veiller. Tu es une excellente garde-malade toi-même, Trim; et avec tes soins, et ceux de la vieille femme, et ceux de son garçon, et les miens réunis, nous pourrions le ravitailler en moins

de rien, et le remettre sur pied. En quinze jours ou trois semaines, ajouta mon oncle Tobie en souriant, il pourrait marcher. — Il ne marchera jamais, plaise à Votre Honneur ! dit le caporal, — dans ce monde. — Il marchera, dit mon oncle Tobie se levant de son lit où il était assis, avec un soulier de moins. — Plaise à Votre Honneur, dit le caporal, il ne marchera qu'à son tombeau. — Il marchera, te dis-je, s'écria mon oncle Tobie, marchant du pied qu'il avait de chaussé, mais sans avancer d'un pouce, il marchera à son régiment. — Il n'en aura pas la force, dit le caporal. — On le soutiendra, dit mon oncle Tobie. — Il finira par tomber, dit le caporal, et que deviendra son garçon? — Je te dis, moi, qu'il ne tombera pas, repartit mon oncle Tobie d'un ton ferme. — Hélas ! nous aurons beau faire, répliqua Trim, maintenant son dire, le pauvre homme mourra...

« ... — *Il ne mourra pas, nom de Dieu!* s'écria mon oncle Tobie.

« L'ange accusateur, qui vola avec ce jurement à la chancellerie du ciel, rougit en l'y déposant, et l'ange qui tient la plume, quand il l'inscrivit, laissa tomber une larme sur le mot et l'effaça pour jamais (1). »

(1) « In a fortnight or three weeks, added my uncle Toby, smiling

— he might march... He will never march, an' please your Honour, in this world, said the Corporal... He *will* march, said my uncle Toby, rising up from the side of the bed with one shoe off... An' please your Honour, said the Corporal, he will never march but to his grave... He *shall* march, cried my uncle Toby, marching the foot which had a shoe on, though without advancing an inch, he *shall* march to his regiment... He cannot stand it, said the Corporal... He shall be supported, said my uncle Toby... He'll drop at last, said the Corporal, and what will become of his boy?... He *shall not* drop, said my uncle Toby, firmly... A well-a-day! — do what we can for him, said Trim, maintaining his point, — the poor soul will die... *He shall not die, by G.*, — cried my uncle Toby.

«— The *accusing spirit*, which flew up to Heaven's chancery with the oath, blushed as he gave it in; — and the *recording angel*, as he wrote it down, dropped a tear upon the word, and blotted it out for ever. » (*Tristram Shandy*, VI, 6, 7, 8.)

---

## CHAPITRE XVIII

### STYLE ET TALENT DE STERNE.

Voilà les beautés de Sterne.—Ce ne sont pas ses digressions qui sont belles, ni ses interversions de chapitres, ni ses dissertations de philosophe, ni sa pantomime de bouffon; c'est son roman, ne lui en déplaise, et c'est, dans son roman, la partie dramatique et narrative, comme dans le premier roman venu. C'est par là qu'il est original. Les inventions bizarres, les extravagances dont il est si fier, ne lui donnent pas plus de titre à l'originalité, que n'en donnerait à un compositeur l'idée neuve d'introduire au beau milieu d'un morceau de musique une cacophonie soudaine, ou à un peintre celle de dessiner aux quatre coins de son tableau des bonshommes faisant un pied de nez au public.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que les hors-d'œuvre dont *Tristram Shandy* est rempli soient tous nuls et sans valeur. Dans cette multitude d'épisodes, il y en a d'assez heureux pour se faire

pardonner le sans-gêne insolent de leur irruption subite au milieu du récit, parfois même pour être les très-bien venus. Voici la plus célèbre de ces digressions, qu'on n'excuse pas seulement, mais qu'on admire :

« Et comment Garrick a-t-il dit le monologue hier au soir? — Oh! contre toutes les règles, milord, contre toutes les lois de la grammaire! entre le substantif et l'adjectif qui doivent s'accorder en *nombre*, en *cas* et en *genre*, il a rompu la liaison, ainsi..... et entre le verbe et le sujet qui doit le gouverner, comme le sait Votre Seigneurie, il a suspendu sa voix douze fois dans l'épilogue, et chaque fois pendant trois secondes et trois cinquièmes, d'après une montre à secondes, milord. — Admirable grammairien! — Mais en suspendant sa voix, a-t-il suspendu le sens également? L'expression du geste ou de la physionomie ne remplissait-elle pas le vide? L'œil était-il silencieux? Avez-vous regardé de bien près? — Je n'ai regardé que ma montre, milord. — Excellent observateur! — Et que dites-vous de ce nouveau livre qui fait courir tout le monde? — Oh! il n'a pas le moindre aplomb, milord; c'est une chose absolument irrégulière; pas un angle des quatre coins qui soit un angle droit. J'avais ma règle, milord, et mon compas dans ma

poche.— Excellent critique ! — Et quant au poëme épique que Votre Seigneurie m'a dit d'examiner, j'en ai pris les longueur, largeur, hauteur et profondeur, et en les vérifiant chez moi sur une échelle exacte de Bossut, j'ai vu, milord, qu'il la dépasse dans chacune de ses dimensions. — Admirable connaisseur ! — Et en revenant, êtes-vous entré voir le grand tableau ? — C'est une pitoyable croûte, milord ! pas un principe de la pyramide dans un seul des groupes ! et quel prix ! car il n'a rien du coloris du Titien — de l'expression de Rubens — de la grâce de Raphaël — de la pureté du Dominiquin — de la *corrégiscité* du Corrége — de la science du Poussin — des airs du Guide — du goût des Carrache — ni du grand contour de Michel-Ange. — Accorde-moi de la patience, juste ciel ! De tous les jargons jargonnés dans ce monde jargonnant, le jargon de l'hypocrisie est peut-être le pire ; mais le jargon de la critique est le plus torturant ! Je ferais cinquante milles à pied, car je n'ai pas de bon cheval à monter, pour baiser la main de l'homme dont le cœur généreux abandonnerait les rênes de son imagination aux mains de son auteur, et se laisserait charmer sans savoir pourquoi et sans se soucier comment (1) ! »

(1) *Tristram Shandy*, III, 12.

C'est la prétention de tous les artistes de nous charmer sans que nous puissions savoir pourquoi ni comment nous sommes sous le charme. L'analyse réussit parfois à rendre vaine cette prétention. A la vérité, quelques génies surhumains, ayant en eux une part d'infini, ont aussi une part de mystère; mais Sterne n'est pas du nombre de ces sphinx qu'on aborde avec tremblement et qu'on interroge l'âme émue. Aucun génie n'est plus vite mesuré, aucun talent n'est plus facile à décomposer pièce à pièce, que le génie et le talent de Sterne. Car il a du génie, cela est sûr. Si l'on conteste le génie à l'homme qui a su donner à des personnages individuels jusqu'à l'exception, et comiques jusqu'à la caricature, un cœur et un caractère si humains, qu'en voyant ces grotesques, nous nous écrions: *Ecce homo*! il faut s'entendre alors, et convenir qu'on n'appellera génies que les grands initiateurs qui ont formé l'esprit de leur siècle, découvert un nouveau monde, ravi à la nature un de ses secrets, ou fondé un empire. Mais ce génie est limité. On peut dire exactement en quoi il consiste, où il commence et où il finit. Le voici pur et complet: il brille; saisissez-le vite au passage; à droite, à gauche, la médiocrité pure aussi et complète, l'enveloppe de son ombre. De la première ligne de *Tristram Shandy* jusqu'à la dernière, vous

suivez sa trace lumineuse entre deux monceaux d'absurdités; il serpente et glisse dans les ténèbres, semblable à la marche nocturne d'un ver luisant.— Le talent de Sterne est compliqué. Mais cela même fait qu'il est aisé d'en apercevoir tous les rouages divers et de les démonter l'un après l'autre; c'est ainsi que nous avons plus tôt compris le mécanisme de notre montre, que le principe du mouvement de notre petit doigt.

Pour commencer par les moins belles parties de ce singulier talent, Sterne manie l'équivoque avec une dextérité où entre je ne sais quelle joie malicieuse qui témoigne d'un goût bien raffiné du scandale. Il est vraiment trop perverti, ce révérend ecclésiastique! Il n'ose pas appeler les choses par leur nom, et quand il l'oserait, il ne le ferait probablement pas, parce que la franchise et la netteté lui sont étrangères et presque antipathiques, parce qu'il aime les petits chemins détournés et contournés, tout ce qui est indirect, voilé, sous-entendu; mais il ne se refuse aucune allusion perfide, aucune insinuation diabolique; il semble mettre son plus grand divertissement à couvrir de rougeur le front de ses lectrices, en faisant surgir à l'improviste derrière une expression très-décente la plus choquante image. Non, ce livre n'est point innocent. Il

n'offre pas il est vrai, les molles séductions du roman voluptueux; mais il n'a pas non plus la franchise débonnaire et presque inoffensive du roman cynique. Le cynisme est moins dangereux que l'équivoque, parce qu'il laisse moins à faire à l'imagination du lecteur (1). Sterne est à mille lieues de Swift, de Rabelais, et de leur allure large et décidée; il est bien plus près de Marivaux, par son genre d'esprit, de Crébillon fils, par ses mœurs, et il se rattache au fond à toute cette famille finement immorale du dix-huitième siècle, qui dit beaucoup, mais qui sous-entend davantage.

Un procédé très-curieux et caractéristique du style de Sterne, c'est d'éviter soigneusement les termes généraux, d'introduire, avec une extrême minutie, la précision et le pittoresque des détails dans toutes les parties de chaque phrase, et jusque dans des recoins insignifiants, où les écrivains, même les plus délicats, s'inquiètent peu d'être originaux, et se contentent, avec le commun des hommes,

(1) « Il y a en anglais une expression intraduisible qui seule peut bien peindre Sterne : *Knowing. It is a knowing imp;* c'est un petit nain qui en sait trop long. Il se flattait, le jour où, pour justifier ses écrits du reproche d'indécence, il montrait un enfant nu qui se roulait sur un tapis, en disant : Voici l'image de mon livre. Son génie ne fut jamais un enfant nu; un enfant en chemise, à la bonne heure ! » (Emile Montégut, *Revue des Deux-Mondes*, du 15 juin 1865.)

d'expressions consacrées. Ainsi, Sterne ne dit pas : « mon père devint tout rouge, » il ne dira même pas : « il rougit jusqu'aux oreilles ou jusqu'au blanc des yeux ; » c'est trop banal. Voici comment il s'exprime : « Mon père rougit de six teintes et demie, sinon d'une pleine octave, au-dessus de sa couleur naturelle (1). » Au lieu d'écrire : *la patience de Job*, il écrit : le *tiers*, le *quart*, la *moitié* ou les *trois cinquièmes* de la patience de Job, indiquant exactement quelle dose de la vertu de ce patriarche est nécessaire pour supporter telle ou telle vexation. Il mesure avec le même scrupule chaque nombre, chaque grandeur, chaque somme d'argent. L'expression « laveuse de vaisselle » a plus de vie, plus de couleur à ses yeux que celle de « fille de cuisine, » et s'il nous montre une laveuse de vaisselle à l'ouvrage, il ne lui suffit pas de dire qu'elle est à nettoyer les assiettes, il tiendra à nous apprendre qu'elle *récure une poissonnière*. La blessure de l'oncle Tobie, il faut que nous le sachions, a été reçue à environ trente toises de l'angle de retour de la tranchée, en face de l'angle saillant du demi-bastion de Saint-Roch ; l'os *pubis* et le bord extérieur de la partie du *coxendix* appelée os *ilium* ont été horriblement écrasés, et « c'est un grand bonheur

(1) *Tristram Shandy*, III, 5.

que le mal considérable fait à l'aine de mon oncle ait été produit plutôt par la grosseur et l'irrégularité de la pierre que par sa force projectile (1). »

Je suppose que vous vouliez exprimer cette idée : quand une femme est en couches, toutes les femmes de la maison prennent un air important; désirez-vous la rendre dans la langue de Sterne ? voici un modèle de traduction : « De toutes les énigmes de la vie conjugale, dit mon père en traversant le palier afin d'appuyer son dos contre le mur pendant qu'il exposerait son idée à

(1) *Tristram Shandy*, I, 25. — Même procédé de style dans Rabelais : « Au lendemain, Panurge se fit percer l'oreille dextre à la judaïque, et y attacha un petit anneau d'or à ouvrage de tauchie, au chaston duquel était une puce enchâssée. Et estoit la puce noire, afin que de rien ne doubtez. C'est belle chose estre en tous cas bien informé. » (*Pantagruel*, III, 7.) — « Pantagruel transporta au pays conquesté, 9 876 543 210 hommes, sans les femmes et petits enfants. » (*Ibid.*, III, 1.) — « Il luy tailla d'un coup l'estomac, le colon et la moitié du foye; dont tomba par terre, et tombant rendit plus de quatre potées de soupes, et l'ame meslée parmy les soupes. » (*Gargantua*, XXXV.) « Il luy passa la broche un peu au dessus du nombril vers le flan droit, et lui perça la tierce lobe du foye, et le coup, haussant, luy penetra le diaphragme, et par à travers la capsule du cœur luy sortit la broche par le haut des espaules, entre les spondyles et l'omoplate senestre... Puis, se donna à tous les diables, appellant Grilgoth, Astaroth, Rapalus, et Gribouillis par neuf fois... Quoy voyant, j'eus de peur pour plus de cinq solz. » (*Pantagruel*, II, 14.) — Et Homère lui-même n'a-t-il pas dit : « Le fils de Tydée saisit dans sa main une pierre, lourde masse que deux hommes, tels qu'ils sont aujourd'hui, ne pourraient porter; mais, à lui seul, il la remuait aisément. Cette pierre atteignit Enée, à l'emboîture de l'os où la cuisse s'unit à la hanche et qu'on appelle cotyle : le cotyle fut brisé, les deux nerfs rompus aussi, et la pierre raboteuse enleva la peau. » (*Iliade*, chant V.)

mon oncle Tobie, de toutes les énigmes embarrassantes de l'état de mariage (et vous pouvez m'en croire, frère Tobie, il y en a plus de charges d'âne que toute l'écurie des ânes de Job n'en aurait pu porter), il n'en est aucune qui me semble aussi pleine d'inextricables mystères que celle-ci : pourquoi, dès l'instant où Madame est portée dans son lit, toutes les femelles de la maison, depuis la femme de chambre de Madame jusqu'à la fille qui balaye les cendres, en deviennent-elles plus grandes d'un pouce, et se donnent-elles plus d'airs pour ce seul pouce que pour tous les autres pouces ensemble (1)? »

Sterne excelle à dessiner les moindres mouvements de l'âme de ses personnages, par un geste, par une attitude, qui les traduisent aux yeux. Nous venons d'en voir un exemple dans M. Shandy, traversant le palier pour *appuyer son dos contre le mur* pendant qu'il exposerait son idée. — « Si j'étais

(1) « Of all the riddles of a married life, said my father, crossing the landing, in order to set his back against the wall, whilst he propounded it to my uncle Toby — of all the puzzling riddles, said he, in a marriage state, — of which, you may trust me, brother Toby, there are more asses' loads than all Job's stock of asses could have carried — there is not one that has more intricacies in it than this, — that, from the very moment the mistress of the house is brought to bed, every female in it, from my lady's gentlewoman down to the cinder-wench, becomes an inch taller for it; and give themselves more airs upon that single inch than all their other inches put together. » (*Tristram Shandy*, IV, 12.)

un prince absolu, disait mon père *en remontant sa culotte des deux mains comme il se levait de son fauteuil* (1). » Ne trouvez-vous pas que cette tenue vulgaire introduit on ne peut mieux le petit discours d'un petit politique, qui, dans son petit cercle de famille, va être pour quelques minutes prince absolu par hypothèse? — « Si l'on était sûr, dit mon père, *en se grattant le sourcil,* que l'enfant fût mourant, on pourrait aussi bien en faire la politesse à mon frère Tobie, et ce serait une pitié, en pareil cas, de jeter par la fenêtre un aussi grand nom que Trismégiste. Mais il peut en revenir. » Vous voyez l'incertitude de M. Shandy, vous le voyez embarrassé, hésitant; aucun geste ne traduirait mieux ce qui se passe en ce moment dans sa cervelle. — « Laisse entièrement la date de côté, Trim, dit mon oncle Tobie *penchant son corps en avant et posant doucement sa main sur l'épaule du caporal pour tempérer l'effet de l'interruption* (2). » Quelle bonté dans ce corps qui se penche et cette main qui se pose! il semble que toute l'âme de l'oncle Tobie soit dans la paume de sa main. L'épaule de Trim, dans une autre circonstance, sert, pour ainsi dire, de théâtre à une scène courte et rapide de fine et charmante psycho-

(1) *Tristram Shandy*, I, 18.
(2) *Ibid.*, VIII, 19.

logie. « Ne sommes-nous pas, continua Trim, regardant toujours Suzanne, ne sommes-nous pas comme la fleur des champs? Toute chair n'est-elle pas comme l'herbe? Qu'est-ce que le plus beau visage que jamais homme ait contemplé? — Je passerais ma vie à écouter Trim, s'écria Suzanne. — Qu'est-ce (Suzanne mit sa main sur l'épaule de Trim), qu'est-ce que corruption? — Suzanne la retira (1). »

Chez les mauvais écrivains, le signe occupe plus de place que la chose signifiée; l'expression, sans proportion avec la pensée, ne se borne pas à la vêtir d'un voile ample et léger qui la drape élégamment; elle l'affuble de toutes sortes de loques parasites qui la surchargent et la défigurent. De là le style déclamatoire, le style précieux, le style fleuri, le style *flamboyant*, et vingt autres espèces de méchants styles. Le simple talent d'écrire consiste à proportionner si bien toutes nos expressions aux moindres nuances de nos idées et de nos sentiments, que la chose que nous disons soit toujours exactement celle que nous avions à dire, ni plus, ni moins. Le génie va plus loin. Non-seulement il ne dit rien de trop, mais il donne à entendre plus qu'il ne dit; il ouvre des échappées où l'imagina-

(1) *Tristram Shandy*, V, 9.

tion et la réflexion plongent sans fin; il enferme dans un mot, dans un geste, un monde de sentiments ou de pensées. Ici encore, Sterne se montre l'égal des dieux : mais il est aussi l'égal des hommes et des hommes les moins divins; car l'étrange et constante anomalie de cet auteur est de s'élever sans effort à ce que le génie a de plus rare, et de s'enfoncer de gaieté de cœur, avec un entrain désespérant, dans ce que la médiocrité a de plus vulgaire. Il gesticule donc beaucoup trop; il prend quelquefois une voix de fausset et se met à déclamer, très-souvent une voix larmoyante et se met à pleurnicher. Ces défauts lui ont valu l'épithète, qui n'est qu'à moitié flatteuse, d'écrivain *sentimental*, et un rang éminent, au dix-huitième siècle, dans un genre de littérature qui n'est point éminent. Mais il sait aussi être pathétique avec simplicité, et produire de très-grands effets par de petits moyens :

« Un pauvre âne venait d'entrer sous la porte avec deux grands paniers sur le dos; il se tenait dans une attitude hésitante, les deux pieds de devant en dedans du seuil, les deux pieds de derrière dans la rue, ne sachant pas très-bien s'il devait avancer ou non... Il mangeait la tige d'un artichaut, et l'avait déjà laissée tomber par dégoût une

demi-douzaine de fois et ramassée par faim. Dieu t'assiste, dis-je, mon bon! tu fais là un amer déjeuner, et tu as d'amères journées de travail, et, j'en ai peur, des coups amers pour tes gages... Tu n'as pas un ami peut-être dans le monde entier, qui te donne un macaron. Disant ces mots, j'en tirai de ma poche un paquet que je venais d'acheter, et je lui en donnai un... Quand l'âne eut mangé son macaron, je le pressai d'entrer; la pauvre bête était lourdement chargée; ses jambes tremblaient sous elle; comme je tirais son licou, il se cassa net dans ma main. L'âne me regarda d'un air pensif; ne me frappez pas, semblait-il dire, mais si vous le voulez, vous le pouvez (1). »

Ces deux mots serrent le cœur. — Quand Trim raconte à l'oncle Tobie les détails navrants de sa visite à Le Fèvre, voici de quel signe imperceptible, mais singulièrement expressif, Sterne note l'émotion du bon capitaine : « Je voudrais, dit mon oncle Tobie avec un profond soupir, je voudrais, Trim, être endormi. » Il y a dans ce vœu bien des larmes étouffées; car le caporal dit aussitôt : « Votre Honneur s'afflige trop. » Et plus haut : « Qu'est-ce

(1) « He looked up pensive in my face. — « Don't thrash me with it; — but, if you will, you may. » — « If I do, said I, I'll be d — d. » — (*Tristram Shandy*, VII, 32.)

que je pouvais avoir sous le bon plaisir de Votre Honneur? — Rien au monde, dit mon oncle Tobie *en se mouchant;* seulement, tu es un brave garçon. »

Même finesse dans les peintures comiques. « Ils ont appelé l'enfant *Tristram!* — Non, ce n'est pas ma faute, dit Suzanne; je lui ai dit que c'était *Tristramgiste.* — Faites le thé pour vous seul, frère Tobie, dit mon père en levant son bras pour prendre son chapeau... Il prononça ces paroles avec la plus douce inflexion de voix, et prit son chapeau avec le mouvement le plus suave et le plus harmonieux que l'affliction ait jamais inspiré. » Dans quel accablement doit donc être, ô ciel! ce petit homme si vif et toujours emporté, qui, devant les débris de ses espérances et de ses théories renversées tout d'un coup par la sottise d'une bonne, ne se sent pas même la force de saisir son chapeau avec colère et de l'enfoncer violemment sur ses yeux!

Cette délicatesse de touche, cet esprit dans le détail, cette grâce d'originalité qui fait éclore des choses inattendues et charmantes au milieu de l'exacte peinture du réel, enfin cette richesse de sentiments et d'idées dans des cadres microscopiques, ont fait comparer les petits tableaux de *Tristram Shandy* aux toiles de l'école hollandaise.

On pourrait encore comparer Sterne à notre Meissonnier.

Quelquefois la scène s'agrandit, et les tons chauds et colorés de la palette du peintre rappellent les paysages de l'école flamande ou les chefs-d'œuvre de Breton.

« C'était sur la route entre Nîmes et Lunel. Le soleil était couché; tous les travaux étaient finis; les nymphes avaient renoué leurs cheveux, les bergers se préparaient pour la danse. — Ma mule s'arrêta court. — C'est la flûte et le tambourin, dis-je; ils courent au musical appel du plaisir, et je donnai un coup d'éperon à ma bête. Elle ne bougea pas. — Fort bien! m'écriai-je; jamais de ma vie on ne me verra discuter avec personne de votre famille. Et sautant à bas de son dos, lançant une botte dans le fossé à gauche, une botte dans le fossé à droite, je m'en vais danser, dis-je, demeurez où vous êtes. — Une fille du Travail, au teint hâlé, se leva du groupe et vint à ma rencontre. Ses cheveux, qui étaient d'un châtain foncé approchant du noir, étaient noués ensemble, à l'exception d'une tresse. Il nous manque un cavalier, dit-elle en tendant les deux mains comme pour me les offrir. — Et un cavalier vous aurez, dis-je en les prenant toutes les deux. — Sans vous, dit-elle, nous n'aurions pu

rien faire... Un jeune garçon boiteux, auquel Apollon avait donné une flûte pour le dédommager, et qui avait ajouté de son chef un tambourin à sa flûte, préluda mélodieusement du haut d'une butte où il était assis. — Vite, vite, rattachez-moi cette tresse, dit Nanette en me mettant un morceau de ruban dans la main. Cela me fit oublier que j'étais étranger. — Le chignon tout entier tomba : il y avait sept ans que nous nous connaissions. — Le jeune garçon frappa sur son tambourin, sa flûte suivit, et nous voilà sautant. La sœur du musicien se mit à chanter, sa voix semblait dérobée au ciel; elle chanta alternativement avec son frère; c'était une ronde gasconne :

Viva la Joia !
Fidon la Tristessa !

« Les nymphes l'accompagnèrent à l'unisson, et leurs bergers à l'octave au-dessous. *Viva la Joia* était sur les lèvres de Nanette, *viva la Joia* était dans ses yeux. Une étincelle d'amitié traversa comme un éclair l'espace qui nous séparait. — Elle était si aimable! — Oh! pourquoi ne pas vivre et mourir ainsi? Juste Dispensateur de nos joies et de

nos chagrins, m'écriai-je, pourquoi ne peut-on pas se fixer ici au sein du bonheur, et danser, et chanter, et dire ses prières, et aller au ciel avec cette brune (1)? »

(1) *Tristram Shandy*, VII, 43.

---

## CHAPITRE XIX

### IMAGINATION DE STERNE. — SES PLAGIATS. — SA PHILOSOPHIE.

Il y a deux sortes d'imaginations poétiques : l'une, la grande, tire des êtres du néant, ou pour mieux dire, de ce vague chaos où sont les éléments de toute création ; l'autre, comme un miroir, reproduit en les transformant plus ou moins, des objets individuels, précis, vus et observés dans le monde réel ; l'une invente, l'autre se souvient. C'est la seconde que Sterne a en partage.

La meilleure partie de *Tristram Shandy* est due à des souvenirs, d'abord à des souvenirs d'enfance. Sterne se rappelle le temps où, assis sur les genoux de son père, il faisait répéter au bon lieutenant, pour la vingtième ou trentième fois, le récit de la même bataille ; où il battait des mains et faisait aller ses petits pieds en mesure aux sons des fifres et des tambours de Malplaquet ; où il imitait peut-être, avec des villes en bois peint, des canons en cuivre et des soldats en carton, les combats et les

siéges de la guerre de Flandre, et quelquefois sans doute galopait à dada sur le bâton d'un drapeau déchiré. — L'oncle Tobie, c'est ce brave Roger Sterne, « bienveillant, affectueux, sans artifice, si franc et si candide qu'il ne soupçonnait de fraude chez personne ; » mais il était aussi « d'humeur tant soit peu pétulante, » et ce trait a passé dans la peinture du caractère de M. Shandy. — La paix d'Utrecht a brisé la carrière de Roger Serne ; la paix d'Utrecht brise non moins cruellement le *dada* du cher oncle Tobie. « Calais même ne laissa pas dans le cœur de Marie une blessure plus profonde et plus lente à se cicatriser, qu'Utrecht dans celui de mon oncle Tobie. Jusqu'à la fin de sa vie il ne put entendre nommer la ville d'Utrecht, ni même lire un article de journal extrait de la *Gazette d'Utrecht*, sans tirer de sa poitrine un soupir comme si son cœur allait se fendre en deux (1). » — Le caporal Trim a existé. Il s'appelait James Butler. Il était Irlandais. Roger Sterne l'avait attaché à son service. Il aimait à s'écouter parler, mais il était plein du respect le plus profond pour ses maîtres, et il disait au petit Laurence « Votre Honneur, » en le faisant monter sur son dos. — L'histoire de Le Fèvre est vraie. Sterne l'avait entendu raconter dans son enfance,

(1) *Tristram Shandy*, VI, 31.

avec d'autres histoires de garnison beaucoup moins édifiantes, dont il s'est souvenu aussi. — Le bonnet espagnol de Trim, la *roquelaure* de l'oncle Tobie et sa perruque à la Ramillies, Sterne les a vus, les a touchés, peut-être même les a gardés comme des reliques, à côté de cette paire de « bottes héréditaires, » qu'un ancêtre de M. Shandy portait à la bataille de Marston Moor, et que Trim convertit en mortiers « pour le siége de l'été qui vient. » — Le docteur Slop, c'est ce médecin jacobite et catholique, Burton, qui était la bête noire de l'oncle de Laurence; Eugenius, c'est le cousin Stevenson; Mrs. Shandy, c'est Mrs. Sterne, triste femme! et Yorick, c'est Sterne lui-même.

Ce rôle prédominant de la mémoire chez Sterne va presque jusqu'à l'incapacité d'inventer. Ce qu'il invente, ce sont les détails; les données premières lui sont fournies par ses souvenirs personnels ou par ses lectures. Cet écrivain si original a très-peu d'initiative. Bon nombre des plaisanteries de *Tristram Shandy* ont leur source dans notre vieille littérature gauloise, dont il était friand. Les amusants mémoires de *Martinus Scriblerus*, dus à la collaboration de Pope, d'Arbuthnot et de Swift, lui ont suggéré, sinon les parties fines et profondes du ca-

ractère de M. Shandy (celles-là sont bien à lui), au moins les traits généraux de sa physionomie de pédant (1). Sterne n'est pas érudit; il a à peine

(1) Il ne sera pas sans intérêt de citer en note un ou deux passages de *Martinus Scriblerus*, pour qu'on puisse rapprocher le personnage de Cornelius de celui de M. Shandy. On verra que la donnée est exactement la même.

« Emmaillotter Martin! eh! mon fils n'est-il pas un homme? et « l'homme n'est-il pas le seigneur de l'univers?... Voyez avec quelle « agilité il étend et remue les doigts de ses pieds aussi aisément « que les doigts de ses mains! Faculté précieuse, qui, dans la courte « révolution d'une année, peut être totalement supprimée et détruite « par l'abus monstrueux des souliers et des bas! Ses oreilles (que « les autres animaux ont le grand avantage de pouvoir tourner dans « toutes les directions au moindre bruit) ses oreilles peuvent, par « le ministère de quelque nourrice maudite, se coller pour toujours « immobiles et plates! Ainsi ne faisaient pas les anciens. Ils pou- « vaient remuer leurs oreilles à plaisir, et c'est pourquoi les poëtes « nous les montrent souvent *arrectis auribus.* »

«... Cornelius commença alors à régler l'allaitement de son enfant. Rarement un jour se passait sans disputes entre lui et la nourrice sur la nature des aliments qui lui convenaient. La pauvre femme ne dînait jamais sans qu'il lui refusât tantôt un plat tantôt l'autre, qu'il jugeait préjudiciable à son lait. Un jour elle désira vivement une tranche de bœuf, et comme elle avançait sa main pour la prendre, le vieux gentilhomme la mit hors de son atteinte, et parla en ces termes : « Si seulement tu avais lu les anciens, « ô nourrice! tu préférerais la santé de l'enfant que tu nourris à la « satisfaction d'un appétit indiscipliné et vorace. Le bœuf, j'en « conviens, peut donner de la vigueur aux membres de mon fils, « mais il est propre à hébéter et alourdir son intelligence. » Pendant qu'il parlait ainsi, la nourrice le regardait en colère, et de temps en temps jetait un regard avide sur le bœuf. « La colère « (continua le docteur, tenant toujours le plat), jette l'âme dans une « fermentation trop violente; c'est une espèce de fièvre, ou, comme « Horace la définit, une *courte folie*. Considère, ô femme! que le « lait que tu donneras aujourd'hui à mon fils peut lui faire absor- « ber beaucoup de passions indomptables, et le frustrer en quelque « mesure du tempérament d'un philosophe... — Vraiment, inter- « rompit la nourrice, le bœuf vous gâte l'intelligence? Voilà qui est

regardé les ouvrages des anciens lorsqu'il était au

« beau, ma foi! Et comment notre ministre prêcherait-il, comme il « le fait, sur un dîner de bœuf et de pudding aussi, si vous en « venez là? Ne me parlez pas de vos anciens; n'avez-vous pas tué « presque mon pauvre bébé avec un plat de brouet noir du démon? « — De brouet noir de Lacédémone, tu veux dire (répliqua Corne- « lius); mais je ne puis t'accorder que l'indigestion ait eu pour « cause cette nourriture, puisque je l'avais préparée sur une re- « cette du divin Lycurgue... Qu'est-ce qui rend les Anglais phleg- « matiques et mélancoliques, si ce n'est le bœuf? Qu'est-ce qui rend « les Hollandais si chauds et si colères, sinon le fromage et les « coquilles marines? Les Français doivent leur légèreté à leurs « soupes, leurs grenouilles et leurs champignons...» Pendant ce discours, la nourrice restait muette, boudant et marquant son assiette avec son couteau, et elle ne voulut toucher à rien pendant tout le dîner. Ce que remarquant le vieux gentilhomme, il ordonna que l'enfant, pour éviter le risque d'absorber de mauvaises humeurs, fût tenu loin du sein toute la journée, et nourri de beurre mêlé avec du miel, conformément à une recette qu'il avait trouvée dans les commentaires d'Eustathe sur Homère... The nurse at last parted from the family, on his ordering her for dinner the paps of a sow with pig; taking it as the highest indignity, and a direct insult upon her sex and calling.

« ...Cornelius devina de très-bonne heure l'aptitude de son fils pour les mathématiques, en le voyant dessiner des lignes parallèles sur ses tartines et les couper à angles égaux, de manière à former des carrés sur toute la superficie.

« Il permit à son fils de s'amuser à tous les jeux dont l'antiquité était bien prouvée, tels que bâtir des maisons, aller à cheval sur un bâton, *ædificare casas*, *equitare in arundine longa*. « En un mot, « que mon fils Martin s'amuse à tous les jeux vraiment antiques, à « l'exception d'un seul, inventé par une peuplade de la Thrace : les « enfants pendaient un de leurs compagnons à une corde, et lui « donnaient un couteau pour couper la corde; s'il manquait son « coup, on le laissait pendu jusqu'à ce qu'il fût mort, et c'était sim- « plement une manière de s'amuser. Je suis décidément opposé à ce « jeu, comme barbare et cruel. »

« ...Cornelius enseigna enfin à son fils, comme passe-temps, l'art de dérober, conformément à la coutume des Spartiates, et tel fut le succès de ses leçons, que Martin pratiqua cet art jusqu'au jour de sa mort. »

collége, et depuis, soyez sûrs qu'il les a rarement ouverts; néanmoins il les cite, ainsi que plusieurs modernes qui ne sont guère connus que des érudits. L'explication de cette énigme est très-simple. Il existe dans la littérature anglaise un ouvrage signé *Democritus junior* et intitulé *Anatomy of Melancholy;* il a onze cents pages in-octavo d'impression serrée; on ne le lit point; mais la masse énorme de textes qu'il contient en fait un livre précieux à avoir et commode à consulter. Sterne a fait mieux que de le consulter, il l'a lu, et il le connaît si bien, qu'il ne se borne pas à lui emprunter ses citations, chose permise après tout; il vole parfois le compilateur lui-même dans ce que celui-ci a d'original, ce qui passe la permission (1).

Les poëtes et les romanciers dont le regard perçant a, comme celui de Sterne, traversé le cœur humain, ont toujours une philosophie qu'il est intéressant d'extraire de leurs œuvres, sauf le cas où ils se chargent eux-mêmes de l'exposer dans la pré-

(1) Voyez pages 20, 132, 181 de cette étude. — Tous les plagiats de Sterne sont consignés dans le livre du Docteur Ferriar, intitulé : *Illustrations of Sterne.* Ces plagiats sont assez nombreux. Si Sterne avait cité ses auteurs, le savant Docteur Ferriar ne lui aurait rien reproché. Mais se figure-t-on Sterne mettant des notes et des renvois au bas des pages, comme un écrivain régulier?

face, ou dans des chapitres spéciaux. Comme tous les écrivains d'un génie vraiment dramatique, Sterne nous intéresse d'abord à la vérité des caractères, au comique des situations, et nous ne voyons la philosophie du peintre que si nous la voulons regarder (1).

Il est rempli de vues ingénieuses et profondes; mais il n'a pas de système, à proprement parler; il aurait bien ri d'une telle pensée. Qu'y a-t-il de commun entre lui et la logique? Il aime à montrer, par exemple, que l'homme s'agite et agite de grands desseins, et que d'infiniment petites choses le mènent; l'intelligence d'un enfant sur lequel on fondait de grandes espérances, dépend d'un nœud fait à un sac d'instruments de chirurgie et d'une coupure au pouce de l'accoucheur. Mais les philosophes excessivement frappés de l'influence d'un grain de sable dans la destinée humaine ou dans le gouvernement du monde, en deviennent sombres et misanthropes. L'optimisme est, au contraire, le fond de la nature de Sterne; il n'a pas la plus petite goutte d'amertume, et si, de place en place, des ombres légères passent dans son ciel bleu, sa

(1) Le bavardage philosophique de quelques-unes des digressions de Sterne n'est pas l'exposé de sa philosophie. Celle-ci doit être cherchée plus au fond de son œuvre.

mélancolie fugitive est comme la fraîcheur d'un jour d'été.

Le *dada,* cette manie innocente qui n'est ni précisément une folie ni précisément une passion, et qui révèle moins la bête que l'enfant caché dans tout homme, le dada n'est pas une découverte de Sterne, à vrai dire; mais il l'a si bien étudié qu'il a pu lui donner un nom comme s'il l'avait découvert; il a ajouté un mot au dictionnaire et une page à la psychologie. D'autres avaient déjà passé par là comme par tous les chemins qu'il a suivis, et, en particulier, le grand auteur de *Don Quichotte.* Mais Cervantes, si supérieur à Sterne par l'imagination et l'ampleur, n'est pas tout à fait son égal pour la finesse. — Que Don Quichotte se figure avoir pour mission d'exercer la *justice errante* au milieu d'un siècle et d'un pays policés, et de ressusciter à la barbe de la Sainte-Hermandad les héroïques licences de la chevalerie, ce degré de folie est conciliable avec une intelligence saine sur tous les autres points; nous reconnaissons encore l'homme dans cet individu excentrique. Mais qu'il perce de sa lance de pauvres moutons dans lesquels il croit voir une armée d'ennemis, et qu'il aille se casser les membres contre les ailes de plusieurs moulins à vent qui lui semblent des géants agitant leurs bras,

c'est là un cas d'aliénation mentale auquel nous ne pouvons guère nous intéresser, qui regarde les médecins et réclame les quatre murs d'un hospice. Le dada de l'oncle Tobie est si *humain*, qu'il nous gagne le cœur, en nous faisant hausser doucement les épaules et sourire; c'est à peine s'il exagère cette grande et générale folie de notre espèce soi-disant raisonnable, qui permet de dire que tous les hommes, à commencer par les plus sages et les plus graves, sont fous. Si nous rencontrions Don Quichotte sur la grande route, nous aurions peur; si nous rencontrions l'oncle Tobie, nous saisirions sa main pour la baiser.

Les idées de M. Shandy sur l'influence des noms de baptême, sur l'incompatibilité du génie avec un nez camus, ont un côté absurde qui fait rire et un côté profond qui fait rêver. Les défendre serait aussi imprudent, que les réfuter serait *simple*. Ce n'est pas à notre raison qu'elles s'adressent, c'est à ce petit coin de superstition que nous réservons tous, et sans lequel un homme ne serait pas homme complétement. Si, dans votre sagesse, vous ne croyez pas un mot de cette philosophie fantasque, vous n'avez guère d'imagination. Votre grand sens m'humilie, et je n'ai garde de vous contredire. Chaque argument ne ferait qu'ajouter à la doctrine

un ridicule, et une raison à votre incrédulité (1).

(1) Sur les nez, voyez Lavater. — Bouchet dit au troisième livre de ses *Serees :* « Il faut noter que les Mores et tous ceux qui sont camus, sont colères, et qu'au contraire les grands nez sont plus patients et prudents, et qu'en la Bible, quand on dit que quelqu'un a grand nez, les interprètes tournent *patient :* ce qui démontre qu'en la physionomie y a quelque divination de complexion. » — Gaspar Tagliacozzi, professeur de Bologne, s'exprime ainsi : « Il y a dans le nez quelque chose d'auguste et de royal... Les Persans admirent un nez aquilin dans leur roi, et dans l'Ancien Testament, nous voyons ceux qui avaient le nez petit, écrasé ou de travers, exclus de la prêtrise et de la sacrificature. *Nasus ergo tantæ est estimationis, ut ex ejus decore, ornatuque, summa sacerdotia, amplissima imperia, et regna latissima pendere videantur.* » (Doctor Ferriar, *Illustrations of Sterne*). — Sur les noms de baptême, nous avons Balzac. « Je ne voudrais pas prendre sur moi d'affirmer que les noms n'exercent aucune influence sur la destinée. Entre les faits de la vie et le nom des hommes il est de secrètes et d'inexplicables concordances ou des désaccords visibles qui surprennent; souvent des corrélations lointaines, mais efficaces, s'y sont révélées. Notre globe est plein, tout s'y tient, le hasard est le résultat d'une immense équation dont nous ne connaissons pas toutes les racines. Ne voyez-vous pas dans la construction du Z une allure contrariée? ne figure-t-elle pas le zigzag aléatoire et fantasque d'une vie tourmentée? Quel vent a soufflé sur cette lettre qui, dans chaque langue où elle est admise, commande à peine à cinquante mots? » (*Z. Marcas.*) — « Chaque nation, dit aussi Montaigne, a quelques noms qui se prennent, je ne sçai comment, en mauvaise part; et à nous, Jean, Guillaume, Benoist. »

## CHAPITRE XX

### L'HUMOUR.

Bien des gens pensent que tout est dit, et que les écrivains n'ont plus que cette alternative : ou recommencer ce qui a été fait et bien fait avant eux, ou chercher le nouveau dans l'exceptionnel et l'impossible. Le génie inflige d'époque en époque un démenti à cette mauvaise excuse de la médiocrité. Dans l'admirable peinture du caractère de M. Shandy, je relèverai deux traits qui me semblent unir cette double excellence, d'être à la fois aussi naturels que n'importe quel trait de Molière ou de Shakespeare, et d'offrir aux esprits blasés et difficiles l'agréable surprise de la nouveauté.

Tous les jours, depuis plus de dix ans, M. Shandy prenait la résolution de faire raccommoder ses gonds de porte. Il n'y avait pas de sujet au monde sur lequel il fût plus éloquent. Il ne pouvait entendre crier cette malheureuse porte sans recommencer ses plaintes éternelles, et parfois,

faire un discours en trois points. Il ne croisait jamais les bras pour faire un somme après dîner, sans que l'idée d'être inévitablement réveillé en sursaut par la première personne qui toucherait la porte, ne vînt hanter son repos et en troubler toute la douceur. Et qu'aurait-il fallu pour lui rendre l'existence heureuse ? Deux gouttes d'huile et un coup de marteau.

Mais je soupçonne que, si M. Shandy ne raccommodait pas ses gonds de porte, c'était pour en pouvoir parler. Nous avons vu, à l'occasion de la mort de son fils aîné, quel soulagement inexprimable il trouvait dans l'exercice de son éloquence. Quelquefois un bon mot lui rendait le même service. Un jour, l'oncle Tobie, par un geste mal calculé, donna de sa béquille un coup sec et terrible sur le tibia de son frère : celui-ci, je ne sais par quelle association d'idées, accoucha sur-le-champ d'un calembour, qui « fit couler tout le long de l'os de sa jambe un frisson de plaisir. » — « Mon père avait une petite jument favorite qu'il avait donnée à couvrir à un très-beau cheval arabe, afin d'avoir une monture à son idée. Ardent comme il l'était dans tous ses projets, il parlait chaque jour de son poulain avec une sécurité aussi absolue que s'il eût été élevé, dressé, bridé et sellé

à sa porte, tout prêt à être monté. Par une négligence d'Obadiah, il advint que la jument ne répondit à l'attente de mon père que par un mulet, et une des plus laides bêtes de l'espèce. Ma mère et mon oncle Tobie croyaient que mon père tuerait Obadiah et qu'on ne verrait jamais la fin d'un tel désastre. — Misérable ! cria-t-il, en montrant du doigt le mulet, regarde ce que tu as fait ! — Ce n'est pas moi, dit Obadiah. — Qu'est-ce que j'en sais ? répliqua mon père. La joie, le triomphe nagèrent dans ses yeux à cette repartie. Obadiah n'entendit plus parler de rien (1). »

Ces traits, et tous les traits par lesquels Sterne a peint le caractère de M. Shandy, celui de

(1) « My father had a favourite little mare, which he had consigned over to a most beautiful Arabian horse, in order to have a pad out of her for his own riding. He was sanguine in all his projects; so talked about his pad every day with as absolute a security as if it had been reared, broke, — and bridled and saddled at his door ready for mounting. By some neglect or other in Obadiah, it so fell out that my father's expectations were answered with nothing better than a mule, and as ugly a beast of the kind as ever was produced.

« My mother and my uncle Toby expected my father would be the death of Obadiah, and that there would never be an end of the disaster. — See here! you rascal, cried my father, pointing to the mule, what you have done!... It was not I, said Obadiah... How do I know that? replied my father.

« Triumph swam in my father's eyes. at the repartee,— the Attic salt brought water into them; —and so Obadiah heard no more about it. » ( *Tristram Shandy*, V, 3.)

l'oncle Tobie, celui du caporal Trim, ne nous inspirent à l'égard de ces braves gens rien de cette pitié méprisante ou de cette indifférence railleuse que nous éprouvons pour la plupart des personnages de comédie. Nous les aimons, au contraire, comme nous aimons Don Quichotte aussi longtemps que ses extravagances ne le jettent pas hors de l'humanité, comme nous aimerions le bon Pantagruel, si, pour être aimé d'un amour vraiment humain, le bon Pantagruel n'était pas un peu grand. Cette exception à la coutume et à la règle qui veulent que la comédie ne touche et n'intéresse que l'esprit, est extrêmement remarquable; le pouvoir extraordinaire d'intéresser les cœurs à des personnages comiques, à des personnages grotesques, comme aux héros les plus chéris de la tragédie ou du roman, a dans la langue anglaise un nom particulier qui n'a point d'équivalent dans la nôtre, sans doute parce que la chose nous manque : on l'appelle *humour*.

Nous ne saurions avoir la prétention de restreindre à cette signification spéciale un mot aussi élastique, et que l'usage et l'abus rendent plus vague de jour en jour. Peut-être est-il de ceux qui échappent à toute définition précise, et, dans ce cas, nous n'aurons fait qu'indiquer un de ses sens.

Mais, s'il faut renoncer à l'employer avec un discernement parfaitement rigoureux, on pourrait au moins s'en servir avec un peu plus de discrétion. « Le mot *humoristique*, s'écrie un critique allemand (1), est communément employé aujourd'hui dans le sens de *comique* en général; cela vient de la tendance déplorable qui nous porte à donner aux choses un nom supérieur à celui qui leur convient. De même que chaque auberge s'intitule hôtel; chaque changeur, banquiér; chaque manége ambulant, cirque; la moindre salle de concert, académie de musique; toute boutique de marchand, bureau; tout potier, sculpteur : de même, le dernier farceur se fait appeler humoriste... grands mots et petites choses, telle est la devise du noble siècle où nous vivons! » — Nous sommes de cet avis; le mot *humour* et ses composés devraient toujours signifier quelque chose d'autre et quelque chose de plus, que les mots *comique*, *drôle* ou *spirituel*.

Il ne suffit pas de distinguer entre le comique de *tempérament* et le comique de réflexion, d'observation, d'étude, et d'appeler *humour* le premier (2).

(1) Schopenhauer.

(2) « Qui dit *humour* dit esprit de tempérament, traduction exacte de ce mot si controversé, par conséquent spontanéité, candeur, naïveté, bonhomie, génialité. » (*Revue des Deux-Mondes*

Cette définition se fonde sur l'étymologie du mot : c'est pour cela qu'elle est claire, mais étroite et superficielle ; car les mots (c'est sans doute regrettable) signifient parfois tout autre chose que ce que l'analyse grammaticale voudrait leur faire dire purement et simplement. Il nous semble encore moins juste de voir dans l'*humour* le talent de débiter gravement des choses plaisantes ou absurdes (1) : ce talent n'appartient-il pas plutôt à l'ironie ? Surtout il faut prendre garde de confondre

du 15 juin 1865.) — M. Montégut se fonde sur cette définition pour contester à Sterne une partie de son renom d'humoriste. « Sterne dit-il, mérite le nom d'humoriste pour sa sensibilité, qui est très-vraie, très-fine, très-riche en beaux caprices ; mais non pour son esprit, qui est plus ingénieux que naïf et plus artificiel que spontané. »

(1) Thackeray, *The English humourists of the eighteenth century;* Taine, *Histoire de la Littérature anglaise.* — Voici, selon Thackeray, le meilleur trait d'*humour* de Swift. Gulliver, chez les Houyhnhnns, prend congé de son maître le cheval : « Je pris, dit-il, une seconde fois congé de mon maître ; mais, comme j'allais me prosterner devant lui pour baiser la corne de son pied, il me fit l'honneur de la lever lui-même doucement jusqu'à ma bouche. Je n'ignore pas combien on m'a blâmé pour avoir mentionné cette dernière circonstance. Les envieux se plaisent à penser qu'il est trop improbable qu'un aussi illustre personnage ait pu condescendre à donner une telle marque de distinction à une pauvre créature comme moi. Je n'ignore pas non plus combien les voyageurs sont quelquefois enclins à s'enorgueillir des faveurs extraordinaires dont ils ont été les objets. Mais si mes censeurs connaissaient mieux la noble et gracieuse nature des Houyhnhnns, ils changeraient bientôt de sentiment. » — « L'*humour*, dit M. Taine, consiste à dire d'un ton solennel des choses extrêmement comiques, et à garder le style noble et la phrase ample, au moment même où l'on fait rire tous ses auditeurs. »

avec l'*humour* lui-même certains caractères qui l'accompagnent le plus souvent, mais qui ne lui sont pas essentiels et ne le constituent point : comme, par exemple, la bizarrerie; ou la poursuite incessante d'images, d'expressions, précises et individuelles à l'excès; ou le goût des choses

Sterne dit lui-même dans une de ses lettres : « I am persuaded that thed happiness of the Cervantic humour arises from this very thing — of desbribing silly and trifling events with the circumstantial pomp of great ones. »

Non, c'est l'ironie, et l'ironie n'est qu'une des formes de l'humour. — Carlyle a bien mieux compris l'essence de l'*humour* de Cervantes et de celui de Sterne. — Voici ce qu'il dit dans la préface d'un livre où il donne la traduction de quelques romans de Jean-Paul : « Genuine humour, the humour of Cervantes and Sterne, is not the product of contempt but of love, not of superficial distortion of natural forms, but of deep though playful sympathy with all forms of Nature. It springs not less from the heart than from the head; its result is not laughter, but something far kinder and better; as it were, the balm which a generous spirit pours over the wounds of life, and which none but a generous spirit can give forth. Such humour is compatible with tenderest and sublimest feelings, or rather, it is incompatible with the want of them... Some slight incident is carelessly thrown before us : we smile at it perhaps, but with a smile more sad than tears; and the unpretending passage in its meagre brevity sinks deeper into the soul than sentimental volumes. Richter's favourite characters have always a dash of the ridiculous in their circumstances or their composition, perhaps in both : they are often men of no account; vain, poor, ignorant, feeble ; and we scarcely know how it is that we love them... yet so it is. They insinuate themselves into our affections; and their ultimate place is closer to our hearts than that of many more splendid heroes. This is the test of true humour; no wit, no sarcasm, no knowledge will suffice; not talent but genius will accomplish the result. »

Un écrivain, Horace Lagardie, a dit finement : « L'*humour* fait que la griffade elle-même a quelque chose de la caresse. » (*Journal des Débats* du 12 mai 1867.)

crues, hardies et indécentes, sans intention immorale (1).

Ce qui a été écrit, à notre connaissance, de plus clair et de plus complet sur l'*humour*, se trouve dans le *Cours d'Esthétique* de Hegel, et surtout dans la *Poëtique* de Jean-Paul (2). Chacun de ces

(1) M. Taine a très-bien saisi quelques-uns de ces côtés extérieurs de l'*humour*.

« Entre autres choses, dit-il, ce talent contient le goût des contrastes. Swift plaisante avec la mine sérieuse d'un ecclésiastique qui officie et développe, en homme convaincu, les absurdités les plus grotesques. Hamlet, secoué de terreur et désespéré, petille de bouffonneries. Heine se moque de ses émotions au moment où il s'y livre. Ils aiment les travestissements, mettent une robe solennelle aux idées comiques, une casaque d'arlequin aux idées graves. — Un autre trait de l'*humour* est l'oubli du public. L'auteur nous déclare qu'il ne se soucie pas de nous, qu'il n'a pas besoin d'être compris ni approuvé, qu'il pense et s'amuse tout seul, et que si son goût et ses idées nous déplaisent, nous n'avons qu'à décamper. Il veut être raffiné et original tout à son aise ; il est chez lui dans son livre et portes closes ; il se met en pantoufles, en robe de chambre, bien souvent les pieds en l'air, parfois sans chemise. — Un dernier trait de l'*humour* est l'irruption d'une jovialité violente, enfouie sous un monceau de tristesses. L'indécence saugrenue apparaît brusquement. La nature physique, cachée et opprimée sous des habitudes de réflexion mélancolique, se met à nu pour un instant. Vous voyez une grimace, un geste de polisson, puis tout rentre dans la solennité habituelle. — Ajoutez enfin les éclats d'imagination imprévus. L'humoriste renferme un poëte ; tout d'un coup, dans la brume monotone de la prose, au bout d'un raisonnement, un paysage étincelle ; beau ou laid, il n'importe ; il suffit qu'il frappe. »

(2) *Cours d'Esthétique de Hegel*, analysé et traduit en partie par M. Bénard. — *Poëtique ou Introduction à l'Esthétique* de Jean-Paul-Frédéric Richter, traduite en français par MM. Dumont et Büchner.

Les intelligents traducteurs de la *Poëtique* de Jean-Paul ont écrit une très-bonne page sur l'*humour*, dans leurs Notes de la fin :

« L'*humour*, disent-ils, a pour cause la connaissance des limites

philosophes n'a vu qu'un côté de l'*humour*, et ce

des facultés humaines, des imperfections des sociétés et des misères de la vie... C'est la mélancolie d'une âme supérieure à qui il arrive de plaisanter.

« Toutefois, le terme n'est pas d'une application aussi restreinte chez tous les auteurs. Quelques-uns l'emploient dans des cas où il n'y a aucune plaisanterie, aucun élément risible, et où cette mélancolie, dont nous avons parlé, s'exprime seulement avec esprit; ainsi cette pensée de Byron :

Man, thou, pendulum, betwen a smile and a tear,

est citée comme un trait d'*humour*; il n'y a là rien de risible; il en est de même de la plupart des pensées d'Hamlet. Schlegel paraît même n'avoir considéré que cette forme de l'*humour*, quand il le définit : « L'esprit dans le sentiment. » — Il serait peut-être plus convenable d'appeler en général *humour* la mélancolie qu'inspirent le spectacle du monde et l'étude de l'homme, quelle que soit la forme sous laquelle elle se présente à nous. On pourrait distinguer un *humour* sérieux et un *humour* plaisant ; l'un et l'autre pourraient devenir spirituels. Les meilleurs exemples d'*humour* purement sérieux seraient empruntés aux penseurs qui ont le mieux senti combien les limites de l'esprit humain sont étroites, et qui ont reconnu que la consommation de la sagesse humaine n'est qu'une ignorance savante. (V. *Pascal* et *William Hamilton.*)

« L'alliance de la mélancolie avec la plaisanterie n'est étonnante que pour ceux qui considèrent le rire comme étant exclusivement le signe de la joie...

... « Le rire de l'*humour* n'est pas un rire spécial, et l'*humour* peut disposer de toutes les espèces de plaisanteries (ironie, moquerie, jeux de mots, etc.)

« L'*humour* est tellement rare dans l'antiquité qu'on a eu raison de le considérer comme propre à la poésie et à la philosophie modernes. Les anciens ne connaissaient pas cette mélancolie qui lui donne naissance; ils aimaient la vie et s'aimaient eux-mêmes plus que nous, parce qu'ils vivaient dans des conditions plus faciles, qu'ils avaient une morale plus riante, des institutions politiques plus pures et plus naturelles, et peut-être parce que leur science n'avait pas encore mesuré aussi exactement les bornes de l'esprit humain.

... « La foule a singé l'*humour*, a répété ses pensées et ses plaisanteries, et les poëtes les plus médiocres ont usurpé la dénomination d'humoristes. »

n'est pas Jean-Paul qui a vu le plus petit; mais leurs analyses se complètent et se corrigent l'une par l'autre. Hegel n'a pour l'*humour* que de la sévérité; il y découvre le principe de la ruine même de l'art. Jean-Paul, au contraire, n'a que de l'enthousiasme, et pour cause : il combat *pro domo sua*.

Avec Hegel, il faut toujours prendre notre parti de remonter, pour une minute, non pas au déluge seulement, mais à la création du monde. On sait que ce logicien divise l'histoire de l'art en trois grandes périodes : celle de l'art *symbolique*, où la matière indomptée, colossale, écrase de sa masse et de son poids l'esprit humain encore impuissant et maladroit qui s'efforce de la faire servir à manifester ses idées; celle de l'art *classique*, où l'harmonie entre les deux termes, l'esprit et la matière, l'homme et la nature, est parfaite; et celle de l'art *romantique*, où cette harmonie est rompue de nouveau, mais en sens inverse : ce n'est plus l'esprit de l'homme qui paraît petit et misérable à côté de la matière et du monde extérieur; c'est la matière, c'est la nature, qui, maintenant, est peu de chose pour l'être spirituel, devenu à ses propres yeux la seule puissance et la seule réalité. — Toutes les personnes qui ont traversé un musée d'antiquités

égyptiennes ou assyriennes ont présents à la mémoire des échantillons de l'art symbolique. — C'est en Grèce que l'art classique a atteint son maximum de perfection. Non-seulement la sculpture, sous le ciseau d'un Phidias, accomplit l'union idéale de la matière avec l'esprit; mais la grande poésie des Grecs est plastique, comme leur sculpture. Elle revêt d'une belle forme des choses que les poëtes n'ont pas tirées de leur propre fonds, qu'ils n'ont pas cherchées dans leur tête, ni dans leur cœur non plus, mais qui existent en substance dans la nature extérieure, dans la tradition historique ou dans l'imagination du peuple entier. Elle est absolument impersonnelle. Vous pouvez lire, relire d'un bout à l'autre les poëmes d'Homère et de Sophocle sans y surprendre la plus petite révélation sur eux-mêmes, sur leur vie, leur caractère, leurs mœurs, leurs sentiments secrets, leurs idées particulières.— Dans l'art romantique, cette noble plasticité disparaît; l'harmonie, avons-nous dit, est détruite entre l'ouvrier et la matière de ses œuvres; la richesse d'idées et de sentiments qui distingue la personne moderne entraîne un des plateaux de la balance, et du même coup rachète et compense amplement la rupture de l'équilibre. Qui donc ne se consolerait d'avoir perdu les belles lignes pures

de l'antique simplicité, quand nous avons à leur place l'âme d'un Dante, l'imagination d'un Shakespeare, le cœur d'un Corneille, l'esprit d'un Voltaire, la philosophie d'un Gœthe? — Mais le romantisme a ses excès, et l'*humour* est le plus dangereux. L'*humour*, c'est la personnalité des auteurs, gonflée, débordée et envahissant toutes leurs œuvres. Un humoriste est un écrivain rempli de vanité ou d'orgueil, qui se regarde lui-même comme le personnage le plus important et le plus intéressant de ses écrits, ou mieux, comme le seul qui ait de l'importance et qui soit digne d'intérêt. Il est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. Les sujets qu'il traite sont tous égaux, et sont tous indifférents. Moïse et les Israélites traversant la mer Rouge, Léonidas et les trois cents Spartiates mourant aux Thermopyles, n'ont pas plus de valeur, pas plus de dignité à ses yeux... quoi?.. qu'un vieux balai, un mouchoir de poche de couleur ou un morceau de pipe cassée, puisque la seule chose substantielle dans l'art et dans ses productions, c'est l'esprit, l'imagination, la sensibilité, la grâce et *les grâces* de l'artiste. Ceci va droit à l'adresse de l'auteur de *Tristram Shandy*. Néanmoins, Hegel a pour Sterne beaucoup d'indulgence et même une certaine estime. Le plus insupportable,

à son goût, de tous les humoristes présents, passés et futurs, c'est Jean-Paul.

Jean-Paul proteste contre la définition qui ne voit dans l'*humour* que des gestes bizarres et ridicules, et dans l'humoriste qu'un arlequin. Les zigzags de la composition, les méandres et les arabesques du style ont pour lui un sens, un sens profond, et il en développe la théorie avec le plus grand sérieux. Mais ces gentillesses, toutes charmantes, toutes nécessaires qu'elles sont, ne constituent point l'essence de l'humour ; un écrivain qui ne se distingue que par les caprices de sa plume, peut être un jongleur éblouissant, il ne mérite pas le nom d'*humoriste*. Voici, selon Jean-Paul, la différence profonde qui sépare l'humoriste de l'auteur comique ordinaire, et l'élève infiniment au-dessus de lui.

L'auteur comique ordinaire produit sur son théâtre des ridicules particuliers, des sottises particulières : l'avarice, l'affectation, la couardise, l'ignorance, la pédanterie, etc. Et quelles sortes de personnes invite-t-il au spectacle? Des dames et des messieurs bien raisonnables, pour lesquels il témoigne la considération la plus respectueuse, des femmes très-graves et des hommes bien cravatés, qui se rengorgent dans leur sagesse, rient d'un rire sec et hautain en regardant la scène, et rendent

grâce au ciel, comme le pharisien orgueilleux, de n'être point ces gens-là.

L'humoriste n'éprouve pas pour son public cette déférence, ni pour ses personnages comiques ce mépris. Le petit monde qui grouille sur la scène, le monde tout aussi microscopique qui est assis dans la salle, sa propre personne et l'univers entier sont devant lui sur un pied d'égalité. Il ne divise pas les hommes en fous et en sages, les sages instruisant et guérissant les fous ; à ses yeux notre globe est un vaste hôpital, un collége de fous de toute espèce, qui se rendent, comme l'aveugle et le paralytique, les soins d'une charité réciproque, et pratiquent l'enseignement mutuel. Le professeur, le médecin, qui entame une leçon sur une démence et pose le doigt sur un cerveau malade, fera bien de ne pas prendre un ton de prud'homme, et les curieux qui composent la galerie feront bien de ne pas prendre des airs moqueurs et méprisants ; car leur cerveau n'est pas plus sain, et s'ils ne sont pas attaqués eux-mêmes de la démence dont il s'agit, ils en ont d'autres qui ne valent pas mieux.

Vous donc qui êtes fou, ô poëte ! ne soyez pas méchant, ne soyez pas avare pour vos frères, les fous. Protégez-les, au contraire, avec un tendre et maternel amour, contre la petitesse et la malignité

des *sots*; qu'ils puissent sécher d'envie, en voyant combien ce pauvre fou leur est supérieur en bonté, en esprit, en imagination, en sagesse! Serait-ce pour exercer le vilain et prosaïque métier de la satire, que la nature a fait de vous un poëte? La satire est triste et étroite; mais la poésie, c'est la *gaie science*, elle affranchit tout ce qu'elle touche. Ne faites pas comme Molière, qui emprisonne ses mannequins dans des camisoles trop justes, et qui croirait l'art compromis, s'il donnait de l'esprit à Harpagon, de la délicatesse à Sganarelle, du cœur à Scapin et de l'imagination à Vadius. Ajoutez aux débauches de Falstaff la philosophie de Falstaff pour contre-poids; ne laissez pas Hamlet perdre le sens, sans réparer cette perte au centuple par les saillies brillantes de l'esprit et les mystiques clartés de la seconde vue; faites sortir de la bouche édentée de Don Quichotte les discours d'un sage, et mettez dans ses membres amincis par le jeûne et roidis par un long usage des coups, la grâce polie et les gestes courtois d'un parfait gentilhomme; étonnez-nous de la science et de l'adresse de Panurge non moins que de sa poltronnerie, et que l'ex-capitaine Shandy, ce vieil enfant qui s'amuse avec des canons et des forteresses pour rire, reçoive de vos mains libérales un cœur d'or et l'innocence des anges!

Alors vous intéresserez, alors vous *toucherez* une meilleure partie de nous-mêmes que notre étroite raison, cette Minerve insensible et froide. Notre imagination admirera la richesse de vos fantaisies, l'éclat de vos métaphores, la souveraine liberté de toutes vos allures. Notre cœur attendri répondra au vôtre, et parfois une larme pure et douce coulera, sans assombrir notre visage, entre deux sourires de compassion. Nous nous reconnaîtrons dans vos peintures, c'est pour cela que nous les aimerons; nous rirons de nos propres folies, et nous ne nous en corrigerons point, la belle sottise! si nous ne sommes pas moins fous que les autres, sommes-nous donc plus fous, par hasard?

Et vous, poëte, souvenez-vous bien que vous êtes aussi de la confrérie. Si vous ne vous sentez pas de folie naturelle, faites-vous une folie par raison. Tâchez de paraître à l'extérieur ce qu'au fond vous êtes réellement, un fou. Allons! endossez-moi cette veste bariolée, mettez ce bonnet à clochettes; saluez la noble compagnie le dos tourné... et que votre livre s'ouvre par deux culbutes et trois ou quatre pirouettes: car la proclamation de l'universelle folie est le commencement de la sagesse.

Tel est l'*humour* selon la critique allemande. Au fond, Richter a vu la même chose que Hegel, quoique avec des yeux différents. Les deux analyses sont intéressantes et ne sont pas difficiles à concilier.

Pour nous, s'il faut nous arrêter à une définition à la fois très-large et très-claire, nous envisagerons simplement l'humoriste, comme le peintre tragi-comique (1) non d'une catégorie d'hommes, ni d'une catégorie de sottises, mais de l'homme et de l'absurdité humaine. Tous les grands poëtes ont eu en partage l'*humour* ainsi entendu, l'auteur d'Alceste aussi bien que l'auteur d'Hamlet. Ils n'ont pas enfermé leur satire dans le cercle étroit d'une exception plus ou moins générale; sous un misanthrope, un avare, un visionnaire, un libertin, ils ont découvert et décrit l'*humanité*.

Cette vue profonde de la misère et de la démence du genre humain peut produire dans l'âme du peintre l'un ou l'autre de ces deux sentiments opposés : le *mépris* ou la *compassion*. C'est le mépris, que Swift a éprouvé. Jamais satire plus amère n'a été

(1) Tragi-comique; car le monde est à la fois une comédie et une tragédie, « une comédie pour l'homme qui pense, a dit Horace Walpole, une tragédie pour l'homme qui sent. »

écrite contre l'homme que les *Voyages de Gulliver*. Qu'est-ce que l'homme? un animal égoïste, envieux, menteur, lâche, cupide, brutal, sanguinaire; et, pour que nous n'en doutions pas, Swift arrache le voile de fausse politesse et de civilisation prétendue, qui cache à nos yeux notre nature, et il nous montre dans le troupeau des humains les bêtes féroces primitives. Les voyez-vous se poursuivant d'arbre en arbre pour se faire le plus de mal possible, s'atteignant et se déchirant de leurs griffes, fuyant de terreur à l'approche des autres animaux, qui sont leurs maîtres, et se disputant avec d'horribles cris une charogne dont ils n'ont pas besoin? Quelle haine et quelle injustice!.. O Sterne! tu n'as pas la poignante ironie de Swift; tu n'as pas non plus le rire splendide de Rabelais, ni la pureté de goût et la riche imagination de Cervantes; mais tu as eu pour l'humanité un regard de compassion. Tu l'as rencontrée meurtrie de coups, humiliée et gisant dans la fange, et tu t'es penché sur ses blessures, comme le bon Samaritain; tu as relevé son courage en ne la maudissant pas, en honorant encore cette reine dégradée, en lui montrant que toutes les vertus n'étaient pas mortes dans son cœur, et qu'il y restait au moins une place pour la bonté. Si jamais les habitants d'York ou de Londres t'élè-

vent une statue, ils pourront graver sur le socle cette inscription : Au créateur de l'*oncle Tobie* l'Humanité reconnaissante (1).

(1) Walter Scott a dit : « Nous devrions bénir la mémoire d'un écrivain qui sait si bien nous réconcilier avec la nature humaine. *We should bless the memory of a writer who knows so well how to reconcile us with human nature.* »

---

## CHAPITRE XXI

### LE VOYAGEUR SENTIMENTAL. — SENTIMENTAL JOURNEY.

Entre la première et la seconde excursion de Sterne sur le continent, un autre voyageur, qui a dans la littérature anglaise un nom presque aussi célèbre, Smollett, faisait comme lui et comme tant d'autres son tour de France et d'Italie. Il notait dans des lettres écrites à un petit cercle d'amis ses impressions et ses aventures; c'est sous cette forme qu'il publia le récit de son voyage.

Dans la première lettre, il est furieux : de Londres à Douvres pas une bonne auberge; les chambres sont froides, les lits sont des grabats, la cuisine est exécrable, le vin est du poison, le service est mal fait et les maîtres sont d'insolents fripons. Douvres est un repaire de brigands. On l'a volé pour le prendre à bord, volé pour lui faire passer le détroit, volé pour le descendre à terre. A Boulogne, toutes les chambres de l'auberge étaient prises; deux heures il lui a fallu se morfondre dans une cuisine

humide et glaciale; bien sûr il aura la fièvre demain. — Dans la seconde lettre, même humeur : les vexations de la douane et la tyrannie du *droit d'aubaine* font les frais de ce réquisitoire.

Versailles paraît à notre misanthrope une habitation lugubre; les appartements en sont obscurs, sales et misérablement meublés pour un palais; la galerie de tableaux est peut-être pleine de chefs-d'œuvre; mais quoi! il y en a deux fois trop; on ne sait par où commencer, et l'on n'a le temps de rien voir. Trianon, Marly, Choisy, qu'est-ce que cela? des pigeonniers. — A Paris, il va au spectacle, et s'ennuie. La musique d'opéra l'assomme comme une musique d'église, la tragédie est sans intérêt, la comédie n'est qu'une longue moralité sentencieuse, entièrement dépourvue d'esprit.

Le caractère des Français l'agace et l'irrite au dernier point; il ne voit que leur vanité, leur babil, leur indiscrétion, leur impertinence, et il les déclare incapables non-seulement de modestie ou de réserve honnête, mais même d'amitié vraie. Ce sont tous des petits-maîtres, depuis le marquis éblouissant de dentelles jusqu'au garçon barbier enfariné de poudre, qui se pavane avec ses cheveux en queue et son chapeau sous le bras. Cette mode extravagante de porter les cheveux en queue est

descendue jusqu'aux dernières classes du peuple; le décrotteur qui cire vos bottes au coin du Pont-Neuf a une queue de cette espèce, et le paysan qui pousse devant lui un âne chargé de fumier veut avoir sa queue de cheveux qui lui tombe au milieu des reins, quoiqu'il soit souvent, le pauvre diable, sans chemise et sans culotte. « Quand je considère, écrit notre voyageur, la laideur des gens de ce pays, leur petite taille, leurs grimaces et ce long appendice, je ne leur trouve pas peu d'analogie avec les grands singes qui marchent debout, et c'est, je crois, cette ressemblance qui les rend si ridicules aux yeux de leurs voisins (1). »

A Rome, le Panthéon lui fait l'effet d'une énorme fosse circulaire avec une ouverture en haut, pour regarder se battre des coqs. — A Florence, il traite la Vénus de Médicis comme une fille des rues, « sans la moindre provocation de sa part (2). » — A Sienne, il paye en injures et en coups de canne un garçon d'écurie, qui, pour se venger, attelle si

(1) Smollett's *Travels through France and Italy.* (Lettre 7.)

(2) « I met Smelfungus in the grand portico of the Pantheon : — he was just coming out of it. — *'Tis nothing but a huge cok-pit*, said he... I wish you had said nothing worse of the Venus of Medicis, replied I : — for in passing through France, I had heard he had fallen foul upon the goddess, and used her worse than a common strumpet, without the least provocation in nature.» — (Sterne, *Sentimental Journey.*)

bien les chevaux, qu'au bout d'un quart de mille de la course la plus désordonnée, la voiture verse, et Smollett, plus furieux que jamais, s'en va rouler dans la poussière.

Smollett est le type d'une classe assez nombreuse de voyageurs, que Sterne appelle *splenetic travellers*.

Une autre classe, encore bien plus nombreuse, est celle des *simple travellers*, simples voyageurs — ou voyageurs simples. Ceux-ci vont tout droit devant eux, de Rome à Naples, de Naples à Venise, de Venise à Vienne, à Dresde, à Berlin, sans se détourner ni à droite ni à gauche, avec un plan inflexible et une régularité parfaite, suivant docilement leur *Guide*, ne voyant que ce qu'il leur dit de voir et admirant tout ce qu'il leur dit d'admirer, charmés, ravis, enthousiasmés, disent-ils, mais au fond assez indifférents et parfois même bien ennuyés. A leur retour, ils sont exactement ce qu'ils étaient avant leur départ ; leur savoir ne s'est pas étendu, leur intelligence n'est pas devenue plus fine, ni leur sensibilité plus vive ; ils n'ont pas une idée originale à mettre en avant, pas une information à fournir, pas une anecdote à conter ; mais ils ont sur vous une supériorité écrasante : — ils sont allés à Vienne.

Il existe aussi des voyageurs, classe peu commune celle-ci et digne d'estime entre toutes, qui voyagent pour s'instruire, *inquisitive travellers*, dit Sterne. Sans autre passion que celle de la science, ils se mettent en route avec un sérieux tranquille, comme on entame une étude dont on veut retirer du fruit, ou comme un naturaliste commence une série d'observations. Leur curiosité intelligente voit tout et ne s'irrite de rien. Soit qu'ils s'appliquent et s'intéressent spécialement à l'agriculture comme Arthur Young, ou, comme Montesquieu, à la politique et aux mœurs, ils n'ont jamais qu'un but et qu'une ambition : réunir sur un sujet donné le plus grand nombre de notes possible. Peu importe leur manière particulière de sentir ; ils peuvent laisser leur sensibilité chez eux, avec leurs préjugés nationaux et leur mauvaise humeur : tout ce qu'il leur faut, c'est deux yeux pour voir et un crayon pour écrire (1).

Sterne est une tout autre espèce de voyageur.— Il s'appelle lui-même, d'un nom plus ou moins heu-

(1) Montesquieu écrit dans ses *Notes de Voyage* (1729 et 1730) : « Les Français qui se trouvent à Londres se plaignent de ne pouvoir s'y faire un ami, et de voir leurs politesses reçues comme des injures. Ces gens-là veulent que les Anglais soient faits comme eux. Comment les Anglais aimeraient-ils les étrangers? Ils ne s'aiment pas eux-mêmes. Comment nous donneraient-ils à dîner?

reux, *sentimental traveller*. Le voyageur sentimental ne suit pas la foule et son classique itinéraire; il s'égare à dessein, loin de la grande route, dans les petits sentiers mystérieux. Si le Palais-Royal, le Luxembourg et la façade du Louvre, si les peintures, les statues et les églises l'intéressent médiocrement, il ne se croira pas obligé d'aller les voir, et son récit n'en dira pas un mot. S'il va à l'Opéra-Comique, vous risquez fort de ne jamais savoir le nom de la pièce, ni si la musique était bonne et si les acteurs ont bien joué; car l'attention du voyageur sentimental pourra fort bien être absorbée par tout autre chose, par la figure d'un vieux militaire à côté duquel il est assis dans une loge, par un mendiant qui demande l'aumône, caché dans un couloir du théâtre. Craignez-vous de perdre votre temps? ne le suivez point à travers les rues de Paris; il est homme à flâner deux heures dans la boutique d'une marchande de gants. Il n'est jamais pressé. Sur la grand'route de Lyon, que, tout

Ils ne se donnent pas à dîner entre eux. Il faut donc faire comme eux, vivre pour soi, ne se soucier de personne, n'aimer personne et ne compter sur personne. Enfin il faut prendre les pays comme ils sont. Quand j'étais en France, je faisais amitié avec tout le monde; en Angleterre, je n'en fais à personne; en Italie, je fais des compliments à tout le monde; en Allemagne, je bois avec tout le monde.» — Voilà une philosophie dont le *voyageur sentimental* est incapable.

à coup, en pleine campagne, les chevaux de sa voiture s'arrêtent déferrés, il prendra en souriant cette occasion que la fortune lui offre d'entrer dans une petite ferme isolée qu'il aperçoit là-haut sur la colline, et de visiter l'intérieur d'un paysan du Bourbonnais.

Il ne cherche pas avec une persévérante application des informations spéciales sur tel ou tel point; promené çà et là par le sort, il laisse son esprit s'élargir et sa philosophie s'élever au contact des hommes les plus divers et à l'aspect du vaste monde. — Il n'est pas une pure intelligence servie par les organes de la locomotion, de la vue et de l'ouïe; il voyage avec toute son âme, avec tout son cœur, avec tous ses sens. Mais il évite tant qu'il peut, en épicurien délicat, les sensations pénibles et les passions malsaines, les dégoûts et les colères stériles; il ne s'abandonne qu'aux émotions douces et affectueuses, propres à lui faire chérir l'existence, la nature et l'humanité.

Ce dernier trait est important. La misanthropie, la sécheresse de cœur sont incompatibles avec le caractère du voyageur sentimental : non pas qu'il ne puisse être un égoïste au fond; peu importe, s'il entend son propre intérêt d'une manière si exquise et si relevée, qu'à ce degré de raffine-

ment les mobiles personnels se confondent avec les mouvements nobles et généreux. Sterne, fidèle à la doctrine de ses sermons et à la morale de *Tristram Shandy*, recommande dans son *Voyage sentimental* la bonté, la douceur, la tendresse, l'humanité, et il joint l'exemple au précepte. Ce n'est pas un philanthrope qui déclame, ni un prédicateur qui prêche l'Evangile; c'est un sage ami du plaisir donnant un très-bon conseil d'hygiène, à la fois morale et physique : l'homme bienveillant, bienfaisant, gai, ouvert et compatissant, est heureux; son cœur n'a pas de poids qui l'oppresse, le sang circule joyeusement dans ses veines; il suit la nature, il est homme, il vit; son front ne contracte point de rides avant l'âge.

Cette philosophie aimable et tout humaine était au goût comme à l'image de la société française du dix-huitième siècle, qui aimait tout avec passion dans le petit livre de Sterne, même ses défauts, surtout ses défauts. Nos grands-pères avaient pour cette bagatelle exquise et charmante une estime réellement excessive, qui fait sourire aux dépens de notre goût la gravité de la critique anglaise, et qui nous prépare un petit désappointement, lorsque, attirés par la grande réputation du chef-d'œuvre et

par sa brièveté engageante, nous le lisons pour la première fois (1).

Les défauts du *Voyage sentimental* sont ceux dont le titre même de l'ouvrage éveille d'abord l'idée. La sensibilité du voyageur-écrivain dégénère trop souvent en sensiblerie, ou plutôt, comme le mot *marivaudage* peut seul définir le genre d'esprit de Marivaux, le genre de sentiments où Sterne se complaît n'est bien exprimé que par le néologisme *sentimentalité*. Qu'il pleure sur une pauvre fille abandonnée par son amant et que le désespoir a rendue folle, à la bonne heure; qu'il nous attendrisse sur un âne mort ou sur un sansonnet captif, passe encore; mais n'est-ce pas abuser de notre cœur que de vouloir l'intéresser à une vieille *désobligeante* (2) qui a fait deux fois son tour d'Europe, et qui, presque brisée au mont Cenis et rafistolée à grand'peine, n'a eu que la force de venir mourir à Calais dans la remise de M. Dessein? Le style, très-soigné, est gâté en plus d'un endroit par une recherche et une affectation sensibles même à un

(1) « Mon ami, si vous n'aimez point Sterne, gardez-vous de me le dire; car je craindrais de vous aimer moins. » M. Suard, *Mélanges de littérature*. — Lisez la jolie imitation qu'a faite Mademoiselle de Lespinasse : *Deux chapitres dans le genre du Voyage Sentimental de Sterne*.

(2) Cabriolet à une place.

lecteur étranger. La morale n'a rien de stoïque, et il y a çà et là des retours et des échappées de la veine licencieuse de *Tristram Shandy.*

Mais ces défauts n'empêchent point le *Voyage sentimental* d'être un livre du plus rare mérite, et ne justifient nullement la façon sommaire et dédaigneuse dont en parlent quelques critiques de Sterne, non en France, mais en Angleterre. Thackeray a fait sur l'auteur du *Voyage sentimental* une conférence célèbre dans laquelle il le traite, on peut le dire, avec le dernier mépris (1). Cette satire véhémente, injuste et amère, au lieu de nous instruire sur Sterne, ne nous apprend guère que deux choses, qui ne sont pas nouvelles : l'une, c'est que l'habitude de contempler et d'aimer uniquement leur propre idéal, rend presque toujours les artistes inhabiles à la vraie critique; l'autre, c'est que la gravité morale, en donnant à la critique anglaise la force et la chaleur d'une prédication, lui ôte trop souvent la curiosité calme et la pénétrante sagacité d'une étude.

Le *Voyage sentimental* a de quoi intéresser un esprit philosophique qui n'apporte dans cette lecture ni un besoin puéril d'aventures amusantes ou

(1) *The English Humourists of the eighteenth century.* Lecture the sixth.

extraordinaires, ni une préoccupation morale trop austère ; qui, prenant le livre tel qu'il est, y découvre d'abord tout ce qu'il renferme de bon, et, sans s'aveugler sur ses défauts, les voit, les comprend, ne se fâche pas, et les explique. Sans doute, il est bon de pouvoir se mettre en colère ; la perfection du sentiment littéraire est à ce prix, et qui n'est pas capable de vives impatiences et de haines vigoureuses n'est point capable non plus d'ardente admiration ; mais, en critique, la passion ne doit être que « le levain qui fait lever toute la pâte ; » elle n'instruit pas, elle ne nourrit pas ; si elle devient l'aliment lui-même, que cet aliment est amer et qu'il est peu substantiel ! — Celui qui sait rendre instructives jusqu'aux fautes d'un grand écrivain, étudiera curieusement dans le *Voyage sentimental* cette sensibilité extrême, prodiguée, maladive, qui n'est pas sans une secrète corrélation avec l'état physique de Sterne au moment où il écrivit son livre ; il devinera que, s'il sentait si distinctement son pouls battre et son sang circuler, c'est qu'il avait, en effet, le pauvre poitrinaire, des vaisseaux frêles et délicats (1) ; il ne demandera pas au style

(1) « In doing this, I felt every vessel in my frame dilate, — the arteries beat all cheerily together, and every power which sustained life performed it with so little friction that 'twould have confounded the most *physical précieuse* in France. » (*Sentimental Journey.*)

de ce malade la saine et robuste simplicité du style d'un Fielding ou d'un Swift, et comprendra qu'à des sentiments raffinés, excessifs, complexes, il faut un langage approprié. Enfin il ne criera pas trop fort au scandale, s'il voit l'auteur mal converti de *Tristram Shandy*, l'homme qui fut un grand enfant toute sa vie, se laisser mollement aller, malgré ses belles résolutions, à tous les vieux péchés de sa plume, et, d'une main défaillante, caresser encore une fois le fruit défendu.

D'ailleurs, même pour un juge sévère des défauts de Sterne, que ne reste-t-il pas à admirer dans son ouvrage? L'art profond d'un récit où les beaux morceaux, isolés en apparence, se suivent en réalité et s'enchaînent sans que le lien soit perceptible, d'où l'affectation du désordre a complétement disparu, et qui, sans efforts visibles de l'écrivain, sans contorsion, sans grimaces, sans gesticulation pénible et violente, semble cette fois couler de source et procède d'une inspiration vraiment originale; la connaissance intime et la fine analyse du cœur humain; la justesse et la variété des observations morales; le talent pittoresque et dramatique de montrer clairement chaque personnage et chaque scène de l'action; enfin et surtout la vive peinture des hommes et des choses de notre dix-huitième

siècle, qui ressuscite à nos yeux dans le *Voyage sentimental* avec une réalité plus saisissante que dans tous les romans, tous les journaux, tous les mémoires et toutes les correspondances du temps.

---

## CHAPITRE XXII

### ANALYSE DU VOYAGE SENTIMENTAL.

La première idée qui frappe Sterne à peine débarqué à Calais, c'est qu'il est en France, si incontestablement en France que, s'il mourait d'une indigestion dans la nuit, tous ses effets seraient confisqués par la couronne en vertu du *droit d'aubaine*. Cette réflexion lui est désagréable ; pour la chasser, il se met à dîner gaiement et boit un ou deux verres de bourgogne à la santé du roi des Français. Réconcilié avec la nation et le souverain, en paix avec la nature, le cœur léger, l'estomac content, le cerveau doucement excité, il se sent le désir de faire un heureux. Comme il viderait joyeusement sa bourse entre les mains d'un misérable! Quel moment, s'il était roi ou ministre, pour le pauvre opprimé qui aurait à solliciter une grâce!

En ce moment même, on frappe à la porte. Sterne voit entrer un mendiant, qui s'arrête sur le seuil. C'est un moine franciscain quêtant pour son

couvent... Quoi donc! la fortune voudrait-elle mettre à l'épreuve la sincérité de ses sentiments? Voilà une mise en demeure bien brusque et un peu impertinente! Personne n'aime que sa vertu soit ainsi le jouet des accidents. — Moine, mon ami, tu n'auras pas un sou. — Sterne s'avance gravement vers le moine, en boutonnant la poche où est sa bourse.

Celui-ci expose l'objet de sa visite avec tant de modestie, de convenance et de dignité, que Sterne en est touché malgré lui; mais il a juré de ne pas donner un sou. Secrètement mécontent de lui-même, il ajoute à son refus de mauvaises raisons pour le justifier, des paroles dures pour le rendre plus péremptoire.

« — De tous les malheureux, ceux de notre patrie ont certainement les premiers droits, et j'en ai laissé sur nos côtes des milliers dans la détresse.» — Le moine inclina doucement sa tête, comme pour dire : c'est vrai, la misère ne manque dans aucun coin du monde, pas plus que dans notre couvent.— « Mais nous distinguons, dis-je en posant la main sur la manche de son froc, nous distinguons, mon bon père, entre ceux qui mangent un pain gagné à la sueur de leur front, et ceux qui mangent le pain des autres, sans avoir d'autre plan de vie que de végéter jusqu'à la fin dans la paresse

et l'ignorance *pour l'amour de Dieu.* » — Le pauvre franciscain ne fit pas de réponse; une rougeur d'un moment passa sur sa joue et disparut. Laissant tomber entre ses bras son bâton de voyage, il pressa ses deux mains sur sa poitrine avec résignation, et se retira (1.) »

De plus en plus mécontent de lui-même, Sterne sort, traverse la cour de l'auberge où sont les voitures, dans l'intention d'en marchander une pour son voyage, avise dans un coin une vieille *désobligeante* qui lui plaît à première vue, « parce qu'elle est en harmonie avec son humeur du moment, » y monte, s'y enferme pour rêver, et aperçoit à quelque distance le moine en conférence avec une dame... Que peut-il lui dire? Ils causent bien longtemps. Sans doute il lui parle de ce qui s'est passé. La dame est jeune, elle est charmante. — Que le diable emporte le moine!

Une demi-heure ne s'est pas écoulée, que Sterne a lié conversation avec la dame et qu'il en est éperdûment amoureux; car elle n'est pas seulement jolie, elle est *intéressante*. Figure mélancolique, sa

(1) « The poor Franciscan made no reply : a hectic of a moment pass'd across his cheek, but could not tarry : — Nature seemed to have had done with her resentments in him; he shewed none : — but letting his staff fall within his arm, he press'd both his hands with resignation upon his breast, and retired. » (*Sentimental Journey.*)

tristesse n'a point d'amertume et ne s'interdit pas le sourire; la joue à demi appuyée sur la paume de sa main, elle marche en fixant ses yeux sur la terre, du pas lent et mesuré de la rêverie; ce doit être une jeune veuve au terme de son deuil, qui, ayant passé la première et la seconde crise de douleur violente, commence doucement à se réconcilier avec sa perte (1).

Sterne est à songer aux moyens de se réhabiliter dans l'esprit de la dame, au cas où le pauvre moine lui aurait conté sa disgrâce, quand il aperçoit celui-ci à cinq ou six pas.

« Le bon vieux moine s'avançait vers nous, pas tout à fait en ligne droite, comme hésitant à nous interrompre. Dès qu'il fut tout près, il s'arrêta pourtant avec une simplicité franche et cordiale, et ayant à la main une tabatière de corne, il me l'offrit ouverte. — Vous goûterez du mien,

(1) « It was a face of about six-and-twenty... It was not critically handsome, but there was that in it which, in the frame of mind I was in, attached me much more to it, — it was *interesting*; I fancied it wore the characters of a widow'd look, and in that state of its declension which had passed the two first paroxysms of sorrow, and was quietly beginning to reconcile itself to its loss; — but a thousand other distresses might have traced the same lines; I wish'd to know what they had been, — and was ready to inquire (had the same *bon ton* of conversation permitted as in the days of Esdras) — « *What aileth thee? and why art thou disquieted? and why is thy understanding troubled?* » (*Sentimental Journey.*)

dis-je en tirant ma tabatière (qui était en écaille) et la lui mettant dans la main. — Il est excellent, dit le moine. — Alors, repris-je, faites-moi le plaisir d'accepter la boîte aussi; quand vous y prendrez une prise, rappelez-vous quelquefois que ce fut le présent de paix d'un homme qui un jour vous traita durement, mais non de l'aveu de son cœur.

« Le pauvre moine devint rouge comme l'écarlate. — Mon Dieu! dit-il en joignant les mains, vous ne m'avez jamais traité durement. — Il me semble, dit la dame, que de sa part c'est peu vraisemblable. — Je rougis à mon tour, mais par l'effet de quelle émotion, je laisse au peu de gens qui sentent, à l'analyser. — Excusez-moi, madame, répliquai-je, je l'ai traité fort durement, et sans aucune provocation. — C'est impossible, dit la dame. — Mon Dieu! s'écria le moine avec une chaleur d'affirmation qui ne semblait pas appartenir à sa nature, la faute en était à moi et à l'indiscrétion de mon zèle. — La dame refusa d'en rien croire, et je me joignis à elle, soutenant qu'il était impossible qu'un esprit aussi bien réglé que le sien pût jamais offenser personne.

« Je ne savais pas que la discussion pût procurer une sensation aussi douce, aussi délicieuse que je

l'éprouvai alors (1). Nous restâmes silencieux, sans sentir le moins du monde ce ridicule embarras qui s'empare d'un petit cercle de personnes, où chacun se regarde durant dix minutes, face à face, sans dire une parole. Pendant que durait ce silence, le moine frottait sur la manche de son froc sa tabatière de corne, et aussitôt qu'elle eut acquis par ce frottement un petit air de brillant, il s'inclina profondément et dit qu'il était trop tard pour décider si c'était la faiblesse ou la bonté de nos caractères qui nous avait engagés dans ce débat, mais que, quoi qu'il en fût, il me priait de faire un échange de nos boîtes. En disant cela, il me présenta la sienne d'une main, prit de l'autre la mienne, la baisa, les yeux humides et brillants de bonté, la mit dans son sein, et prit congé de nous.

« Je garde cette boîte avec le soin que j'aurais pour les instruments mêmes de ma religion, afin d'encourager mon âme à quelque chose de meilleur. En vérité, je sors rarement sans elle, et mainte et mainte fois j'ai évoqué par ce talisman l'esprit doux et courtois de son premier possesseur pour diriger mon propre esprit à travers les rudes épreuves de la vie. Il les avait suffisamment connues, ces

(1) « I knew not that contention could be rendered so sweet and pleasurable a thing to the nerves as I then felt it. »

épreuves, jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, comme son histoire me l'apprit; c'est alors que, mal récompensé de ses services militaires, et n'ayant trouvé que mécompte dans la plus tendre des passions, il abandonna l'épée et le sexe à la fois, et s'ouvrit un sanctuaire impénétrable, moins dans son couvent qu'en lui-même.

« Un voile de tristesse s'étend sur mon cœur au moment d'ajouter qu'à mon dernier retour par Calais, ayant demandé des nouvelles du père Lorenzo, j'appris qu'il était mort depuis près de trois mois, et qu'il était enterré, non dans son couvent, mais, conformément à son vœu, dans un petit cimetière qui en dépendait, à environ deux lieues de distance. J'eus un irrésistible désir de voir le lieu de sa sépulture; là, assis près de sa tombe, je tirai de ma poche sa petite tabatière de corne, j'arrachai une ortie ou deux qui n'avaient que faire de croître en cet endroit, et tout cela m'émut si violemment que je fondis en larmes; mais je suis aussi faible qu'une femme, et je prie le monde de ne pas sourire, mais de me plaindre (1). »

(1) « I guard this box as I would the instrumental parts of my religion, to help my mind on to something better. In truth, I seldom go abroad without it; and oft and many a time have I called up by it the courteous spirit of its owner to regulate my own, in the justlings of the world : they had found full employment for his, as

Si ces larmes ne vous touchent pas, vous ne pouvez refuser votre admiration au trait suivant :

« Je n'avais pas quitté la main de la dame, et, après l'avoir gardée si longtemps dans la mienne, il aurait été inconvenant de la laisser aller sans la presser contre mes lèvres... Deux voyageurs étant venus à passer en cet instant critique supposèrent que nous étions *mari* et *femme* pour le moins, et, s'arrêtant, l'un d'eux demanda si nous partions le lendemain matin pour Paris. Je dis que je ne pouvais répondre que pour moi, et la dame ajouta qu'elle allait à Amiens. — Nous y avons dîné hier, dit l'autre voyageur, qui était un *voyageur simple;* on passe directement par cette ville en allant à Paris. — J'allais le remercier mille fois de vouloir

I learnt from his story, till about the forty-fifth year of his age, when, upon some military services ill requited, and meeting at the same time with a disappointment in the tenderest of passions, he abandoned the sword and the sex together, and took sanctuary, not so much in his convent as in himself.

« I feel a damp upon my spirits as I am going to add that, in my last return through Calais, upon inquiring after Father Lorenzo, I heard he had been dead near three months; and was buried, not in his convent, but, according to his desire, in a little cemetery belonging to it, about two leagues off. I had a strong desire to see where they had laid him, — when, upon pulling out his little horn box, as I sat by his grave, and plucking up a nettle or two at the head of it, which had no business to grow there, they all struck together so forcibly upon my affections that I burst into a flood of tears; — but I am as weak as a woman; and I beg the world not to smile, but pity me. » (*Sentimental Journey.*)

bien m'apprendre qu'*Amiens était sur la route de Paris;* mais, ayant tiré à ce moment de ma poche la petite tabatière de corne de mon pauvre moine pour prendre une prise de tabac, je les saluai tranquillement et leur souhaitai une traversée heureuse jusqu'à Douvres (1). »

C'est à Montreuil, que Sterne, après avoir laissé tomber deux fois son portemanteau de derrière sa chaise et l'avoir rattaché lui-même par la pluie et dans la boue, s'aperçut qu'il lui manquait un domestique et qu'il fit l'acquisition de La Fleur. Il l'arrêta d'abord, sur sa mine; puis il lui demanda ce qu'il savait faire. La Fleur savait battre du tambour et jouer une ou deux marches sur le fifre. — Mais vous savez faire quelque autre chose, La Fleur? — *Oh que oui!* Il savait faire des guêtres et jouer un peu de violon. — Vous savez raser, mettre une perruque...? Il avait la meilleure volonté du monde. C'est assez pour le ciel, disait Sterne, ce doit être assez pour moi. Dans le fait, La Fleur était un ancien tambour, tant soit peu déserteur, qui, ayant plus

(1) « I was going to return a thousand thanks for the intelligence *that Amiens was in the road to Paris;* but, upon pulling out my poor monk's little horn-box to take a pinch of snuff, I made them a quiet bow, and wished them a good passage to Dover. » (*Sentimental Journey.*)

ou moins mal servi comme soldat, n'avait jamais servi comme domestique. Joli garçon, il avait toujours quelque amourette en tête. Sterne s'en félicitait. Tant mieux, disait-il philosophiquement, je n'aurai pas la peine de cacher tous les soirs ma culotte sous mon oreiller. Vive l'amour, inspirateur des actions généreuses et garantie de l'innocence !

Ce La Fleur est une des figures les plus vivantes du *Voyage sentimental*, où tout vit. Son empressement affectueux et respectueux pour son maître avec une petite pointe d'indépendance, le sentiment de sa valeur et de son importance personnelle mêlé à sa profonde soumission, sa galanterie toute française et sa coquetterie nationale aussi, sa philosophie naturelle, sa belle humeur, vingt autres petits traits encore sont rendus avec une vérité charmante. Sterne, enchanté de son valet qui ne savait rien faire, mais qui avait si bon cœur, ne lui trouvait qu'un défaut : une teinte légère de fatuité. Cette impression s'effaça vite; avant d'avoir passé trois jours avec lui à Paris, La Fleur ne lui parut plus fat du tout.

A Paris, la toilette est la seule dépense sérieuse. Il faut employer tout l'argent qu'on a, si l'on n'est pas riche, à se déguiser en riche; soyez mis comme tout le monde, et puis dînez d'un oignon si vous

voulez, et couchez dans une mansarde, au septième. Sterne, à peine dans la brillante capitale, songe à faire la meilleure figure qu'il peut, avec le mince bagage de son portemanteau : six chemises et une culotte de soie noire. — Il commença par faire venir un coiffeur.

« Quand le coiffeur entra, il refusa absolument d'avoir rien à faire avec ma perruque : elle était au-dessus ou au-dessous de son art ; je n'eus de mon côté rien à faire que d'en prendre une toute neuve sur sa recommandation. — Mais j'ai peur, dis-je, l'ami, que cette boucle ne tienne pas. — Vous la plongeriez dans l'Océan qu'elle tiendrait, répliqua le coiffeur. — Sur quelle grande échelle tout est dans cette ville ! pensai-je ; l'imagination d'un perruquier anglais eût trouvé tout au plus : trempez-la dans un seau d'eau. — Quelle différence ! c'est comme le temps au prix de l'éternité. Je hais, je l'avoue, toutes les froides images, comme je hais les esprits mesquins qui les conçoivent, et je suis tellement frappé des grandes œuvres de la nature que, pour ma part, je voudrais, si possible, ne jamais faire de comparaison plus petite, au moins, qu'une montagne. Tout ce qu'on peut dire contre le sublime français dans l'exemple en question, c'est que la grandeur est

plus dans le *mot* et moins dans la *chose*. Nul doute que l'Océan ne remplisse l'esprit d'idées vastes; mais Paris étant si loin dans les terres, il n'était guère probable que je courusse en poste à une centaine de milles pour faire l'expérience. — Le coiffeur parisien ne disait rien du tout. — Le seau d'eau, près du grand abîme, fait assurément une triste figure; mais on peut dire qu'il a un avantage : il est dans la pièce à côté, et la solidité de la boucle peut y être éprouvée, sans tant de peine, en moins d'un instant. En bonne foi, et après une candide révision de la chose, *l'expression française promet plus qu'elle ne tient.*

« Je crois que je puis voir les traits précis et distinctifs des caractères nationaux dans ces insignifiantes minuties mieux que dans les plus importantes affaires d'Etat, où les grands personnages de toutes les nations conversent ensemble et tiennent tous un langage si uniforme, que je ne donnerais pas neuf pence pour choisir entre eux (1). »

(1) « I think I can see the precise and distinguishing marks of national character more in these nonsensical *minutiæ* than in the most important matters of state; where great men of all nations talk, and talk so much alike, that I would not give nine-pence to choose among them. » — Et plus loin : « Nature is shy, and hates to act before spectators; but in such an unobserved corner you sometimes see a single short scene of hers worth all the sentiments of a dozen French plays compounded together. » (*Sentimental Journey.*)

Avec l'exagération française, Sterne a très-bien vu et très-bien peint en plus d'un endroit la politesse française, quelquefois intéressée et flatteuse, assez souvent froide, convenue et banale, mais si aimable quand elle est vraie.

« — Auriez-vous la bonté, madame, de me dire par où je dois prendre pour aller à l'Opéra-Comique? — Très-volontiers, monsieur, dit-elle en posant son ouvrage sur une chaise à côté d'elle, et en se levant de la chaise basse où elle était assise, avec une vivacité si empressée et si gracieuse que, si j'avais dépensé chez elle cinquante louis d'or, j'aurais dit : Voilà une femme reconnaissante. Vous tournerez, monsieur, dit-elle, allant avec moi à la porte de sa boutique et me montrant la route avec sa main, vous tournerez d'abord à gauche, mais prenez garde : il y a deux rues, soyez assez bon

Comp. Sermon XXXI : « I vould sooner form a judgment of a man's temper from his behaviour on such little occurences of life as these, than from the more weighed and important actions, where a man is more upon his guard; — has more preparation to disguise the true disposition of his heart — and more temptation when disguised to impose it on others. »

Arthur Young a dit de même : « To note such trifles may seem superfluous to many; but what is life when trifles are withdrawn? They mark the temper of a nation better than objects of importance. In the moments of council, victory, flight, or death, mankind, I suppose, are nearly the same. Trifles discriminate better, and the number is infinite that gives me an opinion of the good temper of the French. »

pour prendre la seconde; vous descendrez pendant quelque temps, et puis vous verrez une église, et, quand vous l'aurez passée, donnez-vous la peine de tourner tout de suite à droite, et cela vous conduira au Pont-Neuf, que vous traverserez, et alors tout le monde se fera un plaisir de vous indiquer le chemin. — Elle me répéta ses instructions trois fois, avec la même patience et la même bonté la troisième fois que la première... Elle semblait réellement intéressée à ce que je ne me perdisse point. »

Naturellement, Sterne n'a pas écouté un mot de ce que la jolie marchande lui disait : il l'a trop attentivement et trop tendrement regardée ; aussi, à peine éloigné, il se perd, revient sur ses pas, rentre dans la boutique, invente qu'il a besoin d'une paire de gants, hasarde une galanterie, et le voilà assis sur la petite chaise à côté de la chaise basse... Comment donc, monsieur Sterne ! vous entrez dans la boutique d'une marchande de gants, non pas à cause des gants dont vous n'avez que faire, mais à cause de la marchande ! vous entrez chez elle, et vous vous asseyez pour causer, et vous lui dites des douceurs que vos regards confirment, et, pour le plaisir de tenir sa jolie main dans la vôtre, vous lui laissez croire que vous êtes un peu

médecin, et vous vous amusez à lui tâter le pouls ! Et, tout à l'heure, vous entrerez chez un libraire sous prétexte d'acheter un Shakespeare, et vous oublierez Shakespeare aussi facilement que vous venez d'oublier l'Opéra-Comique ; car vous trouverez dans cette autre boutique une autre jolie fille, une servante qui vient acheter pour sa maîtresse *les Egarements de l'Esprit et du Cœur*, et vous sortirez avec elle en lui disant qu'elle peut à peine savoir si elle a un cœur, tant que l'amour ne le lui aura pas révélé, et que c'est un petit trésor d'innocence, et que ce serait grande pitié qu'on le volât, et mille autres tartuferies sucrées de cette espèce, en l'accompagnant jusqu'à sa demeure, tout le long du quai Conti, le soir ! Oh fi ! monsieur Sterne ! une pareille conduite n'est *respectable* chez aucun homme ; chez un ministre, elle est *choquante*.

— Tu as raison, sévère moraliste. Sterne aurait dû demander son chemin à un commissionnaire tout simplement, et quant aux œuvres de Shakespeare, il n'est pas naturel qu'un Anglais les achète en France. Si Sterne avait suivi la droite voie, il n'aurait pas rencontré la tentation sur sa route, et il serait arrivé plus tôt à l'Opéra-Comique. Mais, ô moraliste sévère ! prends garde à ton imagination ; prends garde d'exagérer le mal et de transformer

en corps l'ombre du péché. En ce genre, il ne faut rien prêter, même aux riches. Eh quoi! parce que tu ne pourrais cueillir des fleurs au bord du précipice sans être saisi d'un vertige qui te ferait rouler jusqu'au fond, es-tu sûr que personne ne soit capable de le faire? Crie à l'imprudent qu'il court un grand péril, blâme-le de donner un dangereux exemple, détourne les autres de le suivre; mais aie la générosité de ne pas lui prêter ta propre faiblesse, de ne pas croire et de ne pas dire qu'il est tombé, quand il est debout. — Assez d'hypocrisies et de vertus rigides jetteront la pierre à Sterne, hors de France. Laissons cet aimable visiteur, en passage dans notre riante contrée, se débarrasser pour un moment, sans scandale, de l'ennuyeuse *respectabilité* de sa nation et de son ministère.

---

## CHAPITRE XXIII

### SUITE DE L'ANALYSE DU VOYAGE SENTIMENTAL.

En quittant l'Angleterre, Sterne avait naturellement oublié de prendre un passe-port. Cette étourderie faillit lui causer un embarras sérieux, d'autant plus que l'Angleterre et la France étaient en guerre à ce moment.

« Quand je revins à mon hôtel, La Fleur me dit que le lieutenant de police avait fait prendre des informations sur moi... Après lui, le maître de l'hôtel entra dans ma chambre pour me dire la même chose, ajoutant qu'on avait particulièrement demandé mon passe-port; il conclut en exprimant l'espoir que j'en avais un. — Non, ma foi, dis-je. A cette révélation, le maître de l'hôtel s'éloigna de moi de trois pas comme d'un pestiféré, et le pauvre La Fleur avança vers moi de trois pas, avec cette sorte de mouvement que fait une bonne âme pour secourir un malheureux. Le garçon me gagna le cœur par là; d'après ce seul trait, je connus son

caractère aussi parfaitement et vis que je pouvais compter aussi fermement sur lui, que s'il m'avait servi avec fidélité durant sept ans de suite. »

Dans cette perplexité, Sterne prend le parti d'aller à Versailles se présenter lui-même au duc de Choiseul. Il loue une voiture, il part, il arrive. Mais on n'entre pas chez le duc de Choiseul comme chez le premier venu. Condamné à faire antichambre deux heures durant, Sterne n'y tient pas, il sort, se fait promener dans la ville par son cocher, et, tout à coup, l'idée lui vient d'aller faire visite au comte de Bissie, qu'il ne connaissait pas, mais dont il savait par hasard l'adresse (1).

Un homme d'esprit n'est jamais embarrassé pour se présenter à un homme d'esprit. Sterne, apercevant sur la table les œuvres de Shakespeare, dit au comte qu'il n'a personne pour le présenter, mais que son grand compatriote Shakespeare voudra bien lui rendre ce service, et, apostrophant l'ombre du poëte : « Ayez la bonté, mon cher ami, ajoute-t-il, de me faire cet honneur-là. »

Le comte sourit, offre un fauteuil à son visiteur original, lequel, avec une simplicité et une brièveté

(1) Sterne avait appris l'adresse du comte de Bissie chez ce libraire du quai Conti, où il avait rencontré la jolie servante. L'exemplaire des œuvres de Shakespeare était destiné au comte.

de bon goût, lui conte aussitôt ce qui l'amène et le petit embarras où il se trouve. — Ne craignez rien, dit le comte. — Oh! je ne crains rien, répond Sterne; d'ailleurs, continue-t-il sur un ton de plaisanterie, je suis venu en riant tout le long de ma route de Londres à Paris, et je ne suppose pas que le duc de Choiseul soit assez ennemi de la gaieté pour me renvoyer en pleurs pour ma peine. Le but de ma visite, monsieur le comte (s'inclinant profondément), est d'obtenir qu'il ne le fasse pas. — Voilà qui est bien, dit le comte, et la conversation s'engage. On parle de livres, de politique; on parle des hommes et surtout des femmes : ce qui, par une transition facile à saisir, amène Sterne à caractériser ainsi l'esprit de son voyage : « C'est, dit-il, un voyage paisible du cœur à la poursuite de la *Nature* et de toutes les affections propres à nous donner pour nos semblables et pour le monde plus d'amour que nous n'en avons (1). »

Le comte de Bissie, très-content de son visiteur, dit poliment qu'il est bien obligé à Shakespeare de lui avoir procuré une si agréable connaissance. Mais à propos, reprend-il soudain, Shakespeare est

(1) « — 'Tis a quiet journey of the heart in pursuit of *Nature*, and those affections which arise out of her, which make us love each other, — and the world, better than we do. »

plein de grandes choses; il n'a oublié que la petite formalité de m'apprendre votre nom; cela vous met dans la nécessité de le faire vous-même. »

Ici survient un quiproquo très-piquant, parce qu'il a je ne sais quoi de parfaitement naturel, tout en étant prodigieusement absurde. Les œuvres de Shakespeare se trouvant sur la table et Sterne se rappelant « qu'il était dans *Hamlet*, » il prit le volume, l'ouvrit à la scène des fossoyeurs, au cinquième acte, mit le doigt sur YORICK, et, présentant le livre au comte, son doigt toujours sur le nom : « Me voici ! » dit-il.

« L'idée du crâne du pauvre Yorick fut-elle chassée de l'esprit du comte par la réalité du mien? Par quelle magie put-il franchir une période de sept ou huit cents ans? Il n'importe; je ne m'étonne de rien dans ce monde, et de cela moins que de tout le reste; d'autant qu'un de nos prélats, dont la candeur et la paternelle bonté m'inspirent la plus haute vénération, tomba justement dans la même méprise à la même occasion. Il ne pouvait supporter, disait-il, la seule idée de lire des sermons écrits par le bouffon du roi de Danemark... Le pauvre comte de B. ne commit pas une autre erreur. — Monsieur est-il Yorick? s'écria-t-il. — Je le suis, répondis-je. — Vous? — Moi, moi-

même qui ai l'honneur de vous parler, monsieur le comte. — Mon Dieu! dit-il en m'embrassant, vous êtes Yorick! — Il mit aussitôt Shakespeare dans sa poche et me laissa seul dans son cabinet.

.... « Lorsqu'il rentra, il avait mon passe-port à la main. — M. le duc de Choiseul, me dit le comte, est, j'ose le dire, aussi bon prophète qu'il est grand homme d'Etat; un homme qui rit, m'a-t-il dit, ne sera jamais dangereux. Si c'eût été pour tout autre que le bouffon du roi, ajouta-t-il, je n'aurais pu l'avoir que dans deux heures. — Pardonnez-moi, monsieur le comte, dis-je, je ne suis pas le bouffon du roi. — Mais vous êtes Yorick? — Oui. — Et vous plaisantez? Je répondis qu'effectivement je plaisantais, mais que je n'étais pas payé pour cela; c'était entièrement à mes frais. — Nous n'avons plus de bouffon à la cour, monsieur le comte, ajoutai-je. Le dernier que nous eûmes, ce fut sous le règne licencieux de Charles II. Depuis cette époque, nos mœurs sont graduellement devenues si pures, notre cour est si pleine de bons patriotes qui ne demandent *rien* que l'honneur et la prospérité de la nation, nos dames sont toutes si chastes, si immaculées, si excellentes, si pieuses, qu'un bouffon n'aurait absolument rien à dire. — Voilà du persiflage! s'écria le comte.

« Comme le passe-port enjoignait à tous les lieutenants-gouverneurs, gouverneurs et commandants de places, généraux d'armées, présidents de cour et tous autres officiers de justice, de laisser voyager paisiblement *M. Yorick, bouffon du roi et son bagage*, j'avoue que le triomphe d'avoir obtenu le passe-port ne fut pas peu diminué par la figure que j'y faisais. »

La fin de la conversation de Sterne avec le comte de Bissie est remarquable. Elle a pour nous, Français, un intérêt particulier ; car il s'agit de notre caractère national. Est-on curieux de savoir le jugement que cet Anglais, cet humoriste, a prononcé sur nous? il se termine par un mot inattendu, mais singulièrement juste et frappant.

« — Et comment trouvez-vous les Français? dit le comte de B. après m'avoir donné le passe-port. — Le lecteur peut penser qu'après une si obligeante marque de courtoisie, je ne fus pas en peine de répondre quelque chose d'aimable. — Passe pour cela, dit-il; mais parlez-moi franchement : trouvez-vous chez les Français toute l'urbanité dont le monde nous fait honneur? — Je n'ai rien vu, dis-je, qui ne confirme cette réputation. — Vraiment, dit le comte, les Français sont donc polis? — A l'excès, repartis-je.

« Le comte releva le mot *excès,* et prétendit que je pensais là-dessus plus que je ne disais. Je m'en défendis longtemps de mon mieux. Il soutint que j'avais une arrière-pensée, et me pressa de déclarer franchement mon opinion.

... « Une nation polie, mon cher comte, dis-je, rend chacun son débiteur, et, d'ailleurs, l'urbanité, comme le beau sexe, a tant de charmes par elle-même, qu'il en coûte de dire qu'elle puisse tomber en faute ; pourtant, je crois qu'en toutes les choses humaines, il n'y a qu'un certain degré de perfection que l'homme ait le pouvoir d'atteindre ; ce point dépassé, l'homme ne perfectionne pas ses qualités, il en change. Je ne puis avoir la présomption de dire jusqu'où cette remarque s'applique aux Français dans le sujet dont nous parlons; mais supposez que les Anglais arrivent, par le raffinement progressif de leur civilisation, à ce même extérieur poli qui distingue les Français : si nous ne perdions pas la politesse du cœur, qui incline les hommes plutôt à des actions charitables qu'à des actes de civilité, nous perdrions du moins cette originalité personnelle, cette variété de caractères qui nous distingue, non-seulement les uns des autres, mais de tout le reste du monde (1).

(1) « A polished nation, my dear count, said I, makes every one

« J'avais dans ma poche quelques shillings du roi Guillaume aussi polis qu'une glace; et, prévoyant qu'ils serviraient à rendre sensible mon idée, je les avais pris dans ma main. Voyez, monsieur le comte, poursuivis-je en posant les shillings devant lui sur la table, à force de tinter et de se frotter l'un contre l'autre depuis soixante-dix ans dans la poche du tiers et du quart, les voilà tous devenus si pareils qu'à peine pouvez-vous les dis-

its debtor; and besides, urbanity itself, like the fair sex, has so many charms, it goes against the heart to say it can do ill; and yet, I believe, there is but a certain line of perfection that man, take him altogether, is empower'd to arrive at; — if he gets beyond, he rather exchanges qualities than gets them. I must not presume to say how far this has affected the French in the subject we are speaking of; — but should it ever be the case of the English, in the progress of their refinements, to arrive at the same polish which distinguishes the French, if we did not lose the *politesse du cœur*, which inclines men more to humane actions than courteous ones— we should at least lose that distinct variety and originality of character, which distinguishes them not only from each other, but from all the world besides. » (*Sentimental Journey.*)

« Si je puis hasarder une remarque sur la conversation des salons français, dit Arthur Young, j'y louerai volontiers l'égalité du ton, mais j'en blâmerai la fadeur. Il est tellement interdit à toute pensée forte de s'exprimer, que les gens d'esprit et les hommes nuls se trouvent presque absolument pareils. Elégante et froide, polie et dénuée d'intérêt, la conversation française n'est qu'un échange de lieux communs aussi inoffensifs qu'ils sont vides d'instruction. Là où il y a excès de politesse, il y a peu de place pour la discussion, et si vous ne pouvez ni raisonner ni discuter, que devient la conversation? La bonne humeur, une facilité aimable, sont les premiers éléments de toute société privée; mais l'esprit, le savoir, l'originalité doivent briser çà et là cette surface unie et produire quelque inégalité de sentiment, ou la conversation est comme un voyage à travers des plaines d'une monotonie sans fin. »

tinguer. Les Anglais, comme d'anciennes médailles qui, tenues plus à part, ne passent que par un petit nombre de mains, conservent le relief tranchant que la belle main de la Nature leur a donné; ils ne sont pas si agréables au toucher, mais, en revanche, la légende est si visible qu'au premier coup d'œil vous voyez de qui ils portent l'image et l'inscription. Mais les Français, monsieur le comte, ajoutai-je (désirant adoucir ce que j'avais dit), ont tant d'excellentes qualités qu'ils peuvent bien se passer de celle-ci; c'est un peuple loyal, brave, généreux, spirituel et bon, s'il en est sous le ciel. S'ils ont un défaut, c'est d'être trop *sérieux*.

« — Mon Dieu! s'écria le comte en se levant. Mais vous plaisantez, dit-il, corrigeant son exclamation. — Je mis la main sur ma poitrine, et, du ton le plus grave et le plus pénétré, lui assurai que c'était mon opinion bien arrêtée.

« Le comte dit qu'il était désolé de ne pouvoir rester pour entendre mes raisons : il avait accepté une invitation à dîner chez le duc de Choiseul; il lui fallait partir en ce moment même. Mais si vous ne trouvez pas que ce soit trop loin de venir jusqu'à Versailles manger la soupe avec moi, je vous prie de me procurer, avant de quitter la France, le plaisir de vous entendre rétracter votre opinion,

ou de voir de quelle manière vous la soutiendrez. Si vous la soutenez, monsieur l'Anglais, il faudra y employer toutes vos forces, car vous avez le monde entier contre vous. — Je promis au comte que j'aurais l'honneur de dîner avec lui avant de partir pour l'Italie, et je pris congé de lui. »

Sterne ne dîna point avec le comte de Bissie, et ne soutint pas son paradoxe. C'est dommage. Rien n'eût été plus intéressant que de connaître le développement de sa pensée sur le *sérieux* de la nation française. Les arguments ingénieux et forts ne lui auraient pas fait défaut pour montrer qu'en dépit du *monde entier*, c'est lui qui avait raison.

Avant lui, Horace Walpole et Smollett, Arthur Young après lui, ont reçu la même impression et fait la même remarque (1). Et nous ne pensons

(1) Horace Walpole écrivait en 1765 : «Les Français sont devenus si philosophes, si géomètres, si moraux, que ce n'était vraiment pas la peine de passer le détroit pour chercher l'ennui; je l'avais à discrétion sans sortir de chez moi... Le rire est ici passé de mode comme les pantins et les bilboquets. Bonnes gens! ils n'ont pas le temps de rire. Ne faut-il pas renverser d'abord Dieu et le roi? Hommes et femmes travaillent avec ardeur à cette œuvre de destruction. »

« There is a strange incongruity in the French genius. With all their volatility, prattle, and fondness for *bons mots*, they delight in a species of drawling, melancholy church music. Their most favourite dramatic pieces are almost without incident, and the dialogue of their comedies consist of moral, insipid apophthegms, entirely destitute of wit or repartee. I know what I hazard by this

pas que ce sérieux, qui frappait quelques voyageurs, fût chez les Français du dix-huitième siècle une exception, un caractère purement accidentel, produit par l'imitation passagère des Anglais, par la mode de philosopher et par le souci toujours croissant des questions sociales et politiques. Nous sommes persuadé, au contraire, que tout observateur attentif doit trouver, aujourd'hui comme au temps de Sterne et de Walpole, que la nation française est au fond terriblement sérieuse.

La surface trompe, il est vrai ; de là, l'erreur unanime des juges superficiels, c'est-à-dire de l'immense majorité des hommes. Les Français ont la coquetterie de la frivolité ; ils haïssent et redoutent l'ennui à l'excès, plus que l'erreur, plus que le mal peut-être ; en temps et hors de temps, ils sont aimables, se font légers pour plaire, éloignent de leur pensée et de leur front le noir nuage des idées tristes. Mais pénétrez sous cette enveloppe que la politesse ou la tradition leur impose : vous serez étonnés de voir combien graves sont leurs goûts, combien solide est leur esprit, et comme la nourriture qu'il exige et qu'il peut seule supporter longtemps est excellente et substantielle.

opinion among the implicit admirers of Lulli, Racine and Molière.» (Smollet's *Travels*. Letter VI.)

Prenez leur grand comique. Que préfèrent-ils à tout dans Molière ? la plus sérieuse de ses comédies, celle qui, par la portée morale et par le pathétique de quelques situations, ressemble le plus à un poëme philosophique ou à une tragédie. Les étrangers ne sont pas de cet avis; ils nous blâment et nous plaignent d'aimer moins la gaieté que la satire, et j'en sais plus d'un qui préfère le sac de Géronte aux discours d'Alceste, et le panier de linge sale de Falstaff au sac de Géronte. Un amusant imbroglio, des situations bouffonnes, des mots pour rire, cela suffit à nos voisins; si le style est poétique, ils n'en demandent pas davantage pour appeler la pièce un chef-d'œuvre; ils n'exigent pas qu'elle renferme une leçon ou une étude. Mais nous, il nous faut de la raison ; il nous en faut même dans le vaudeville et dans la farce, il nous en faut jusque dans les caricatures. Une fantaisie aristophanesque peut être soutenue au théâtre par les acteurs; mais elle n'a point droit de cité dans notre littérature, si l'on n'y découvre pas le coin de philosophie. Quand un Anglais nous fait admirer les images grotesques de ses albums, nous sourions, par politesse; il nous est impossible de comprendre et de partager le rire franc et joyeux que soulève en lui le seul aspect d'un contraste ou

d'une disproportion, d'une jambe maigre comme un fuseau et d'une figure démesurément bouffie; nous nous demandons où est l'épigramme, où est la satire, où est le *trait*, et, si nous ne l'apercevons pas, les folies toutes pures de l'imagination sont impuissantes à nous épanouir la rate. Non moins philosophes et plus logiciens dans notre littérature que les Allemands, nous n'admettons point que l'imagination poétique puisse enfanter des œuvres destinées à rester pour la raison d'éternels problèmes; nos plus grands poëtes sont tous clairs et sensés comme des géomètres, instructifs et profonds comme des anciens et comme des sages. Notre langue est toute sérieuse; traduisez en français un paragraphe, un membre de phrase, un mot qui, dans le texte de Dickens, de Sterne ou de Fielding, vous a fait éclater de rire, et voyez quelle tournure désespérément noble et grave il reçoit avec ce nouveau costume.

Si le sérieux, depuis le temps de Malherbe, devient de plus en plus le caractère de notre littérature et de notre langue, la gaieté ne devient-elle pas de moins en moins l'humeur de notre société? Ici le mot *sérieux* ne suffit plus et cesse même d'être exact; les Français sont tristes au fond. Vous les voyez en foule et toujours en mouvement s'em-

presser partout où l'on s'amuse; vous entendez les bruyants éclats de leur joie, et vous vous écriez : Quelle nation gaie! mais ne voyez-vous pas qu'ils cherchent à s'étourdir? Comment ne seraient-ils point tristes? après un siècle de révolutions successives et interminables, d'ébranlement et de ruine des vieilles croyances, leur horizon dans cette vie demeure incertain et chargé d'orages, les horizons célestes s'effacent de plus en plus à leurs yeux. — Nos grands-pères, que Sterne trouvait sérieux, avaient, pour être graves, des motifs tout pareils à ceux de leurs petits-enfants.

---

## CHAPITRE XXIV

### FIN DE L'ANALYSE DU VOYAGE SENTIMENTAL. — CONCLUSION.

Le comte de Bissie, ayant eu pour Sterne une première obligeance dans l'affaire du passe-port, voulut continuer et en avoir une autre en le présentant à quelques personnes de distinction ; celles-ci le présentèrent à d'autres, et ainsi de suite. La manière dont on fait son chemin dans le monde est peinte supérieurement par ce satirique sans fiel, qui aimait tant le monde et le connaissait si bien. — Entrons avec lui dans les salons de notre dix-huitième siècle, et ne lui ôtons plus le pinceau des mains ; car nous allons, dans un instant, prendre congé de lui.

« J'eus l'honneur d'être présenté au vieux marquis de B. Au temps jadis, il s'était signalé par quelques petits exploits de chevalerie à la cour d'amour, et, depuis lors, une idée de joutes et de

tournois avait toujours présidé à sa toilette. Le marquis de B. voulait faire croire que cette fantaisie existait ailleurs que dans son cerveau. Il pourrait être tenté, disait-il, de faire un tour en Angleterre, et il me questionna beaucoup sur les Anglaises. — Restez où vous êtes, je vous en prie, monsieur le marquis, répondis-je; nous autres Anglais, nous avons déjà assez de peine à obtenir d'elles un doux regard. — Le marquis m'invita à souper.

« M. P., le fermier-général, ne me fit pas moins de questions sur les taxes. Elles étaient fort considérables, avait-il ouï dire. — Si seulement nous savions les percevoir, repartis-je en lui faisant un profond salut. — Je n'aurais jamais été invité aux concerts de M. P., autrement qu'à ce titre.

« J'avais été assez faussement représenté à Madame de Q. comme un bel-esprit. Madame de Q. était un bel-esprit elle-même, elle brûlait d'impatience de me voir et de m'entendre parler. Avant d'avoir pris un siége, j'avais vu que c'était le dernier de ses soucis que j'eusse de l'esprit ou non. Elle me recevait pour que je fusse bien convaincu qu'elle en avait. Je prends le ciel à témoin que je n'ouvris pas une seule fois la bouche. — Madame de Q. fit le serment à chaque homme ou femme qu'elle rencontra, qu'elle n'avait jamais eu de sa vie une

conversation plus intéressante avec qui que ce fût.

« Il y a trois époques dans le règne d'une Française : elle est coquette, puis déiste, puis dévote ; elle ne perd jamais son empire, elle ne fait que changer de sujets; quand trente-cinq années au moins ont dépeuplé ses domaines des esclaves de l'amour, elle les repeuple avec les esclaves de l'incrédulité, et enfin avec les esclaves de l'église.

« Madame de V. oscillait entre la première et la seconde époque; les couleurs de la rose se fanaient grand train; elle aurait dû être déiste cinq ans avant le jour où j'eus l'honneur de lui faire ma première visite.

« Elle me fit asseoir sur le sofa à côté d'elle, afin d'examiner de plus près la question religieuse. En un mot, madame de V. me dit qu'elle ne croyait à rien.

« Je dis à madame de V. que ce pouvaient être ses principes, mais qu'à coup sûr ce n'était pas son intérêt de détruire ainsi les ouvrages extérieurs, sans lesquels je ne concevais pas qu'une citadelle comme la sienne pût se défendre; qu'il n'y avait rien de plus dangereux au monde pour une jolie femme que d'être déiste; que c'était mon devoir de ne point le lui cacher; que je n'avais pas été

cinq minutes sur le sofa à côté d'elle sans commencer à former de mauvais desseins; et quel autre frein que les sentiments religieux et la persuasion qu'ils existaient dans son cœur pouvait les avoir arrêtés à temps?

« Nous ne sommes pas de bronze, dis-je en lui prenant la main, et nous avons besoin de toutes sortes de contraintes, jusqu'à ce que l'âge arrive à son tour et nous impose les siennes. Mais, chère madame, ajoutai-je en lui baisant la main, c'est trop, c'est trop tôt.

« Je déclare que j'eus dans tout Paris la réputation d'avoir *déperverti* madame de V. Elle affirma à M. D. et à l'abbé M. qu'en une demi-heure j'en avais plus dit en faveur de la religion révélée que toute leur encyclopédie n'en avait dit contre. Je fus enrôlé à l'instant dans la coterie de madame de V., et elle recula de deux ans l'époque de son déisme.

« Je me souviens que ce fut dans cette coterie, au milieu d'un discours où je démontrais la nécessité d'une cause première, que le jeune comte de Fainéant, me prenant par la main, m'emmena au coin le plus reculé du salon pour me dire que mon *solitaire* était attaché trop près du cou. Il devrait être plus *badinant*, dit le comte en abaissant les

yeux sur le sien; mais un mot, monsieur Yorick, suffit au sage. — Et suffit venant du sage, monsieur le comte, répliquai-je en le saluant. — Le comte de Fainéant m'embrassa avec plus d'ardeur que je ne fus jamais embrassé par une créature mortelle. »

Ces bassesses élégantes, cette corruption polie, s'il faut en croire Sterne, finirent par le dégoûter profondément; dans les salons de Paris il ne rencontrait que les enfants de la société et de l'art : c'était après ceux de la nature que son cœur languissait. — Brusquement, il partit pour l'Italie. En chemin, il nous introduit dans la ferme d'un paysan français, et il peint, avec quel sentiment! un petit tableau champêtre qui fait le plus admirable contraste avec les scènes qu'on vient de lire (1).

« La famille se composait d'un vieillard à tête grise et de sa femme, avec cinq ou six fils ou gendres et leurs femmes respectives, et toute une joyeuse généalogie.

« Ils étaient tous assis autour d'une soupe aux lentilles; un grand pain de froment était au milieu de la table, et une cruche de vin à chaque bout

(1) « The family consisted of an old grey-headed man and his wife, with five or six sons and sons-in-law, and their several wives and a joyous genealogy out of them.

« They were all sitting down together to their lentil-soup; a

semblait une promesse de joie pour toute la durée du repas : c'était une fête d'amour.

« Le vieillard se leva pour aller à ma rencontre, et, avec une cordialité respectueuse, m'invita à prendre place à table; mon cœur m'y avait devancé dès l'instant où j'avais mis le pied dans la salle ; je m'assis donc sans hésitation comme un fils de la famille, et, pour m'investir de ce caractère aussi vite que possible, j'empruntai à l'instant le couteau du vieillard, et, prenant le pain, je m'en coupai un large morceau. En même temps, je lisais dans tous les yeux la preuve que non-seulement j'étais le bienvenu, mais qu'on me remerciait de n'avoir pas paru en douter.

. . . . . .

large wheaten loaf was in the middle of the table; and a flagon of wine at each end of it promised joy through the stages of the repast; — 'twas a feast of love.

« The old man rose up to meet me, and, with a respectful cordiality, would have me sit down at the table; my heart was set down the moment I entered the room : so I sat down at once, like a son of the family; and, to invest myself in the character as speedily as I could, I instantly borrowed the old man's knife, and, taking up the loaf, cut myself a hearty luncheon; and, as I did it, I saw a testimony in every eye, not only of an honest welcome, but of a welcome mixed with thanks that I had not seemed to doubt it.

« Was it this? or, tell me, Nature, what else it was that made this morsel so sweet, — and to what magic I owe it that the draught I took of their flagon was so delicious with it that they remain upon my palate to this hour?

« If the supper was to my taste, — the grace which followed it was much more so.

« Quand le souper fut fini, le vieillard donna un coup sur la table avec le manche de son couteau pour les avertir de se préparer à la danse. A ce signal, les femmes et les filles coururent toutes ensemble dans une chambre de derrière pour relever leurs cheveux, et les jeunes gens allèrent à la porte pour se laver la face et quitter leurs sabots; en trois minutes, chacun se trouva sur une petite esplanade devant la maison, prêt à commencer. Le vieillard et sa femme sortirent les derniers, et me plaçant entre eux, ils s'assirent sur un sofa de gazon à côté de la porte.

« Le vieillard, quelque cinquante ans auparavant, n'avait pas été un mauvais joueur de vielle; à l'âge qu'il avait alors, il en jouait suffisamment bien pour la circonstance. Sa femme essayait de temps à autre de l'accompagner un peu de la voix, puis s'interrompait, puis de nouveau rattrapait

« When supper was over, the old man gave a knock upon the table with the haft of his knife, to bid them prepare for the dance : the moment the signal was given, the women and girls ran altogether into a back apartment to tie up their hair, — and the young men to the door to wash their faces, and change their *sabots;* and, in three minutes, every soul was ready upon a little esplanade before the house to begin. — The old man and his wife came out last, and, placing me betwixt them, sat down upon a sofa of turf by the door.

« The old man had, some fifty years ago, been no mean performer upon the *vielle*, — and, at the age he was then of, touched it well enough for the purpose. His wife sang now and then a little to

le vieillard, tandis que leurs enfants et petits-enfants dansaient devant eux.

« Ce fut seulement au milieu de la seconde danse que je crus apercevoir, à certaines pauses pendant lesquelles ils paraissaient tous lever les yeux, une élévation de l'âme différente de celle qui est la cause ou l'effet de la simple gaieté. En un mot, il me sembla que je contemplais la Religion se mêlant à la danse; mais comme je ne l'avais jamais vue à pareille fête, j'aurais regardé cela comme une des illusions d'une imagination qui m'égare perpétuellement, si le vieillard, aussitôt que la danse fut finie, ne m'eût dit que c'était leur constante habitude, et que, toute sa vie, il s'était fait une règle, après chaque souper, d'inviter sa famille à danser et à se réjouir ; croyant, disait-il, qu'un

the tune, — then intermitted, — and joined her old man again as their children and grandchildren danced before them.

« It was not till the middle of the second dance when, from some pauses in the movement wherein they all seemed to look up, I fancied I could distinguish an elevation of spirit different from that which is the cause or the effect of simple jollity. In a word, I thought I beheld Religion mixing in the dance; — but, as I had never seen her so engaged , I should have looked upon it now as one of the illusions of an imagination which is eternally misleading me, had not the old man, as soon as the dance ended, said that this was their constant way; and that all his life long he had made it a rule, after supper was over, to call out his family to dance and rejoice; believing, he said, that a cheerful and contented mind was the best sort of thanks to Heaven that an illiterate peasant could pay... Or a learned prelate either, said I. » (*Sentimental Journey.*)

cœur joyeux et content était la meilleure espèce d'action de grâces qu'un paysan sans instruction pût offrir au ciel. — Ou un savant prélat, repartis-je. »

Ce morceau est beau comme l'antique. — Fermons ici le *Voyage sentimental*, qui continue par le récit d'une aventure d'auberge, amusante mais vulgaire, et s'interrompt sur une polissonnerie.

—

J'ai commencé cette étude sur Sterne avec une indifférence parfaite pour sa personne, et plus d'antipathie que d'admiration pour ses œuvres. Sa vie me paraissait amusante à écrire, et je me promettais de faire de ses ouvrages une critique d'autant plus vive qu'elle était entreprise avec plus d'humeur.

A mesure que j'ai avancé dans mon étude, je me suis senti plus d'intérêt pour l'homme et plus de goût pour l'écrivain. J'ai compris peu à peu que la grande réputation littéraire de Sterne n'avait rien d'injuste ni d'outré, et que le monde avait en ceci raison comme toujours. J'ai bientôt vu aussi que la mauvaise réputation morale de Sterne n'était pas toute méritée, et qu'en cela le monde se montrait,

comme toujours, plus ami de la médisance que de la vérité.

Sterne n'était ni méchant, ni dur, ni insensible, ni plus égoïste que la plupart des hommes. Ses défauts, ses vices, n'ont rien d'inhumain. Deux mots les résument : il était *faible* et il était *léger*. Entendez ces mots dans la signification la plus étendue ; dites que le caractère ecclésiastique de Sterne est une circonstance extrêmement aggravante ; indignez-vous, cela est juste : la seule chose dont on vous prie, c'est de ne pas déployer contre ce pécheur plus de courroux que vous n'en sentez réellement. Les fautes que fait commettre un cœur trop faible, une tête trop légère, ne sont-elles pas celles que l'humanité a le moins de peine à pardonner ?

Une idée noble et consolante se trouve au fond de toutes les œuvres de Sterne : il croit que l'homme est capable de bonté et capable aussi de bonheur. Voilà sa philosophie. C'est l'antipode de celle de Swift, de Pascal, de La Rochefoucauld. Plutôt que de comparer Sterne au terrible auteur de *Gulliver*, j'aime mieux associer son nom à celui de notre doux Vauvenargues, si l'ombre pudique de Vauvenargues ne s'offense pas de ce rapprochement.

Comme artiste, Sterne excelle dans une espèce

particulière de comique, qui n'est pas celui de Molière, qui est encore moins celui de Swift, mais dont Rabelais et surtout Cervantes avaient déjà donné l'idée. C'est une satire bienveillante, où l'amertume est remplacée par la bonne humeur, le mépris par l'amour, l'esprit de dénigrement par la sensibilité, et qui nous inspire de l'intérêt et même de l'affection pour les personnes qu'elle livre au ridicule.

Aucun romancier n'a surpassé la finesse de Sterne dans l'analyse psychologique. Sa connaissance profonde du cœur humain lui donne l'empire des larmes aussi bien que celui du rire, et il les exerce tous deux à la fois.

Dans *Tristram Shandy*, il a créé deux caractères. L'oncle Tobie est son plus beau titre de gloire.

Dans le *Voyage sentimental*, il a développé heureusement et brièvement une donnée originale autant que naturelle, simple autant qu'ingénieuse. Cela plaît, et on lira toujours le *Voyage sentimental*.

*Tristram Shandy*, (bien qu'à tout prendre, fort supérieur) est gâté par deux défauts mortels : l'originalité factice et l'intermittence de l'intérêt. En dépit de Sterne et de ses nombreux imitateurs, l'art

de choisir et de composer, de montrer la nature et de cacher l'artiste, restera toujours l'art suprême. Le petit livre demeure, le gros livre a vieilli, comme doit vieillir tout ouvrage où manque, dans une trop sensible mesure, cette qualité élémentaire des œuvres qui restent jeunes : fond substantiel et forme simple.

---

# TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Avertissement . . . . . IX
Fragment inédit . . . . . XVI

PREMIÈRE PARTIE : VIE DE STERNE.

CHAPITRE I. Naissance et famille de Sterne. Son mariage . . . . . 3
— II. Le pasteur de Sutton . . . . . 15
— III. *Tristram Shandy*. Sterne à Londres. . . 34
— IV. Warburton et Garrick. Publication des sermons . . . . . 44
— V. Le pasteur de Coxwould . . . . . 51
— VI. Sterne à Paris. . . . . 57
— VII. Mistress Sterne . . . . . 63
— VIII. Voyage en Italie. Retour en Angleterre . . 74
— IX. Elisa Draper . . . . . 82
— X. Le *Voyage sentimental*. Mort de Sterne. Une leçon d'anatomie à Cambridge. . . 90

SECONDE PARTIE : ŒUVRES DE STERNE.

CHAPITRE XI. Les sermons . . . . . 103
— XII. Les sermons (suite) . . . . . 114
— XIII. Les sermons (fin). . . . . 125
— XIV. *Tristram Shandy*. . . . . 133
— XV. Les *dadas* de l'oncle Tobie et de M. Shandy. 150
— XVI. Caractères de l'oncle Tobie et de M. Shandy 167
— XVII. Histoire de Le Fèvre . . . . . 188
— XVIII. Style et talent de Sterne . . . . . 203

Pages.

CHAPITRE XIX. Imagination de Sterne. Ses plagiats. Sa philosophie . . . . . 220
— XX. L'*humour* . . . . . 230
— XXI. Le voyageur sentimental. *Sentimental Journey*. . . . . 249
— XXII. Analyse du *Voyage sentimental* . . . . 262
— XXIII. Suite de l'analyse du *Voyage sentimental* . 278
— XXIV. Fin de l'analyse du *Voyage sentimental*. Conclusion. . . . . 292

---

## ERRATUM

Page 70, ligne 10 de la note, au lieu de chapitre XXII, *lisez* chapitre XXIII.

---

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas. — 1870.

# LAURENCE STERNE

— SA PERSONNE ET SES OUVRAGES —

ÉTUDE PRÉCÉDÉE D'UN

FRAGMENT INÉDIT DE STERNE

PAR

PAUL STAPFER

PARIS
ERNEST THORIN, ÉDITEUR
7, RUE DE MÉDICIS

1870
Tous droits réservés.

325794 8 C 6665 123

## Thèses de docteurs ès lettres :

**BONIEUX (B).** Critique des tragédies de Corneille et de Racine, par Voltaire. 1 v. in-8. 5 fr.
— Malebranchii sententia de causis occasionalibus. In-8. 1 fr. 50

**DECHARME,** anc. membre de l'Ecole française d'Athènes. De Thebanis artificibus. In-8. 2 fr.
— Les Muses, étude de mythologie grecque. 2 fr.

**DESDOUITS.** De la liberté et des lois de la nature. Discussion des théories panthéistes et positivistes sur la volonté. In-8. 5 fr.
— De Nicolai Cusani philosophia. In-8. 1 fr. 50

**DRAPEYRON (LUD.),** prof. d'histoire au Lycée Napoléon. L'Empereur Héraclius et l'Empire byzantin au VII^e siècle. 1 fort vol. in-8. 8 fr.
— De Burgundiæ historia et ratione politica, Merovingorum ætate. In-8. 4 fr.

**DUGIT (ERNEST),** ancien membre de l'Ecole française d'Athènes. Etude sur l'Aréopage athénien. In-8. 4 fr.
— De insula Naxo. In-8. 2 fr.

**FERRAZ,** professeur à la Faculté des lettres de Lyon. De stoica disciplina, apud poetas romanos. In-8. 2 fr.
— De la Psychologie de saint Augustin. 2^e édition. 1 vol. in-8. 7 fr.
*Ouvrage couronné par l'Académie française.*

**FIALON (EUGÈNE),** prof. à la Faculté des lettres de Grenoble. Etude historique et littéraire sur saint Basile, suivie de l'Hexaméron, trad. en français. 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Académie française.*) 7 fr.
— In Titum Pomponium Atticum. In-8. 2 fr.

**GAFFAREL (P.),** prof. d'histoire au Lycée de Besançon. Etude sur les rapports de l'Amérique et de l'ancien continent avant Christophe Colomb. 1 vol. in-8. 5 fr.
— De Franciæ commercio, regnantibus Karolinis. In-8. 2 fr.

**GIRARD (J.),** maître de conférences à l'Ecole normale, professeur à la Faculté des lettres de Paris. De Megarensium ingenio. Grand in-8. 2 fr.

**GRÉARD (O.),** inspecteur d'académie. De litteris et litterarum studio quid censuerit L. Annæus Seneca philosophus. In-8. 1 fr. 50

**GRISY (DE).** Etude sur Thomas Otway. In-8. 4 fr.
— De Torquati Tassi poemate quod inscribitur Gerusalemme conquistata quid sit sentiendum. In-8. 2 fr.

**HALLBERG (L.-E.),** prof au Lycée de Bordeaux. Wieland : Etude littéraire, suivie d'analyses et de morceaux choisis de cet auteur, traduits pour la premiere fois en français. 1 vol. in-8. 7 fr.
— De Trogo Pompeio. In-8. 2 fr.

**JEANNEL,** prof. à la Faculté des lettres de Dijon. La Morale de Molière. In-8. 4 fr. 50
— Unde hauriantur et quomodo sanciantur Ciceronis officia. In-8. 2 fr. 50

**JOLY (HENRI),** agrégé de philosophie, prof. au Lycée de Douai. L'Instinct, ses rapports avec la vie et avec l'intelligence. Essai de psychologie comparée. 1 vol. in-8. 5 fr.
— De cynica institutione sub imperatoribus romanis. In-8.

**LEGRAND (L.).** Sénac de Meilhan et l'intendance du Hainaut et du Cambrésis sous Louis XVI. In-8. 6 fr.
— Leibnitii de nova methodo discendæ docendæque jurisprudentiæ. In-8. 2 fr.

**LOISEAU (A.),** prof. au Lycée d'Angers. De modo subjunctivo, grammatica, historica et philosophica disquisitio. 1866. In-8. 1 fr. 50
— Etude historique et philologique sur Jean Pillot et sur les doctrines grammaticales du XVI^e siècle. In-8. 3 fr.

**MERVOYER.** Essai sur l'association des idées. 1 vol. in-8. 6 fr.
— Etude sur Apollonius de Tyane (*en grec ancien*). In-8. 4 fr. 50

**PERROT (G.),** anc. membre de l'Ecole française d'Athènes, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure. Essai sur le Droit public d'Athènes. 1 vol. in-8. 6 fr.
(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)
— De Galatia, provincia romana. In-8. 3 fr.

**PETIT,** docteur ès lettres. Essai sur Libanius. In-8. 4 fr.

**PETIT DE JULLEVILLE,** ancien membre de l'Ecole française d'Athènes. L'Ecole d'Athènes au IV^e siecle apres Jésus-Christ. Grand in-8. 3 fr.
— Quomodo Græciam tragici græci poetæ descripserint. Grand in-8. 2 fr. 50

**TIVIER (H.),** anc. élève de l'Ecole normale, etc. Etude sur le mystère du siége d'Orléans, et sur Jacques Millet, auteur présumé de ce poëme. In-8. (*Epuisé.*)
— De arte declamandi et de romanis declamatoribus qui priore post J.-C. sæculo floruerunt. In-8. 3 fr.

**TRÉVERRET (DE),** prof. à la Faculté des lettres de Bordeaux. Quæ in attica republica partes a scenicis scriptoribus vulgo defensæ fuerint. In-8. 4 fr. 50
— Du Panégyrique des saints au XVII^e siècle. In-8. 4 fr.

Paris. Typ. de Ch. Meyrueis, 13, rue Cujas. 1870.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: March 2009

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 014 152 707 1